



Notes du mont Royal

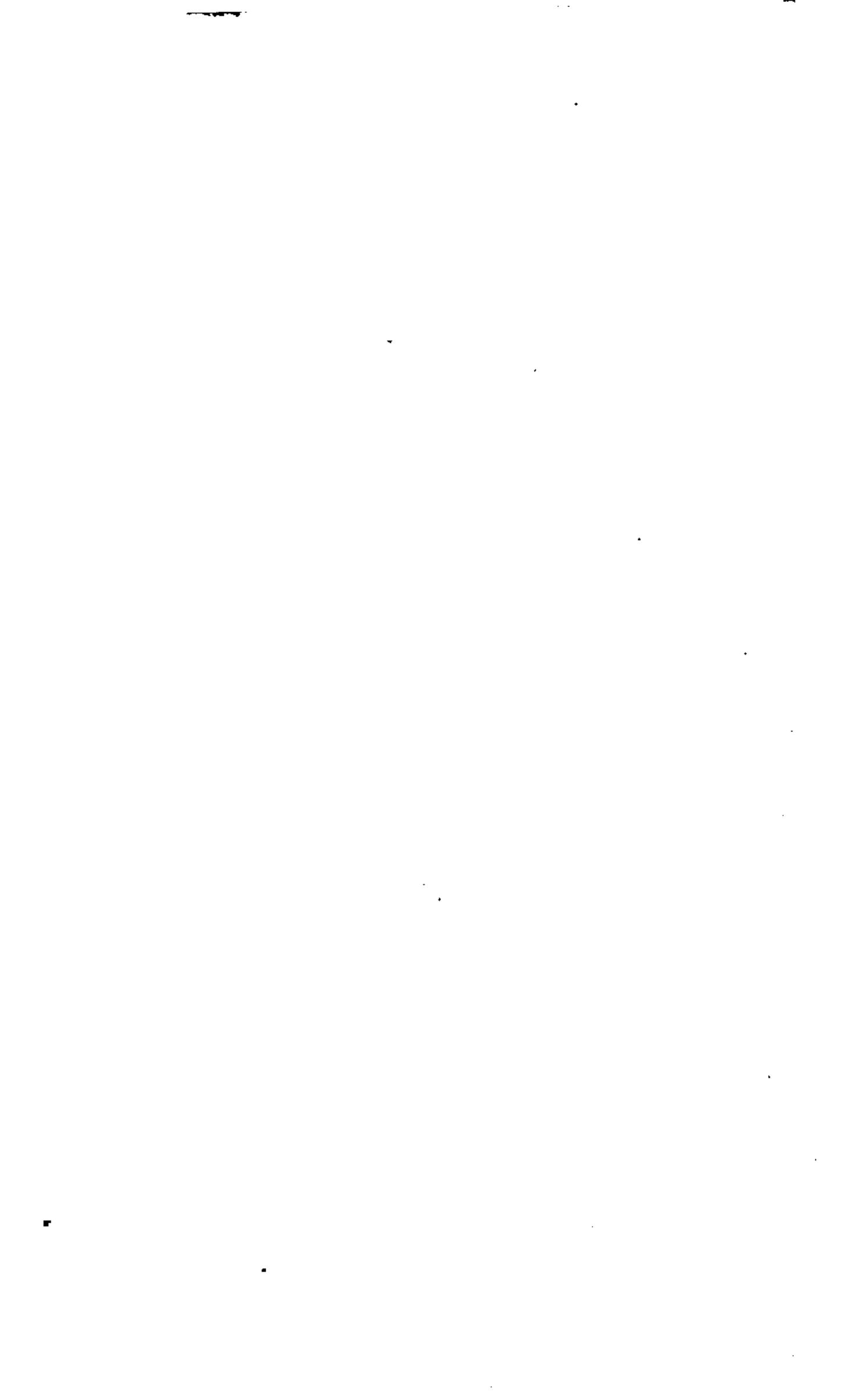
WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LUCRÈCE,

DE LA NATURE DES CHOSES.



SACRIFICE D'IMPULSION.

Sacrifice Ch. I^{er}

T. 17.



Decorato del

couche file so.

*Un prêtre dans ton sang ose plonger ses mains...
Tant la religion égara les humains!*

LUCRÈCE,

DE LA NATURE DES CHOSES,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS,

PAR DE PONGERVILLE;

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE,

AVEC UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE, LA VIE DE LUCRÈCE
ET DES NOTES,

Ornée de deux Gravures d'après Devéria.

○○○○○○○○○○

TOME PREMIER.



PARIS,

DONDÈY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB., ÉDIT.,

Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais,

ET RUE RICHELIEU, N° 47 bis, MAISON DU NOTAIRE.

○○○○

1828.

PAG 483

F7PL

1722

101



Imprimerie de Goudey-Dupré.



1722

RÉFLEXIONS

Sur le Poème et le Système

DE LUCRÈCE.



LE poème de *la Nature des Choses*, l'un des plus beaux ornemens de la poésie latine, digne modèle des grands écrivains de l'antiquité, n'est qu'imparfaitement connu de nos contemporains; soit que son genre de latinité, que Quintilien même trouvait difficile à entendre, ait présenté trop d'obstacles; soit que les dé-

I.

M158001

1

veloppemens, quelquefois arides, d'un système aussi vaste qu'extraordinaire, aient rebuté les littérateurs; soit, enfin, qu'une prévention malheureuse, accréditée dès le commencement du dernier siècle, ait jusqu'ici pesé sur Lucrèce; il est certain que le but du poème, l'ensemble de son plan, ses nombreuses beautés, n'ont obtenu depuis qu'une estime toujours restreinte par une opinion, louable en apparence, mais dépourvue de fondement. L'étude de Lucrèce fut absolument négligée; on ne le vanta que par tradition, et d'une manière incertaine; en sorte que l'invocation à Vénus et la peste d'Athènes sont à peu près les seuls passages qui attirent l'attention des littérateurs. Cette estime exclusive semblait condamner à l'oubli une foule de tableaux sublimes ou d'épisodes charmans, qui joignent au même degré de

perfection un intérêt plus vif. La Harpe paraît avoir oublié, pour Lucrèce, toute justesse d'analyse; il effleure légèrement ses beautés, et juge ses défauts sans examen : en un mot, le voile qui dérobaît cette antique et grande production à l'estime publique, s'est tellement étendu, qu'une partie considérable du poème doit être regardée comme un monument dont nous enrichirait une découverte récente.

Lucrèce, nourri de la doctrine d'Épicure, citoyen d'une république où les hommes les plus illustres faisaient gloire de la professer, forma le dessein hardi de l'exposer en vers. Les grandes difficultés semblent inviter le génie à les vaincre : le poète philosophe entre dans la carrière, et devient le rival d'Empédocle, qui, dans la langue d'Homère, avait chanté la puissance de la Nature. Lucrèce révèle aux Romains la philosophie

des Grecs ; le premier, il déploie à leurs yeux les ressorts de l'Univers, arrache à la Nature ses plus profonds secrets, la suit dans la formation, le dépérissement et la reproduction des êtres. Le poète recueille à chaque instant d'innombrables beautés, et se garantit des écueils multipliés sous ses pas. Il emploie sans cesse les prestiges de l'art pour captiver l'imagination : après l'avoir entraînée au-delà des limites du monde, et l'avoir fait errer à travers ces orbes innombrables qui se balancent dans les régions infinies de l'espace, il la repose bientôt en la ramenant aux scènes touchantes et naïves de la Nature champêtre.

Convaincu que, si la poésie épique ne vit que de fictions, la poésie didactique ne vit que de tableaux, Lucrèce anime tout ce qu'il touche, et ne développe ses raisonnemens que par des images ; de là

naissent dans son poème ces nombreux détails simples et nobles, touchans et gracieux, qui, tous liés de nœuds inaperçus, et se prêtant un secours mutuel, forment un ensemble si régulier. Ainsi, Lucrèce se montre presque toujours poète dans les objets les plus stériles, et parvient à cacher l'aridité des raisonnemens les plus abstraits.

Suivons-le dans sa marche hardie. Il invoque d'abord Vénus, regardée comme la mère et la protectrice des Romains; il lui demande des chants dignes de célébrer l'ordre immuable de la Nature et la noble essence des dieux. Indigné contre le fanatisme, il signale ses crimes et ses dangers; il annonce que, loin de prêcher l'impiété, défenseur de la vertu, il ne s'arme que contre les excès de la superstition, qui troublent le repos des hommes et les rendent si souvent criminels;

il prête à cette opinion une force irrésistible, en peignant avec chaleur le sacrifice d'Iphigénie. Le poète développe son système, et montre que la Nature entière n'est qu'un assemblage d'éléments et de vide; il s'efforce de prouver l'existence de l'un, la marche des autres, et l'infini de leur étendue réunie. Il offre alors l'image, si sublime et si vraie, de cette flèche qui, lancée du lieu que l'on supposerait être la limite de l'Univers, s'arrêterait ou s'élancerait successivement à travers le vide, sans rencontrer jamais le terme de la Nature.

Qu'il s'arrête en sa course, ou glisse dans les airs,
Le trait n'a point touché le bout de l'Univers.
Mais laissons-le voler dans ces plaines profondes
Où des mondes sans fin s'entassent sur des mondes :
Un obstacle est offert, l'obstacle est écarté,
Et l'espace recule avec l'éternité.

Cette idée poétique, simple et majes-

tueuse , porte l'empreinte du génie qui l'a conçue. Lucrèce explique et réfute les différens systèmes philosophiques reçus de son tems ; avant de rentrer dans son sujet , il adresse un éloge pompeux à Épicure ; il trace la peinture touchante d'une vie exempte d'ambition , et remplie par les douces jouissances de la Nature. Virgile a fait , dans le deuxième chant des *Géorgiques* , une imitation de ce passage , qui , pour le fond du tableau , est restée au-dessous du modèle : l'ame de Lucrèce se peint tout entière dans ces vers :

D'un prestige éclatant, ah! loin de s'éblouir,
 N'est-il pas riche assez celui qui sait jouir?
 O toi! mortel heureux dans ta noble indigence,
 Si du luxe trompeur la magique élégance
 N'a point, pour soutenir tes superbes flambeaux,
 En statue, avec art, transformé les métaux;
 Si l'or, resplendissant du feu qui le colore,
 Ne rend point à tes nuits la clarté de l'aurore;

De la lyre , pour toi , si les sons mesurés
Ne retentissent pas sous des lambris dorés ;
Dédaignant des plaisirs la frivole imposture ,
Sitôt que le printems rajeunit la Nature ,
Étendu mollement au bord des frais ruisseaux ,
Tu reposes , couvert de rians arbrisseaux ;
A tes yeux enchantés la terre est refleurie ;
La vapeur du matin , les forêts , la prairie ,
La voûte d'un beau ciel , le zéphyr caressant ,
Tout porte le bonheur dans ton cœur innocent ;

A ce tableau , succèdent de nouveaux principes , extrêmement compliqués , sur l'essence , la modification et le mouvement de la matière : des digressions intéressantes dédommagent ici de la sécheresse métaphysique ; le poète présente l'explication du mécanisme de la vie chez les êtres animés ; il annonce la pluralité des mondes , leur formation simultanée ou successive , et leur destruction future ; il réfute , avec une éloquence entraînante , les déclamations spécieuses sur le dépérissement du monde et des

espèces qui l'habitent. Enfin, la fameuse théorie de l'ame, si admirée de l'antiquité, offre tout ce que l'esprit humain a de plus ingénieux dans un sujet où les efforts du raisonnement sont presque toujours repoussés par des difficultés insurmontables.

L'auteur prouve bientôt que les hommes, par leurs vices et leurs excès, ont corrompu les plaisirs de l'innocence et de la vertu. Ici Lucrèce, s'élevant au plus haut degré de la philosophie, et déployant toute la force du talent, étonne l'imagination par cette brillante prosopopée où la Nature personnifiée adresse à la faiblesse humaine des reproches si justes et si noblement exprimés; les supplices des enfers, exposés d'une manière allégorique, joignent tout ce que la morale a de plus pur, à ce que la poésie a de plus sublime. Le poète conclut que si

les punitions infernales ne sont que des fictions, ces tourmens se réalisent dans le cœur des méchans; il fait remarquer, avec un enthousiasme digne du sujet, que si le crime paraît triompher un moment, il est une puissance secrète qui châtie les coupables heureux, les abreuve d'amertume, et punit les forfaits qu'ils croyaient cacher aux hommes et à la Divinité.

*Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
Est insignibus insignis, scelerisque luela
Carcer, etc.*

.....
Non, le crime jamais n'échappe à la vengeance,
Le crime, à chaque pas, est suivi par l'effroi,
Il sent peser sur lui le glaive de la loi;
Dût-il tromper les yeux du juge redoutable,
Les tourmens des enfers sont dans un cœur coupable;
En vain il se confie au secret protecteur,
Le mal conduit au mal et punit son auteur.

A la suite des développemens sur la

nature de l'ame, Lucrèce expose, avec un art admirable, la théorie ingénieuse de la vision, des simulacres, de la cause de nos pensées, et des rêves : il termine ses digressions par une peinture savante des désordres causés par l'amour moral et physique; ces tableaux, effrayans de vérité, corrigeraient les ames dépravées, plus efficacement que les discours les plus persuasifs.

Entraîné par son sujet, le poète célèbre la morale consolante et pure, et l'esprit de modération, qui font la base du système d'Épicure, à qui Lucrèce, dans l'enthousiasme de la reconnaissance et de l'admiration, est tenté d'ériger des autels. Puis il retrace les imperfections apparentes du monde : il montre sa formation, ses développemens, sa dissolution future, la révolution des astres, la cause des éclipses et des autres grands phéno-

mènes de l'Univers ; Lucrèce révèle les désastres que la terre a subis à différentes époques , et par quelle catastrophe les peuples furent anéantis : alors , le poète pénètre , pour ainsi dire , dans le laboratoire de la Nature ; il nous fait contempler la terre nouvellement sortie des mains de cette mère commune , empreinte encore de sa fraîcheur virginale , et prête à donner l'essor à sa fécondité ; enveloppée d'abord d'herbes , de fleurs , de végétaux , et couvrant son sein maternel d'innombrables espèces d'êtres animés , à qui elle fournit une abondante pâture. La naissance des humains , leur vie sauvage , l'origine des sociétés et du langage , les premiers essais des arts et de l'industrie ; ces scènes pittoresques des premiers âges , dont le poète semble avoir été le témoin , impriment à son ouvrage une grandeur , un charme magique , que nul poète n'a-

vait offerts avant lui, et que nul ne put évaluer. Le cinquième chant seul est peut-être une des plus belles créations du génie.

Après avoir décrit la puissance des éléments, leurs effets variés et nécessaires, l'ordre de la Nature, le repos et la félicité des Dieux, la formation des mondes et de leurs habitans, le poète chante les phénomènes célestes, les effets de la foudre et les trombes, la combinaison des nuages, de la pluie et de l'arc-en-ciel. Guidé par un jugement solide et une imagination brillante, il redescend aux entrailles de la terre, y cherche les causes des tremblemens qui en bouleversent la surface. Il explique comment la Nature impose un frein aux flots de la mer; par quel pouvoir les volcans vomissent les laves enflammées; pourquoi les fontaines s'échauffent et se refroidissent; quelles

exhalaisons s'élèvent des avernes ; quelles vapeurs malfaisantes sont couvées sous la terre, s'en échappent, la parcourent et sèment la contagion et la mort de climats en climats ; enfin, l'effroyable tableau de la peste de l'Attique termine ces magnifiques descriptions.

Le tems où nous vivons, les événemens dont nous sommes témoins, exercent une influence absolue sur notre esprit : Lucrèce, profondément sensible, juste et modéré, en observant les crimes odieux dont ses contemporains se souillaient impunément, fut sans doute persuadé que les dieux ne daignaient pas régir les hommes. Simple, noble et bon comme la nature, dont il est le peintre, ce sage chercha, dans le sein de cette mère commune, le refuge qu'il ne trouvait point sous l'empire de ces dieux, emblème de toutes les passions. Implaca-

ble ennemi du crime et de l'imposture ,
Lucrèce n'élève sa voix consolante et
mélodieuse que pour inviter les hommes
à suivre la vertu. Ses guides fidèles sont
la sagesse , l'ordre et la modération ; et
s'il condamne à un noble repos ces dieux
chimériques , il respecte en eux l'idée de
la Divinité ; c'est , pour ainsi dire , en se
prosternant à leurs pieds , qu'il les dé-
pouille de leur empire : il fait plus , il
reconnait , dans la régularité et dans l'é-
nergie de la Nature , une puissance se-
crète , une ame universelle , qui répond à
l'idée que les religions modernes donnent
de l'Être-Suprême. Ce poète philosophe
ne put être considéré comme athée , même
par ses contemporains , puisque , loin de
détruire les dieux , il n'en parle que
dans des termes respectueux : pourquoi
donc le serait-il à nos yeux , et pourquoi
nous paraît-il plus dangereux sous ce rap-

port que les autres poètes de l'antiquité, qui, ingénieux apologistes d'idoles méprisables, ont chanté, sous un prétexte religieux, les faiblesses, les passions et les vices ?

On ne transige point avec la vérité. Si l'adoration d'absurdes déités, arrosées de sang humain, est réellement criminelle, elle dut l'être dans tous les tems ; qui peut donc condamner le sage courageux qui refusa son encens aux objets d'une stupide idolâtrie ?

Les poètes anciens chantaient le funeste système de la fatalité ; ils érigeaient le Destin en dieu suprême, sous qui de faibles et nombreuses divinités régnaient en tyrans subalternes ; dogme monstrueux qui décourage la vertu, endort la prudence, brise le frein de toutes les passions, et fait de l'homme un automate obéissant à la fluctuation de ses désirs,

qui l'entraînent d'abîme en abîme ! Lucrèce terrasse ce fantôme dangereux , et fait régner à sa place l'ame universelle de la Nature ; il enseigne dans quelles limites cette puissante souveraine restreint tous les êtres , et par quels moyens infailibles la vertu conduit au bonheur, et le vice à l'infortune.

Voilà donc l'arbitre suprême que Lucrèce préférerait aux déités chimériques. Il refusa de se soumettre à leur joug flétrissant, parce qu'il pressentait que la Nature était régie par d'autres maîtres. En retraçant la régularité éternelle et l'enchaînement des principes et des effets , Lucrèce n'adresse-t-il pas un hommage indirect à la Providence ? Ne semble-t-il pas la définir par ces expressions pleines de justesse et d'énergie ?

*Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit , et pulchros fascas sævasque secures
Proculcare , ac ludibrio sibi habere videtur !*

Bayle ne donnait point à ces vers une autre interprétation ; il y reconnaissait le pressentiment de l'existence d'un pouvoir au-dessus des événemens : s'il en est ainsi, Lucrèce est le premier parmi les poètes, qui ait chanté l'unité de Dieu ; et l'on est forcé de reconnaître que le mot NATURE est pour lui une expression équivalente au terme qui nous retrace le régulateur de l'Univers.

La gloire de Lucrèce, respectée de génération en génération, avait traversé dix-sept siècles, et brillait encore du plus vif éclat sous le règne de Louis XIV. Ce prince, digne d'en apprécier le mérite, fit entreprendre avec soin une nouvelle édition du poème de la NATURE, ouvrage qu'il destinait spécialement aux études de l'héritier présomptif de la couronne. Molière, disciple de Gassendi, admirait Lucrèce ; il essaya même d'en traduire

une partie : on ignore à quel point il avait porté son travail, et le motif qui le lui fit abandonner; on prétend qu'il en perdit le manuscrit par un accident dont la cause est dénuée de toute vraisemblance. Molière, trop occupé de ses créations sublimes, renonça peut-être à une entreprise qui l'aurait détourné du but vers lequel il marchait avec tant d'éclat; peut-être sentait-il que son talent n'était point analogue au genre de poésie adopté par Lucrèce; peut-être aussi céda-t-il à l'injuste et malheureuse prévention qui commençait à s'établir sur le poème de la *Nature des Choses*, prévention qui s'est fortifiée de jour en jour. Enfin, il ne conserva de ses essais de traduction qu'un fragment, placé depuis dans sa comédie du *Misanthrope*. Après lui, Hesnault traduisit l'invocation : ce seul morceau, de deux cents vers à peu près, fit sa réputa-

tion ; tant l'ouvrage semblait intéressant et difficile à traduire !

A cette époque , le cardinal de Polignac , partisan du système de Descartes , conçut l'idée de l'exposer en vers latins ; il entra dans son plan de combattre le système d'Épicure , en lui opposant les hypothèses de la doctrine nouvelle. Lucrèce , interprète du philosophe grec , fut l'adversaire que choisit le poète *gallo-latin* ; il se ménagea ainsi , en feignant de le combattre , le moyen de paraphraser sa poésie sublime. Le cardinal se montre , en effet , l'admirateur du talent de Lucrèce ; il accable de louanges le poète , et déclare la guerre au philosophe. Il intitula donc son énorme recueil de vers latins : *l'Anti-Lucrèce* , et , par là , réussit à attirer l'attention du public lettré , qui , d'après le titre de l'ouvrage , crut que cet écrivain avait sérieusement ré-

futé et vaincu le chantre de la Nature. Aucune voix ne s'éleva contre cette hérésie littéraire ; peu de personnes éclairées reconnurent que l'ouvrage du cardinal de Polignac n'était , en quelque sorte , que l'exposé en vers du système cartésien.

Depuis la fin du siècle de Louis XIV , l'opinion publique sur le poème de Lucrèce fut presque toujours injuste ; les reproches d'athéisme et d'immoralité devinrent des lieux communs , adoptés par tradition et répétés par habitude ; Lucrèce , étant peu lu et , par conséquent , peu connu dans son ensemble , éprouva même une rigueur injuste de la part d'hommes d'un mérite éminent. L'abbé Delille , qui a si souvent témoigné son admiration pour Lucrèce , s'est laissé entraîner par l'opinion commune. « Virgile , » dit-il , envia à Lucrèce le bonheur d'a-

» voir chanté le premier la Nature , sujet
» plus philosophique et plus fécond que
» celui des *Géorgiques*. » Il ajoute : « L'é-
» poque à laquelle Lucrèce écrivit son
» poème en décida le caractère et les
» principes : un poète qui venait sur les
» pas d'Épicure recommander aux Ro-
» mains la jouissance du présent, et trai-
» ter de fables les supplices infernaux,
» devait, escorté des passions, arriver
» rapidement à la faveur publique et se
» faire lire avec plaisir par une généra-
» tion avide de crimes et d'impunité. »
Pour apprécier combien peu cette asser-
tion est fondée, examinons s'il est vrai
que le poème de *la Nature* produisit un
effet si dangereux sur les Romains : ce
peuple corrompu attendait-il donc l'ex-
plication poétique du système d'Épicure,
pour se convaincre de l'impuissance de
ses ridicules divinités ? Au sénat, dans

les tribunaux, dans le forum, au théâtre, l'athéisme était hautement proclamé. Les philosophes discutaient sur les moyens employés par la Nature, mais convenaient tous de la nullité des dieux ; Lucrèce, au contraire, en faisant à ses contemporains une espèce de concession sur l'incurie des fausses divinités, présente comme le seul frein aux déréglemens de son siècle, les lois de la Nature, et cet ordre universel dont la marche invisible contribue tôt ou tard à punir les excès condamnables. Il apprend aux Romains ambitieux à mépriser les vains honneurs et le luxe achetés par des forfaits ; il leur montre le bonheur dans une vie calme, obscure et vertueuse. Il attache sur les pas des coupables échappés à la vengeance des lois, la honte, la douleur et le remords déchirant. Comment donc un moraliste aussi sévère, qui épouvantait

le vice par des moyens toujours plus frappans que les menaces exagérées de la superstition payenne, comment un sage qui ne voyait de volupté que dans la modération des désirs, aurait-il contribué à la corruption de ses compatriotes ? Ah ! plutôt, les hommes pervertis, ces grands criminels, ces tyrans nouveaux que Rome dégradée couvait déjà dans son sein, devaient trouver leur condamnation dans les pages éloquentes de Lucrèce. La pureté de sa morale, ses délicieux tableaux des plaisirs de l'innocence et de la vertu, auraient suffi pour calmer dans les cœurs la tourmente des passions. Si un Catilina avait été contraint d'en faire son étude, il aurait peut-être brisé le glaive destiné à égorger les soutiens de sa patrie.

On reproche encore à Lucrèce d'avoir condamné l'ame à la destruction. Mais

aucun poète ou philosophe ancien n'a reconnu l'immortalité de l'ame, telle que le christianisme l'a annoncée. Les ombres, les mânes n'étaient que les images, les simulacres des corps, dont l'essence fugitive et vaine se dérobaît même à la pensée. Les auteurs anciens varient sur le genre d'existence qu'ils lui accordent ; dans Virgile, elle n'est quelquefois qu'une représentation, une effigie de tout l'individu auquel elle appartenait ; elle porte même l'empreinte des plaies qui défigurent les corps ; Déiphobe apparaît à Énée, dans les Champs-Élysées, avec les nombreuses mutilations que sa femme lui avait fait subir. Souvent les poètes regardent l'ame comme une substance ignée qui s'anéantit par le contact de l'eau. Voilà pourquoi Homère et Virgile rendent les héros si timides lorsqu'ils sont menacés d'être engloutis par les

flots : c'était une opinion assez répandue chez les Anciens, que, lorsque le corps périssait au fond des eaux, l'extinction de l'ame était complète, et qu'il ne restait de l'homme ni ombre, ni mânes. Qu'est-ce donc qu'une telle ame? On peut dire avec raison que cette seconde vie, dans la croyance des Anciens, est triste comme la mort, et vaine comme le néant. L'hypothèse de Lucrèce est moins absurde; il ne donne pas à l'ame une essence aussi subtile, puisqu'il la compose de différentes substances, qui, après la dissolution des corps, retournent vers les sources d'où elles sont émânées.

Enfin, Lucrèce a été en butte à des accusations de tout genre; le reproche qu'on lui adresse plus généralement est d'avoir attribué l'ordre du monde au hasard : cette assertion prouve assez com-

bien son ouvrage est peu connu, même de ses détracteurs ; non-seulement cette idée lui est étrangère, mais il combat partout cet absurde système ; il se déclare le plus grand ennemi du hasard.

Si chaque être, éludant sa suprême puissance (*la Nature*),
 Sans ordre, du néant recevait la naissance,
 Nous verrions les troupeaux voltiger dans les airs,
 Les hommes habiter le vaste sein des mers,
 Les humides poissons ramper sur la poussière,
 Les fruits délicieux couronner la bruyère,
 Chaque espèce égarée, et, tyran incertain,
 Le hasard usurper le trône du destin.

C'est avec aussi peu de fondement qu'on lui a reproché d'être immoral et obscène : Lucrèce fait la peinture de l'amour moral et de l'amour physique, mais pour avertir de leurs dangers, et pour inviter à les fuir. Il dit, en parlant des tourmens de cette passion :

. A cet affreux supplice
 Ajoute la fatigue et la honte du vice ;

D'un lâche égarement le cruel souvenir ;
La dette, affreux serpent qui ronge l'avenir ;
Un honneur chancelant ; le remords implacable,
A revoir le passé forçant un cœur coupable.

Il termine par cette réflexion sur les voluptueux, après les avoir peints entourés des prestiges de la séduction :

En vain l'art et l'amour s'empressent à leur plaire ;
Des sources du plaisir jaillit une onde amère ;
Leur cœur est déchiré de secrètes douleurs,
Et l'épine se cache au sein brillant des fleurs.

Il eût été heureux que les poètes qui lui succédèrent eussent toujours suivi ses principes : leurs ouvrages, mis souvent entre les mains de la jeunesse, ne lui offriraient pas le vice sous un coloris séduisant. Les préceptes de Lucrèce, son amour pour la modération, sa morale si noble et si vraie, son mépris pour l'ambition, sa haine pour le mensonge et la bassesse, ont fait de son poème une es-

pèce de Code , si j'ose m'exprimer ainsi , où sont analysées toutes les lois de la sagesse et de la vertu. Les moralistes et les grands littérateurs de toutes les époques y puisèrent souvent les richesses de leurs écrits.

Le poète , ennemi des superstitions , trouva des interprètes dans les sectateurs du culte opposé à celui des idoles ; sa morale touchante et ses principes d'équité retentirent éloquemment dans la chaire évangélique.

Dans les premiers siècles chrétiens , l'admiration pour ce poète philosophe était universelle ; on le préférait sous quelques rapports aux poètes du siècle d'Auguste : sans doute , on pensait alors qu'il y avait moins d'impiété à condamner à un noble repos l'injuste et voluptueux Jupiter , qu'à faire l'apothéose du lâche et débauché Octave Cépius.

La défaveur attachée à l'ouvrage de Lucrèce s'étendit sur son mérite poétique. On chercha à multiplier les défauts et à ternir les beautés d'un écrivain que l'on s'obstinait à traiter d'impie. On lui reprocha avec beaucoup d'aigreur ses erreurs en physique ; mais ses erreurs ne sont-elles pas communes à Virgile et à Ovide ? Il y a même cette différence , que la physique des écrivains du siècle d'Auguste n'est que le résumé des fables populaires , et que les hypothèses de Lucrèce ont quelquefois de la vraisemblance , et portent souvent l'empreinte du génie. Quoi qu'il en soit , lorsque , dans les descriptions des scènes de la Nature , un poète a placé des ornemens poétiques ; lorsqu'il a pu , dans un monde idéal , offrir des tableaux agréables ou sublimes ; lorsqu'il a su , enfin , intéresser ou plaire , n'a-t-il pas atteint son but ? Qui pouvait

d'ailleurs se flatter d'établir avec certitude des systèmes de physique, avant que la science n'eût posé les bases de la vérité ? Long-tems ils se succédèrent comme des rêves effacés par des rêves.

Au surplus, le genre de physique reproché à Lucrèce n'est que très-accessoire dans son plan ; le système corpusculaire s'y rattache beaucoup plus : chez les Modernes, Gassendi est presque le seul qui l'ait justement apprécié ; en général on n'y trouva qu'un sujet d'attaque ou de plaisanterie sur Épicure et sur Lucrèce. C'est surtout dans cette agression que la mauvaise foi ou, du moins, l'aveuglement de ses détracteurs, se montra dans toute son étendue ; ils reprochèrent au poète philosophe de construire l'Univers avec des *atômes* longs, crochus ou ronds. Leur censure était donc fondée sur un abus de mots.

En lui adressant ce reproche , ils ont été jusqu'à prendre une comparaison du second chant , relative aux atômes , pour une suite du raisonnement de Lucrèce. Erreur très-importante , et que personne n'avait remarquée jusqu'à présent. Il est inutile de démontrer que , par *semina* et *primordia rerum* , le poète désigne les élémens , principes de toutes choses , dont aucune secte de philosophes , anciens ou modernes , n'a nié l'existence ; il a prétendu enfin parler de cette source infinie de matière que la Nature épuise et alimente sans cesse , d'où tout est sorti , et dans laquelle tout retourne pour en ressortir sous une forme nouvelle. On a en même tems combattu la configuration que Lucrèce suppose nécessaire aux élémens ; ses idées à cet égard ne manquent cependant point de vraisemblance , et sont présentées de la manière la plus in-

généreuse ; par exemple , lorsque les élémens des corps odorans voltigent , invisibles , dans les airs ; si les uns , émanés des roses , flattent délicieusement l'odorat ; si les autres , sortis d'une fange immonde , l'irritent et le blessent , est-il donc absurde de soupçonner que ces deux espèces d'éléments ont une configuration différente ?

Il est juste d'observer que les détracteurs de Lucrèce , quand ils ont été de bonne foi , ont erré parce qu'ils n'ont connu son ouvrage que par des fragmens détachés , qui ont pris à leurs yeux une physionomie étrangère , et souvent opposée à celle qu'ils présentent dans l'ensemble du poème. Je me réserve de relever les erreurs de ce genre dans les notes qui suivront le texte. Je terminerai en répondant à ceux qui ont prétendu que le style de Lucrèce se ressentait trop du langage étrusque , et que ce

grand poète s'était servi d'un idiome qui, n'étant pas formé, tenait encore de son origine barbare. Des hommes d'une grande réputation ont ainsi entraîné l'opinion ; cette opinion est encore dans toute sa force, et les littérateurs superficiels, qui n'ont ni le tems ni les moyens de fouiller eux-mêmes aux sources, s'en tiennent à la décision de ceux qui ont porté le premier jugement. Dans les arts mêmes, les préjugés sont des tyrans ; il faut s'efforcer de se soustraire à leur joug.

A l'époque où Lucrèce produisait l'un des plus beaux monumens de l'esprit humain, la langue romaine n'était plus dans son enfance ; des écrivains d'un ordre distingué avaient déjà montré ses ressources, avaient employé heureusement ses richesses. Ennius, contemporain de Scipion, près d'un siècle et demi avant Lucrèce, avait cultivé la poésie avec suc-

cès ; à peu près dans le même tems , Térence écrivait ses comédies ; plusieurs poètes distingués marchèrent sur leurs traces et ajoutèrent de nouvelles beautés au langage. L'un deux , Cornélius-Sévère , fut remarquable par la pureté et l'élégance de son style , par des images nobles , hardies , par le charme de l'harmonie imitative. Précédant de quelques années l'interprète d'Épicure , Catulle , son émule de gloire , produisait des ouvrages dont tout le monde apprécie le mérite. Cicéron , contemporain et ami particulier de ces deux écrivains célèbres , cultivait lui-même la poésie ; sa comparaison de l'*aigle* et du *serpent* , imitation d'Homère , qu'il avait placée dans son poème de *Marius* , est digne des plus grands maîtres. Enfin la langue qui avait été enrichie par tant d'ouvrages célèbres , la langue du plus grand des ora-

teurs n'était plus barbare. Lucrèce , sans atteindre à cette élégance soutenue , à cette concision pleine de grâce , dont Virgile après lui a offert le modèle aux poètes du siècle d'Auguste , Lucrèce a , dans un autre genre , donné à la langue latine un grand essor. Les expressions vieilles que l'on trouve souvent au milieu de ses plus beaux passages sont évidemment employées avec intention ; il s'est plu à rendre certaines images pittoresques par des locutions anciennes qui , à défaut d'harmonie , ont une précision énergique.

Virgile , excité par la gloire du chanteur de la Nature , ambitionna des lauriers inconnus à son rival : maître d'un tems qui avait manqué à son prédécesseur , doué d'un génie plus souple , il trouva l'heureux secret de donner à ses tableaux cette juste étendue qui plaît à l'i-

magination, et ne la fatigue jamais. Il fit de précieux emprunts à la muse des Grecs, et son goût exquis, son oreille délicate, enrichirent sa poésie de l'élégance continue, qui semble être le dernier terme de la perfection de cet art enchanteur. Mais, si Virgile est presque toujours plus harmonieux que Lucrèce, Lucrèce est souvent plus expressif; l'un copie fidèlement les nuances de la Nature, l'autre pénètre ses plus profonds mystères; le premier charme l'imagination, le second l'étonne et la maîtrise; opposés de goût et de méthode, ils se rapprochent souvent par leurs conceptions et par la justesse des raisonnemens; l'un et l'autre, doués d'un génie brillant et solide, ont fondé des monumens éternels : si Virgile franchit à pas de géant sa carrière glorieuse, Lucrèce y brilla le premier, et en aplanit les difficultés; en-

fin, la perfection même de l'auteur des *Géorgiques* est encore un titre de gloire pour le chantre de la Nature. Soyons justes pour eux comme l'étaient leurs compatriotes : Ovide les admirait sans exclusion ; il parle toujours de Lucrèce avec enthousiasme ; témoin ce distique :

Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti
Exitio terras quum dabit una dies.

Le jugement d'Ovide sur un poète latin doit l'emporter, dans la balance de l'opinion, sur toutes les autorités modernes.

L'absence de traduction a contribué à affermir les préventions qui ont, en quelque sorte, banni de notre littérature le poème de Lucrèce. Nos voisins ont été plus heureux que nous ; l'Italie en possède deux traductions versifiées ; elle s'honore surtout de celle de Marchetti. En Angleterre, la version de Creech a

obtenu un grand succès. La France, au xvi^e siècle, a vu paraître, à peu de distance, les versions en prose de l'abbé de Marolles et du baron des Coutures. L'essai du second a pu être utile; mais leur langage barbare a révolté, et leur ignorance du système de Lucrèce les a jetés dans une fausse route. La compilation de Panckoucke suppléait faiblement à l'imperfection de leur travail; c'est un ouvrage incomplet où quelque instruction se mêle à beaucoup d'erreurs. Je ne parlerai de la prétendue traduction de Le Blanc de Guillet que pour être exact dans l'énumération des littérateurs qui tentèrent de se rendre interprètes de Lucrèce. Cet écrivain, instruit d'ailleurs, mais dont le style est anti-poétique, semble s'être ligué avec les ennemis de ce grand homme pour porter le dernier coup à sa gloire. Son style obscur et son singulier

système de traduction ont rendu le poète latin inintelligible.

Notre littérature ne possédait réellement que la traduction en prose de La Grange ; mais quelle que soit son exactitude , elle ne donne qu'une idée très-imparfaite d'un ouvrage formé d'une suite immense de tableaux dont la poésie seule peut animer les couleurs. Les longs développemens des divers systèmes de la philosophie ancienne ont dû paraître rebutans , dépouillés des charmes de la versification ; et la sécheresse de la prose a fait évanouir l'éclat des images prises dans la Nature. Il faut observer aussi que La Grange , partisan d'une espèce de philosophie qui s'établissait de son tems , a essayé de donner à Lucrèce une couleur d'athéisme opposée à l'esprit de son ouvrage. Ce genre d'infidélité ne fut point assez remarqué , sans doute à cause de la

prévention qui déjà pesait sur Lucrèce ; et cette prévention même dut acquérir ainsi une force nouvelle.

On peut reconnaître combien de motifs puissans contribuèrent à répandre un vernis défavorable sur ce beau monument. Tout ami des arts qui voudra l'apprécier, sans doute, désirera de le voir reproduire dans la littérature sous son véritable aspect. Certes, nos richesses poétiques sont immenses ; mais les trésors de l'antiquité sont trop précieux pour les dédaigner ou les méconnaître.

Le poème de Lucrèce est une des productions les plus propres à enrichir notre poésie d'images qui lui sont absolument étrangères. Les fragmens de cet ouvrage, imités par les Anciens et les Modernes, ont subi des modifications ; ils ont perdu, en passant dans les œuvres des écrivains qui s'en emparèrent, ces cou-

leurs originales et fortes , que l'on ne trouve que sur la palette de Lucrèce. Il semble que la Nature l'ait choisi pour peindre les premières scènes de l'Univers naissant ; le génie de ce poète extraordinaire remonte jusqu'à la source des siècles , pour y puiser des beautés dont la grandeur et l'éclat laissent dans l'imagination une empreinte ineffaçable. Heureux qui pourrait en retracer quelques-unes , et en même tems contribuer à détruire la fausse interprétation qui jamais n'aurait dû les obscurcir !

Ne serait-il pas juste d'espérer , dans l'intérêt de la littérature , que les hommes éclairés , qui sont à la fois les amis de la morale et des arts , jugeront avec moins de rigueur les hypothèses ingénieuses d'un écrivain , défenseur de la vertu et moraliste sévère , d'un sage qui ne trouvant point , dans les idoles d'un culte dan-

gereux , les objets dignes de sa reconnaissance , la manifeste à la Nature dont il cherche le dieu , ce dieu qu'il devine , pour ainsi dire , et à qui il rend un hommage secret ? Ces mêmes idoles que Lucrèce condamnant au repos , sont tombées d'elles-mêmes ; le pouvoir invisible qu'il annonçait se montre encore aux yeux de tous les hommes. Envers qui serait-il donc coupable ? Ses erreurs en physique , et les rêves sublimes de son ardente et poétique imagination peuvent-ils être pernicious ? Les jeux brillans de la pensée , dans ce poème , comme dans toutes les productions de ce genre , ne peuvent influer sur les principes adoptés , ni sur les croyances reçues ; on y admire les difficultés vaincues , on y jouit du charme de l'illusion. Là , comme une ombre magnifique , l'antiquité apparaît avec ses beautés et ses prestiges ; le goût

y trouve un noble sujet d'enthousiasme , et la raison éclairée n'y reconnaît que la puissance du talent ; sans doute il n'est pas plus dangereux de faire connaître aujourd'hui un tel monument littéraire , que d'offrir à l'admiration publique les statues des faux dieux ; ce sont des trésors trouvés dans les ruines de l'ingénieuse antiquité ; la différence des tems et des lieux ne leur permet d'exercer d'autre empire que celui du génie sur le développement des beaux-arts.



VIE DE LUCRÈCE.



LES commentateurs n'ont jamais été d'accord sur la date précise de la naissance de Lucrece; chacun d'eux a avancé son opinion sans fournir de preuves. D'après toutes les inductions les plus vraisemblables, Lucrece naquit vers la fin de la 171^e olympiade; il vécut donc dans les tems les plus orageux de la république, à cette époque où les Romains commençaient à acquérir

des lumières et à perdre la liberté. Lucrèce fut le contemporain et l'ami des Cicéron , des Atticus, des Catulle et des Memmius, citoyens illustres par leurs talens ou par leur dévouement à la cause publique : il ne prit aucune part aux affaires du gouvernement ; poète et philosophe, ami de la modération et d'une sage indépendance, il refusa sans doute de partager les grandeurs où l'appelait l'illustration de sa naissance. Le chef reconnu de la famille de Lucrèce, est ce célèbre Spurius Lucretius Tricipitinus, qui fut créé *interrex* après la funeste aventure de sa fille, la belle et malheureuse Lucrèce. Les fastes de Rome offrent un grand nombre de consuls et de sénateurs de ce nom ; cependant, selon les recherches des savans, avides de détails minutieux, l'illustre famille de Lucrèce devint

plébeïenne; que ce fait soit plus ou moins fondé, il ne peut inspirer aucun intérêt, lorsqu'il s'agit d'en faire l'application à un philosophe qui montra le mépris le plus absolu pour le préjugé de la naissance.

L'histoire ne daigne guère recueillir les faits particuliers qu'en faveur d'hommes revêtus de hautes dignités; ainsi, l'éloignement de Lucrèce pour les affaires de l'état nous a privés de détails sur sa vie intérieure, ses inclinations et ses qualités personnelles. Mais l'homme de génie laisse dans ses ouvrages l'empreinte de ses goûts et de son caractère; la pureté, la noblesse des maximes répandues dans le poème de Lucrèce, lui tiennent lieu de l'apologie la plus flatteuse : observons d'ailleurs que le surnom de CARUS, que lui donnèrent ses contemporains, dépose en sa faveur aux yeux de la

postérité. Ces considérations personnelles, quoiqu'étrangères aux talens d'un écrivain, ne sont pas sans intérêt pour le public ; on admire avec d'autant plus d'enthousiasme les productions des arts, quand on a des motifs pour estimer leur auteur.

Les jeunes Romains, destinés à s'instruire, voyageaient dans la Grèce : les cruels vainqueurs de cette patrie de tous les arts allaient avidement interroger les débris dont ils l'avaient couverte, et recueillir des leçons utiles à la véritable grandeur. Lucrèce se rendit à Athènes ; le philosophe Zénon l'initia bientôt à l'art de penser et d'écrire ; il le guida, sur les pas d'Épicure, vers cette vaste et haute sphère, où son génie ardent se fraya des routes inconnues. Les poètes, avant lui, avaient chanté les vices des dieux et des hommes,

avaient divinisé les rêves de l'imagination ;
Lucrèce célébra la Nature, combattit les
vices par la raison, et fit aimer la vertu
pour elle-même. Il se priva des ressources
que les poètes trouvaient dans les prestiges
de la fable ; mais il peignit le plus grand
des prodiges, l'harmonie de l'Univers. Le
premier, chez les Romains, il força les
muses à marier leur voix mélodieuse aux
nobles accens de la morale et de la vérité ;
ses raisonnemens les plus profonds s'embel-
lirent de leurs charmes ; il montra tous les
objets matériels à travers leur prisme en-
chanteur ; en un mot, Lucrèce rendit le
domaine de la poésie immense comme la
Nature.

On a prétendu que son poème fut achevé
dans les intervalles lucides que lui laissait
une aliénation mentale ; mais nulle autorité

irrécusable n'appuie cette assertion, sans doute aussi hasardée que celle qui attribue cette démente à un *philtre amoureux*, donné au philosophe par une maîtresse, pour réveiller en lui une volupté dont les sources commençaient à tarir. Il est probable que sa mort prématurée, et l'altération de ses forces physiques, ont fait naître cette supposition; un seul mot souvent, mal interprété, peut donner lieu aux inductions les plus absurdes. On sait que la force, la véhémence du génie de Lucrèce, fut qualifiée de fureur poétique par Stace, *et docti furor arduus Lucreti*; son expression put être prise à la lettre, et ce qui, dans le langage des muses, s'entendait de la chaleur de l'imagination, parut bientôt applicable à la fougue du délire. Peut-être cette idée fut-elle malignement accueillie,

et répandue par les admirateurs du paganisme, ennemis du système d'Épicure, afin d'abaisser la gloire de son harmonieux interprète, qui, dans sa noble hardiesse, préférait aux idoles d'un culte barbare l'ordre ou l'ame universelle de la Nature; et dont les principes enfin tendaient évidemment à reconnaître l'unité de Dieu. L'opinion, à peu près générale sur la folie de Lucrèce, ne doit pas toutefois l'emporter sur les conjectures de la vraisemblance et de la raison; il n'existe que trop d'exemples de la facilité avec laquelle l'erreur se propage : un imposteur adroit la présente sous un aspect favorable; la foule se laisse séduire; quelques esprits fermes la combattent un moment; ils se lassent et se taisent; l'entraînement devient universel, et le tems donne à l'erreur la force de la vérité.

Pourquoi supposer gratuitement une altération dans les facultés intellectuelles du plus judicieux des poètes? Quelle aurait donc été la durée de ses intervalles lucides, pour lui permettre de si grands développemens dans un système que la moindre expression fautive peut bouleverser? Après avoir donné un libre essor à son génie poétique, Lucrèce, de la haute sphère de l'imagination, revient, armé de la logique la plus exacte, suivre pas à pas une longue série de raisonnemens, qui tous exigent la plus grande contention de l'intelligence humaine; jamais son jugement n'est en défaut; si tendue que soit la corde, il ne la rompt nulle part.

Ceux qui croyaient au délire du chantre de la Nature affirmaient aussi qu'il s'était donné la mort dans le désespoir que lui

causa la disgrâce de son ami Memmius : certes, le caractère de Lucrèce, si bien peint dans son immense ouvrage, doit à jamais détruire leur vaine supposition ; avaient-ils donc oublié qu'il ne regarde la grandeur que comme un fardeau, et que, dans le début du poème, il invite son ami à la retraite, d'une manière si pressante et si vraie :

. *Vacuas aures mihi, Memmiada, et te
Semotum a curis adhibe veram ad rationem.*

Pourquoi, lorsque deux choses absurdes partent de la même source, rejetterait-on l'une pour adopter l'autre ? J'admets que Lucrèce se soit donné la mort : toutes les traditions l'attestent ; mais n'est-on pas en droit de penser que ce suicide a seul autorisé les conjectures formées sur l'aliénation

de son esprit? Lucrèce, malheureux sans doute par des événemens que le voile des tems nous dérobe à jamais, crut pouvoir rejeter le fardeau de la vie, s'endormir dans le sein de la Nature qui l'avait fait naître, et dégager enfin de ses liens matériels son ame si pure, si sublime, et qui, suivant son propre système, devait se réunir au principe dont elle était émanée, et retrouver un asile dans le temple des cieux.

. Et quod missum est ex ætheris oris,
Id rursus cœli rellatum templa receptant.

Selon l'opinion la plus accréditée, Lucrèce mourut âgé de quarante-quatre ans, et, par un jeu bien extraordinaire dans les événemens, sa mort arriva le jour même où Virgile prenait la robe virile : l'esprit humain est avide du merveilleux, et les or-

nemens qu'il ajoute à la vérité lui donnent souvent l'air de la fable; on affirma que Virgile était né à l'instant où l'ame de Lucrèce remontait vers les cieux; des enfans de Pythagore prétendirent que cette ame passa dans le corps de l'auteur des *Géorgiques*. Il est difficile de décider à qui des deux cette idée fait le plus d'honneur.

Eusèbe prétend que Lucrèce, en mourant, confia son poème à Cicéron, qui s'empessa d'en faire jouir les Romains: ainsi le prince des orateurs fut le premier éditeur de ce sublime ouvrage. Qui mieux que lui pouvait l'apprécier?

Lucrèce a marqué la hauteur où la poésie latine pouvait atteindre; ses successeurs n'ont acquis leur gloire qu'en marchant sur ses traces; les poètes latins lui rendirent l'hommage le plus flatteur en s'empessant

d'imiter ses nombreuses beautés ; et l'apostrophe que Virgile lui adresse dans ses *Géorgiques* devient le témoignage éternel de son admiration pour le poète philosophe * :

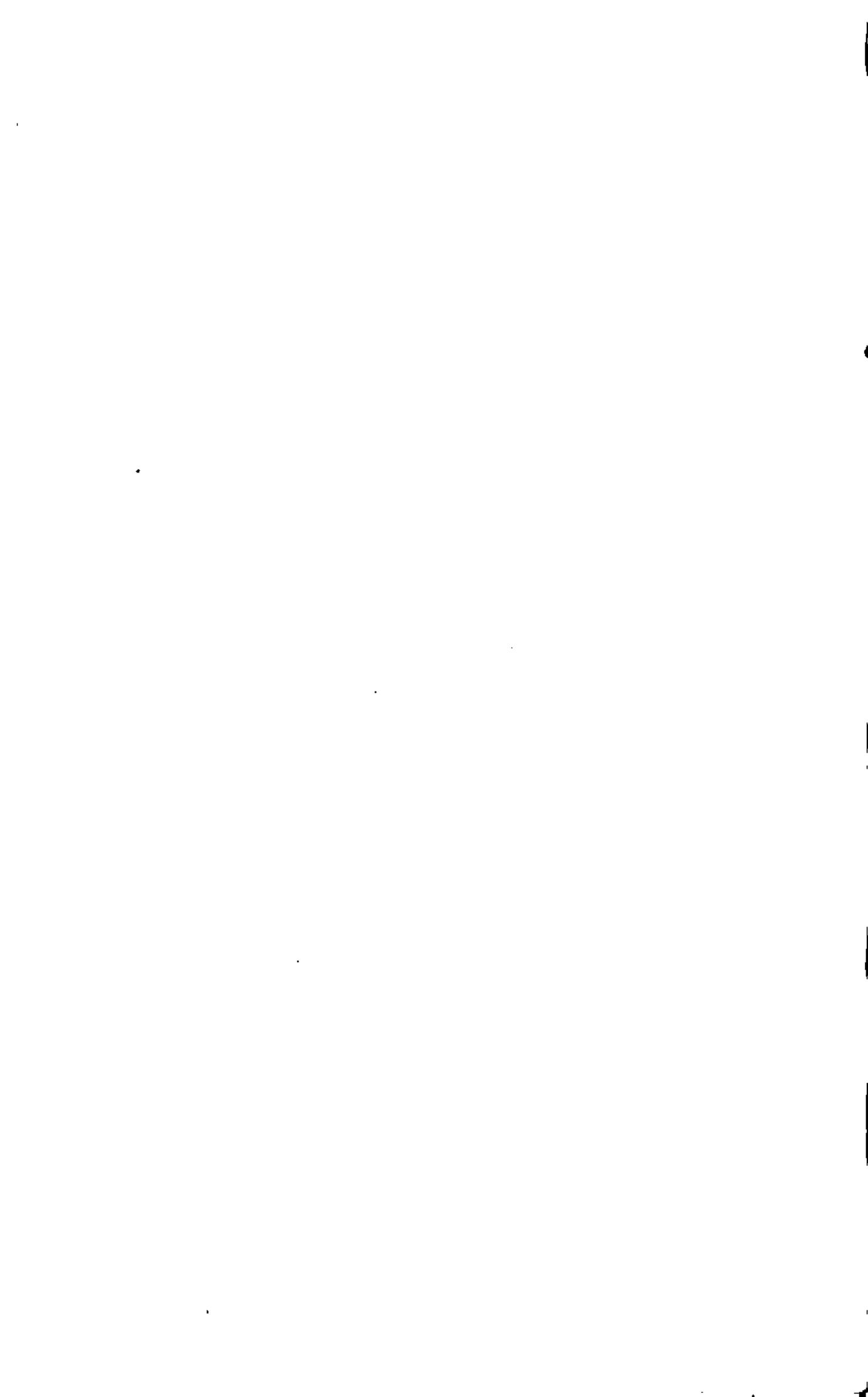
Felix , qui potuit rerum cognoscere causas ,
 Atque metus omnes et inexorabile fatum
 Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis avari !
 Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes.

N'est-ce pas comme s'il avait dit de Lucrèce : il s'est immortalisé avant moi, en révélant les secrets de la Nature, en foulant à ses pieds les erreurs des mortels, et en

* La Grange croyait avoir fait le premier l'application de ces vers de Virgile à l'auteur du poème de la Nature. Déjà cependant Gifanius avait soupçonné que Virgile les adressait à Épicure ou à Lucrèce ; mais il penchait à en faire l'application au poète.

leur faisant aimer la vérité par le charme des vers; la place qui me reste près de lui doit suffire à ma gloire.





Chant Premier.

ARGUMENT.

Invocation. — Dédicace du poème. Exposition du sujet. — Nul objet n'est sorti du néant et ne peut y rentrer. — Parmi les élémens, il en est dont l'extrême petitesse échappe à nos sens : cependant l'esprit les conçoit ; ils sont la source de tous les êtres. — Il n'existe dans la Nature que l'espace et la matière. — Les élémens sont indestructibles et éternels. — Réfutation des systèmes d'Héraclite, d'Empédocle, d'Anaxagore et de différens philosophes qui donnent d'autres principes à la Nature. — Les élémens, l'espace, l'Univers, sont infinis ; la Nature n'a point de centre.

LUCRÈCE,

De la Nature des Choses.

CHANT PREMIER.

SUPRÊME volupté des hommes et des dieux ,
Vénus , toi dont l'amour enfanta nos aïeux ,
Du haut de l'empyrée , ô Vénus , tu fécondes
Les abîmes des flots , et les cieux et les mondes.
Source unique de vie , auguste déité ,
Tu fais luire à nos yeux la céleste clarté.
A ton aspect , s'enfuit l'aquilon et l'orage ,
L'azur du firmament respandit sans nuage ;
Brillante , sous tes pas , des plus vives couleurs ,
La terre se revêt du doux éclat des fleurs.

L'océan te sourit ; la lumière s'épure ,
Et ton souffle embaumé rajeunit la Nature.
Quand les zéphirs légers , précurseurs des beaux jours ,
De leur fertile haleine éveillent les amours ,
L'oiseau mélodieux t'annonce à nos bocages ;
La foule des troupeaux dans les verts pâturages
Bondit , court , et franchit le fleuve impétueux ;
Le ciel s'épanouit , l'air est voluptueux.
Les monstres , à travers les forêts , les montagnes ,
Cherchent en rugissant leurs farouches compagnes.
Tout fermente d'amour aux cieus , au sein des eaux ;
Et le monde renaît dans ses hôtes nouveaux.
Vénus , si ton pouvoir au bonheur nous convie ,
Et seul ouvre à nos pas les doux champs de la vie ,
Que ta flamme divine éclate dans mes vers :
Remplis-moi de ton feu , je chante l'Univers !
Memmius me l'ordonne ¹ : il t'est cher , ô déesse !
Des plus nobles bienfaits tu le comblas sans cesse.
Soutiens donc de mon luth les accords solennels ,
Vénus , prête à mes vers des attraits éternels !
Cependant rends la paix à ma triste patrie.
Sur la terre et les flots déchaînant sa furie ,

L'implacable discorde enfante les malheurs ;
 Seule tu peux tarir la source de nos pleurs.
 Loin des combats sanglans , lassé de la victoire ,
 Lorsque Mars à tes pieds vient déposer sa gloire ²,
 D'un immortel désir près de toi consumé ,
 Le dieu repait d'amour son regard enflammé :
 Sur tes genoux sacrés son front divin repose ,
 Et son ame s'attache à tes lèvres de rose ³.
 Dans son sein , qui palpite en tes bras caressans ,
 Insinue , ô Vénus , tes suaves accens ;
 Que , soumis à ta voix , l'arbitre de la guerre
 Laisse la douce paix descendre sur la terre.
 Chanterai-je en ces jours de crime et de fureur ⁴ ?
 Et , lorsque sur nos murs plane encor la terreur ,
 Le héros qui préside au sort de l'Ausonie
 Prêtera-t-il l'oreille à ma faible harmonie ?

Généreux Memmius , ah ! laisse à d'autres mains
 Le soin de gouverner le monde et les Romains.
 Affranchis désormais d'un illustre esclavage ,
 D'un pas libre suis-moi vers le temple du sage.
 Tu ne peux condamner mes efforts studieux :
 Viens ; je chante pour toi la Nature , les Dieux ,

Les premiers élémens dont l'essence féconde
Du chaos ténébreux fit éclore le monde.
Des siècles infinis sondant la profondeur ,
Connais de l'univers la marche et la splendeur ,
Et comment dans son cours cette masse immortelle
Reçoit , quitte et reprend une forme nouvelle.

Dans le calme enchanteur d'une éternelle paix ,
Les divins habitans des célestes palais ,
Doués d'une sublime et vaste intelligence ,
Ignorent la colère ainsi que la vengeance.
Enchaînant à leurs pieds le sort capricieux ,
Ces nobles souverains de l'empire des cieux ,
Sans daigner entrevoir nos vertus ou nos vices ,
Reposent , abreuvés d'un torrent de délices⁵.

Du hideux fanatisme esclaves consternés ,
Les mortels dans ses fers gémissaient prosternés.
La tête de ce monstre aux plaines du tonnerre ,
Horrible , d'un regard épouvantait la terre.
Noble enfant de la Grèce , un sage audacieux⁶ ,
Le premier , vers le ciel osa lever les yeux.
Le péril l'enhardit : en vain la foudre gronde ;
Il brise , impatient , les barrières du monde.

Aux champs de l'infini , par l'obstacle irrité ,
Son génie a d'un vol franchi l'immensité.
De l'espace éternel explorateur sublime ,
Il montre quels objets peuplent son vaste abîme ,
Et, de l'être à la mort subissant le retour,
Aux scènes de la vie assistent tour à tour.
Il écarte la nuit qui couvrait la Nature ,
De son trône usurpé renverse l'imposture ;
Et des tyrans sacrés l'homme victorieux
Aux célestes parvis s'assied au rang des Dieux.

Mais ne crois pas qu'armé de funestes maximes ,
Je dirige tes pas vers la route des crimes.
Ah ! plutôt , Memmius , noblement révolté ,
Contemple les forfaits de la crédulité.
De vingt rois enchaînant la sombre frénésie ,
Quand les dieux leur fermaient le chemin de l'Asie ,
D'un père ambitieux l'homicide ferveur
Du sang d'Iphigénie acheta leur faveur.
La vierge , pour l'hymen en triomphe amenée ,
Voit du bandeau mortel sa tête environnée ;
Un peuple entier s'empresse et l'entoure éploré.
Le prêtre à ses regards cache un couteau sacré.

Du sombre Agamemnon la piété cruelle
 Etouffe en frémissant sa douleur paternelle.
 A ce lugubre aspect , muette de terreur ,
 La vierge se prosterne en palpitant d'horreur...
 Fille du roi des rois , ta bouche la première
 En vain charma son cœur du tendre nom de père !
 A l'homicide autel le signal est donné ;
 A l'autel que pour toi l'amour avait orné !
 Au lieu des chants d'hymen et d'un pompeux cortège ,
 Du fanatique orgueil ministre sacrilège ,
 Un prêtre dans ton sang ose plonger ses mains...
 Tant la religion égara les humains !

O Memmius ! lassé des prestiges funèbres
 Que les sons de la lyre ont rendus trop célèbres ,
 Tu crains que désormais , par le charme des vers ,
 J'évoque à tes regards les spectres des enfers :
 Ah ! redoute en effet l'erreur empoisonnée
 Qui de l'homme avili trouble la destinée ,
 Sur ses plus doux instans lui fait verser des pleurs ,
 Et promet dans la mort d'éternelles douleurs.
 De l'imposture , hélas ! cet esclave docile
 Ignore si son ame invisible et mobile ,

Unie avec le corps, son guide, son appui,
Le précède, s'allume ou s'éteint avec lui ;
Ou si, réfugiée au milieu des fantômes,
Elle habite à jamais leurs lugubres royaumes :
Ou si, toujours transfuge et reprenant ses fers,
Elle échappe et revient aux maux qu'elle a soufferts :
Couronné le premier des palmes du génie,
Ennius autrefois, aux champs de l'Ausonie,
De ces rêves flatteurs a bercé nos aïeux :
Mais bientôt variant tes sons mélodieux,
Immortel Ennius, toi-même nous retraces⁷
Du séjour de la mort les ténébreux espaces,
Où n'arrivent jamais ni l'ame ni le corps ;
Ton art prodigieux fait errer sur ces bords
De simulacres vains l'assemblage éphémère,
Tel qu'en sortit pour toi le fantôme d'Homère⁸,
Quand ce chancre divin, dans ses nobles regrets,
Du monde à ton génie ouvrit les grands secrets.

Avant que nos regards à la céleste voûte
Des astres lumineux interrogent la route,
Et qu'au sein de la terre, avides, curieux,
Ils suivent de ses lois le cours mystérieux,

Ma muse doit soumettre à ta vue attentive
De l'ame et de l'esprit l'essence fugitive.
Cherchons par quel pouvoir l'ame , souffle léger ,
Saisit , garde et retrace un objet passager ;
Pourquoi, dans le sommeil quand la douleur me plonge,
L'épouvante me livre au plus horrible songe ;
Pourquoi je vois les morts exhumer leurs lambeaux
Dès long-tems enfermés dans la nuit des tombeaux.

Ces secrets , révélés par la docte Ionie ,
De l'art pompeux des vers exigent l'harmonie.
Pourrais-je , en ce sujet et sublime et profond ,
Asservir l'âpreté d'un langage infécond ?
Mais l'amitié me guide , et son noble suffrage
A l'aspect du péril excite mon courage.
Lorsque roule des nuits le char silencieux ,
Je sonde en frémissant les merveilles des cieux.
La vérité m'appelle , échauffe mon délire ,
Et joint ses fiers accens aux doux sons de ma lyre.
Nuit propice à mes vœux , ma poétique ardeur
Préfère aux feux du jour ta lugubre splendeur !

Interrogeons , ami , la Nature elle-même ;
Elle parle : en nos cœurs gravons sa loi suprême.

Au stérile néant nul dieu n'a commandé⁹.
Mais, d'un spectre hideux esclave intimidé,
L'homme faible, inquiet, contempla sur sa tête
Les astres enflammés, l'éclat de la tempête.
Il crut voir la menace écrite dans les cieux ;
Source de tous les maux, la crainte a fait les dieux.
Ah ! s'il peut, affranchi du joug de l'imposture,
Lever le voile épais qui couvre la Nature,
De ses augustes lois pieux observateur,
Il n'offrira des vœux qu'à ce dieu bienfaiteur !
Si chaque être, éludant sa suprême puissance,
Sans ordre, du néant recevait la naissance,
Nous verrions les troupeaux voltiger dans les airs,
Les hommes habiter le vaste sein des mers,
Les humides poissons ramper sur la poussière,
Les fruits délicieux couronner la bruyère,
Chaque espèce égarée, et, tyran incertain,
Le hasard usurper le trône du destin.
Mais du germe naissant la main de la Nature
Détermine l'essor, le pouvoir, la structure,
L'environne de soins, lui prépare un abri :
Par un suc analogue avec lenteur nourri,

Il s'élève , s'étend , suit sa route ordonnée ,
Et dans un cercle étroit son essence est bornée.
De la nécessité le pouvoir souverain
Courbe le monde entier sous un sceptre d'airain.

La Nature l'atteste en ses métamorphoses :
Le fertile printems se couronne de roses ;
L'été dore la plaine , offre des fruits nouveaux ,
Et l'automne rougit le pampre des coteaux.
A sa règle soumis , chaque germe fermente
Jusqu'au moment heureux où la Nature enfante ;
Et la terre avertie , au retour des saisons ,
Ose exposer à l'air ses tendres nourrissons.
Si l'être du néant soudain pouvait éclore ,
Doué de sa vigueur dès sa première aurore ,
Attendrait-il du tems les secours incertains ?
L'homme libre , et pressé d'accomplir ses destins ,
Userait-il ses jours dans une longue enfance ?
Le gland , à peine éclos , serait un chêne immense.
Non , chaque être se forme et croît avec lenteur ;
En tous les tems , soumis au pouvoir créateur ,
Dans le sentier pour lui frayé par la Nature ,
Il marche pas à pas vers sa splendeur future.

Sans les torrens féconds versés du haut des cieux,
Terre, qui nourrirait tes fruits délicieux ?
Sur ces hôtes nombreux que ton sein renouvelle,
Parle, qui répandrait l'abondance éternelle ?
Les élémens, sans cesse assortis, combinés,
Enfantent... De leur choc tous les êtres sont nés :
Ainsi dans nos écrits les mêmes caractères
Tracent des mots joyeux ou des discours austères.

La Nature, dis-tu, révoquant ses desseins,
Ne pourrait donc former de monstrueux humains,
Qui, traversant des mers la cavité profonde,
En trois pas franchiraient la surface du monde ;
Fatigueraient le tems, géans audacieux,
Renverseraient les monts, feraient mouvoir les cieux ?
Non, non, des élémens l'immuable puissance
A tout objet prescrit sa forme, son essence ;
La Nature l'appelle, et le germe répond,
Et rien ne doit la vie au néant infécond.

Ce coteau, par mes soins, de pampres se couronne :
Je confie au printems les trésors de l'automne.
Sous de nombreux sillons ces guérets déchirés
Bientôt vont se couvrir de flots d'épis dorés ;

Mais si le grain , sorti du terrain qui l'enferme ,
De la maturité seul atteignait le terme ,
A de rudes travaux pourquoi s'assujétir ?

Au gouffre du néant rien ne doit s'engloutir :
La Nature dissout le corps qu'elle a fait naître ,
Et prépare un asile aux débris de son être.
Les premiers élémens , seuls créateurs des corps ,
Demeurent immortels , mais cessent leurs accords ,
Quand de chocs étrangers la force continue
Les divise , et leur ouvre une route inconnue.
Au néant éternel s'ils tombaient sans retour ,
Chaque objet périrait en recevant le jour.
Au contraire le tems , par sa longue constance ,
Peut seul rompre les nœuds , appuis de l'existence.

S'il détruit à jamais les élémens féconds ,
Eh ! qui de la Nature éternise les dons ,
Lui rend le vif éclat de sa beauté première ,
Ramène chaque espèce aux champs de la lumière ?
Dans quels grands réservoirs tous les fleuves divers
Puisent-ils les torrens qui roulent vers les mers ?
Quel aliment enfin au céleste empyrée
Repaît les feux brillans de sa plaine azurée ?

Ah ! si des élémens tel eût été le sort ,
Déjà tout l'univers aurait subi la mort.
Mais , dès l'éternité , si leur force féconde
Guide , entretient , anime et repeuple le monde ,
Ils sont donc immortels , et leurs travaux constans ,
Renouvelés sans cesse , épuiseront le tems.

Quelle serait des corps la substance éphémère ?
Pourraient-ils repousser une atteinte légère ?
Le contact détruirait leurs ressorts délicats ;
La matière , en un mot , change et ne périt pas.
Si de ses élémens la force , l'harmonie ,
De l'objet qu'elle enfante alimentent la vie ,
Etroitement unis , ces soutiens si divers
Ne cèdent qu'à l'instant où , troublant leurs concerts ,
D'un effort étranger la prompte violence
Du nœud qui les protège égale la puissance ;
Et la destruction n'est qu'un terme certain
Où l'être s'abandonne à son nouveau destin.

Quand de l'air nourricier la terre reçoit l'onde ,
Son sein maternel s'ouvre au suc qui la féconde.
Tout renaît : des épis se balancent les flots ;
Le doux fardeau des fruits surcharge les rameaux ;

La jeunesse remplit le sein brillant des villes ,
 Et des hôtes joyeux peuplent les champs fertiles ;
 En foule, désertant leurs mobiles berceaux,
 Voltigent dans les bois d'harmonieux oiseaux :
 D'innombrables troupeaux, épars dans la prairie,
 Fatigués d'embonpoint, foulent l'herbe fleurie ;
 Les brebis d'un lait pur épanchent les ruisseaux ;
 Ivres du doux nectar, les folâtres agneaux,
 Préludant à l'emploi de leurs forces naissantes,
 Provoquent tour à tour des luttes innocentes.
 Le corps qui disparaît ne s'est donc pas détruit :
 Des débris de la mort l'existence est le fruit ;
 Après de longs efforts, quand le tems la consume,
 Dans un être nouveau sa flamme se rallume.

Tu le sais, du néant nul objet n'est sorti,
 Et jamais dans son sein ne peut être englouti.
 Apprends pourquoi des corps l'essence primitive
 Cependant se dérobe à la vue attentive ;
 Pourquoi, toujours actif, leur vapoureux tissu
 Se révèle à nos sens et reste inaperçu.

Quand des airs mutinés l'effroyable tourmente ¹⁰
 Disperse tes vaisseaux sur la mer écumante ,

Courbe du cèdre altier le front audacieux ,
Promène en murmurant la foudre sous les cieux ,
Agite l'Océan dans ses profonds abîmes ,
Frappe les vastes monts , et renverse leurs cimes ;
Invisible tyran de l'empire des airs ,
L'aquilon bouleverse et les champs et les mers.
Vois ce fleuve qui court paisible en ses rivages :
Si du ciel enflammé s'épanchent les orages ,
Amassés tout-à-coup en de fangeux sillons ,
De rapides torrens submergent les vallons ;
De colline en colline ils retombent , bondissent ,
Roulent , et dans le fleuve en grondant s'engloutissent.
Soudain il s'enfle , écume , il déborde..... Ses flots
Entraînent les rochers , les bois et les hameaux.
Il ébranle , il arrache à sa base profonde
Le pont audacieux qui régnait sur son onde :
Et son cours vagabond de limoneux débris
Ecrase les moissons , couvre les prés fleuris.
C'est ainsi que le vent de sa fouguese haleine
Tourmente les forêts et ravage la plaine ;
Acharné sur sa proie , il la roule à grand bruit ,
La soulève , et dans l'air en grondant la poursuit.

Ce fluide léger, dans sa course invisible ,
Égale du torrent le pouvoir invincible.

Des objets vaporeux la fugitive odeur ,
Le froid piquant , des feux la dévorante ardeur ,
La voix qui tonne , éclate et remplit l'étendue ,
En affectant ton être , ont-ils frappé ta vue ?
S'ils ont pu de nos sens ébranler les ressorts ,
La Nature , crois-moi , les place au rang des corps ;
Et les corps , Memmius , d'après des lois suprêmes ,
Seuls offrent le toucher , seuls l'éprouvent eux-mêmes.

Suspendu sur les eaux , ton léger vêtement
Pompe l'humidité du liquide élément :
Lorsque des feux du jour la chaleur te dévore ,
Le fluide , attiré , dans les airs s'évapore :
En son essor rapide il se cache à tes yeux ,
S'amasse , se condense et nage vers les cieux.
Quand de nombreux soleils la course régulière
A sur notre horizon reproduit la lumière ,
Au doigt qui le portait s'amincit ton anneau ;
Le rocher est creusé par la chute de l'eau ;
Le frottement des pas use et dissout la pierre ;
Le soc tranchant s'émousse en sillonnant la terre.

Aux portes des cités , quand de baisers pieux
Le peuple, en se courbant, empreint la main des dieux¹¹,
Du bronze révééré la forme s'atténue ;
Qui peut apercevoir sa perte continue ?
Notre œil s'efforce en vain d'en saisir les progrès ;
La Nature jalouse a gardé ces secrets.
Elle nous cache encor les suc's dont la puissance
Développe l'adulte enfermé dans l'enfance ;
Et ceux que la vieillesse expulse lentement.
Enfin au bord des mers , de moment en moment ,
Un sel rongeur transforme en cavernes profondes
Ces rochers orgueilleux qui dominaient les ondes ;
Tant la Nature agit par de secrets ressorts ,
Combat , protège , enfante et détruit sans efforts !

Mais ne crois pas pourtant que la Nature entière
Dans sa vaste unité n'offre que la matière.

Il existe du vide... Utile vérité¹² !

Son flambeau salutaire , à tes yeux présenté ,
Dans le dédale obscur où ma muse t'appelle ,
Répandra désormais une clarté nouvelle.

Un espace impalpable en tous les sens divers
S'étend : au mouvement il contraint l'Univers.

Sans lui, de chaque objet la solide substance
S'opposerait bientôt sa propre résistance.
Seul, des corps il permet le cours laborieux :
Ainsi les astres, l'air, l'océan et les cieux
Propagent, en cédant au pouvoir qui les presse,
Des mouvemens sans nombre et reproduits sans cesse.
Dans un affreux repos c'est peu d'être enchainé,
Sans vide nul objet ne se fût combiné :
Un assemblage vain, une masse inféconde
D'épais et lourds fardeaux eût accablé le monde.

Que dis-je ? il se répand, il circule en tous lieux :
Vois ces antres obscurs, ces rochers spacieux ;
L'onde, qui s'insinue en leur épaisse voûte,
Par des chemins secrets s'écoule goutte à goutte.
Vois dans l'être animé le suc de l'aliment,
Qui pénètre, s'infiltré, et court rapidement.
En des canaux ligneux, de la terre amenée,
Glisse des végétaux la sève emprisonnée :
Par elle sont nourris leurs parfums, leurs couleurs ;
Elle arrondit le fruit au calice des fleurs.
L'aiguillon du froid passe au fond de nos entrailles,
Et le bruit éclatant traverse les murailles.

Ces fluides divers en de nombreux conduits ,
Sans le vide , dis-moi , seraient-ils introduits ?

De ces corps , l'un en plomb , l'autre en laine légère ,
Le volume est pareil , la pesanteur diffère.

Autant que le métal si la laine eût reçu

De matière solide en son poreux tissu ,

A balancer son poids elle aurait dû prétendre.

Tel est l'ordre éternel , tout corps tend à descendre.

La Nature au seul vide ôta la pesanteur ;

Entre deux corps égaux en surface , en hauteur ,

(Crois qu'à ce jugement la vérité préside)

Le plus lourd dans son sein renferme moins de vide.

Hâtons-nous , Memmius ; mon bras audacieux
Dévoile de l'erreur les détours captieux.

Comme l'onde aux poissons ouvre un chemin liquide ,

Et soudain sur leur cours referme le fluide ,

Tout espace , dit-on , comprimé par les corps ,

Elastique et mouvant , se prête à leurs efforts.

Vain système ! si l'eau ne renfermait du vide ,

Ses hôtes ne pourraient frayer leur route humide :

Et s'ils ont étendu son élasticité ,

En quels lieux refluera l'élément dilaté?...

Au néant éternel condamne la Nature ,
Ou reconnais le vide en sa vaste structure.

Enfin vois cet objet tranché rapidement :
Un intervalle alors reste vide un moment.
Quoiqu'agile, léger, l'air même qui l'embrasse
Ne pourrait à la fois envahir tout l'espace :
Il faut que, par degré conduit entre ces corps ,
L'air ait, avant le centre, enveloppé les bords.
En vain suppose-t-on qu'élastique fluide ,
L'air pût se condenser, et par un cours rapide
S'étendre autour des corps dont il est comprimé ;
Mais un vide est ouvert, et soudain refermé.
S'il est vrai, Memmius, qu'ainsi l'air se condense ,
De rentrer en lui-même aurait-il la puissance ?
Et comment sans le vide, avec agilité,
Est-il tantôt restreint, et tantôt dilaté ?
C'est en vain qu'à nos yeux il cache son essence ;
Du vide l'Univers proclame l'existence.

Par cent moyens, ami, l'auguste vérité
Fait resplendir encor sa sublime clarté ;
Mais ton esprit, guidé par la moindre lumière ,
Seul, dans son noble essor, franchira la carrière.

Tel le chien élançé vers l'hôte des forêts
Interroge les vents sur ses réduits secrets ;
Il s'élançé , il retourne , il doute , il suit la voie ,
Et sous l'épais feuillage il ressaisit sa proie.
Viens , libre possesseur de l'immense horizon ,
Cherche le trône auguste où siège la raison ;
Et , dissipant la nuit dont l'erreur l'environne ,
Sur son front radieux replace sa couronne.
Si tu crains d'errer seul en ce gouffre orageux ,
J'unis à tes efforts mes efforts courageux ;
Je dirige tes pas vers les sources fécondes
Dont mon génie ardent a fait jaillir les ondes ;
Des flots de vérités s'échappent de mon sein :
Mais , avant d'accomplir un si vaste dessein ,
Peut-être verrons-nous la vieillesse ennemie
Briser dans notre cœur les ressorts de la vie.

Eternels et puissans , deux principes divers ¹³
Composent la Nature et règlent ses concerts :
L'un enfante les corps , base de son ouvrage ;
L'autre est ce vide immense où la matière nage.
Elle ne peut sans lui combiner ses accords.
Les sens ont révélé l'existence des corps ;

Sans les sens , la raison , esclave du caprice ,
 Errante , nous conduit au fond du précipice.
 Oui , privés de ce vide , invisible océan
 Qui seul à leurs efforts permet un libre élan ,
 Les objets entassés , prisonniers dans l'espace ,
 Ne pourraient soulever leur languissante masse.

Dans son immensité la Nature n'admet
 Que le vide et les corps : si le plus faible objet
 Est sensible au toucher , occupe quelqu'espace ,
 Il monte au rang des corps , sous leurs lois il se place.
 Si l'étendue est vaine et se cache en tous sens
 Au tact le plus exquis , aux yeux les plus perçans ,
 (L'esprit peut-il douter quand la raison décide ?)
 Cet espace appartient à l'empire du vide.

Tout corps dans la nature est passif ou moteur ;
 Il reçoit ou transmet l'ascendant créateur ;
 Sorti de la matière , il se soutient par elle ,
 Et le vide lui livre une route éternelle.
 Au sein de l'Univers n'a pas été conçu
 Un troisième ordre , vague , informe , inaperçu ,
 D'êtres dont la substance , impalpable , incertaine ,
 Ne se révèle point à la pensée humaine.

Tout est vide ou matière , ou se forme par eux :
Et leur œuvre en tout tems , par d'invincibles nœuds ,
A ses premiers moteurs reste à jamais unie ;
La destruction seule en brise l'harmonie.
Telle est la pesanteur dans l'informe rocher ,
L'espace dans le vide , en nos corps le toucher ,
La chaleur dans le feu : mais la paix , la prudence ,
La pauvreté , l'orgueil , la douleur , l'abondance ,
N'offrent qu'un tableau vain , accident passager ;
A l'objet qu'il retrace il demeure étranger.

Le tems n'est pas un être ¹⁴ , il n'a point de substance ;
Mais des scènes du monde il marque l'existence ;
Distingue le passé , le présent , l'avenir ,
Et vit dans l'espérance ou dans le souvenir.
Enfin du mouvement et des corps séparée ,
Sans base , sans rapports , quelle est donc la durée ?

La lyre ou le pinceau reproduisent encor
Et le crime d'Hélène et les malheurs d'Hector.
Mais le siècle , témoin de tant d'affreux ravages ,
S'est plongé sans retour dans l'abîme des âges ,
Et de ces grands objets ton souvenir rempli
Un moment les arrache à l'éternel oubli.

L'espace , ô Memmius , la matière féconde
 Seuls ne périssent pas ; ils animent le monde.
 Rejeton avili du noble sang des rois ,
 Pâris de l'hyménée ose outrager les droits.
 De son profane amour l'aveugle frénésie
 Fait heurter en fureur et la Grèce et l'Asie.
 Les flancs gros de guerriers , un cheval monstrueux
 Vomit au sein des nuits leurs flots impétueux.
 Ces désastres cruels , ces fléaux homicides
 Ne se conservent pas durables ou solides ;
 A jamais séparés et du vide et du corps ,
 Ils ne sont que les fruits de leurs nombreux accords ;
 Mobiles , fugitifs , sans forme , sans espace ,
 Vain spectacle , en un mot , qui paraît , change et passe.

Oui , sous le nom de corps s'offrent dans l'Univers
 Les premiers élémens , leurs composés divers :
 Et tandis que du tems les uns bravent l'outrage ,
 Le reste s'engloutit dans un commun naufrage.

Quels que soient son appui , sa force , sa hauteur ,
 Chaque objet est soumis au pouvoir destructeur.
 Le dur acier rougit , et cède sur l'enclume ;
 Dans les flancs de l'Etna le rocher se consume ;

La flamme du tonnerre et son bruit précurseur
Percent l'air, et des murs traversent l'épaisseur :
L'onde froide, à travers la coupe qui l'enferme,
Tout à coup de ta main va glacer l'épiderme.
Dans le brûlant creuset bouillonnent les métaux,
Et l'airain s'assouplit sous les pesans marteaux.

Si le voile est levé qui couvrait la Nature,
Observons, Memmius, qu'en sa vaste structure,
Les principes moteurs de la terre et du ciel,
Immuables et purs, ont un sort éternel.

De l'espace et du corps l'incompatible essence
Entre leurs élémens interdit l'alliance.
Le vide au sein des corps n'est pas emprisonné,
Si d'un tissu solide il n'est environné.
Lorsque dans un objet enfin règne le vide,
L'essence qui l'enferme est donc pure et solide,
Et qui peut en douter outrage la raison.
Le vide est enfermé, quelle est donc sa prison ?
Une mystérieuse et puissante barrière,
Primitive union des flots de la matière.
Quand tout marche à la mort d'un pas précipité,
L'invincible élément brave l'éternité.

Si l'atôme admettait le vide en sa substance ,
Cet immense univers serait un vide immense ;
Et si de chaque objet il était rejeté ,
L'univers languirait dans l'immobilité.

Distinguons avec soin l'espace et la matière :
Ensemble ils ont rempli son étendue entière :
Limités l'un par l'autre et toujours réunis ,
Ils sont de ses ressorts les soutiens infinis.

Connais des élémens l'éternelle durée :
Leur surface jamais ne peut être altérée.
Pour l'atôme , en un mot , rien n'est pernicieux ;
Du choc le plus terrible il sort victorieux.
Concevrait-on , dis-moi , que , compact ou fluide ,
Un corps pût se briser s'il n'enfermait du vide ?
De la destruction instrumens dangereux ,
L'humidité , le chaud et le froid rigoureux
Contre l'atôme en vain armeraient leur puissance ;
Des premiers élémens rien n'affaiblit l'essence.
S'ils n'étaient immortels , ce monde infortuné
De la vie au néant eût cent fois retourné ;
Il périrait encore. Ils sont simples , solides ;
Et , tandis que les ans coulent à flots rapides ,

Le fruit prodigieux de leurs travaux constans
Donne au vieil univers un éternel printems.

Si tous les élémens que la Nature embrasse,
Se dissolvaient sans fin en parcourant l'espace ⁴⁵ ;
Du monde, en ce moment, les ressorts épuisés,
Par la lutte du tems et réduits et brisés,
Ne ranimeraient plus qu'un vain et frêle ouvrage
Qui ne parviendrait pas jusqu'à la fleur de l'âge.
Le long épuisement de son destin passé,
Par les siècles futurs serait-il compensé ?
Du pouvoir destructeur la marche est pétulante,
Et la création est incertaine et lente ;
La Nature pourtant, immuable à jamais,
Aux tributs qu'elle impose égale ses bienfaits.
Crois-moi, dans l'univers cette loi semble écrite ;
De la division reconnais la limite.

Quoique les élémens soient solides et purs,
Le vide s'introduit dans les corps les plus durs.
Enfin quel est l'objet dont l'essence première
Ne se résolve en onde, en flottante poussière,
Ne s'enflamme, ou de l'air n'alimente les flots ?
Comment formeraient-ils les rochers, les métaux,

Si des principes mous composaient leur structure?

Et pourraient-ils servir de base à la Nature?

Leur nombre , leurs liens , leurs chocs laborieux
Règlent de l'univers le cours harmonieux.

Des êtres la Nature ordonne la durée ,

Les soutient , et leur trace une route assurée.

Nul pouvoir n'a bravé son pouvoir absolu ;

Des races à jamais le sort est résolu :

Ainsi , toujours docile à ses lois éternelles ,

L'oiseau naissant revêt les couleurs paternelles ;

Avec ses mœurs , ses goûts , sa force , sa beauté ,

Chaque espèce renaît dans sa postérité.

L'ordre des élémens est-il moins immuable?

S'ils suivaient du hasard la chance inépuisable ,

Les êtres , enfantés par leurs chocs inconstans ,

Devraient donc s'égarer dans la route des tems.

D'un atôme , en un mot , l'extrémité saillante

Est le plus faible objet que la Nature enfante ⁴⁶ ;

Ce n'est pas même un corps ; ce fragment isolé

Aux sens les plus exquis ne s'est pas révélé.

C'est lorsque chaque part se rapproche et s'enlace ,

Que de l'atôme , enfin , se compose la masse.

Il ne renferme donc nul objet étranger ,
Et nul choc , nul combat ne peut l'endommager.
Il est sans doute , il est simple , pur et solide ;
De la Nature en lui la puissance réside.
Aurait-elle approuvé qu'un choc eût désuni
Le principe éternel de l'empire infini ?

De la division veux-tu nier le terme ?
Veux-tu qu'au moindre corps quelque corps se renferme ?
Suppose d'un côté cet immense univers ,
De l'autre un faible atôme ; en mille points divers ,
Dissous , réduits encor , de parcelle en parcelle ,
Des nombres tous les deux ils parcourront l'échelle.
Mais la raison détruit ces rêves mensongers ,
Et montre des objets , corpuscules légers ,
Dont la ténuité , dans ses bornes prescrite ,
De la division doit marquer la limite.

Sans cette heureuse loi , quand un corps s'est brisé ,
Les premiers élémens dont il fut composé ,
De leurs nouveaux liens provoquant la rupture ,
Deviendraient étrangers au but de la Nature.
Désunis , languissans , privés de pesanteur ,
Pourraient-ils seconder son effort créateur ?

Veux-tu que la matière enfin désordonnée
 Jusque dans l'infini tombe disséminée ?
 Mais tu vois mille objets dont les ressorts puissans
 Depuis l'éternité bravent le choc des ans.
 Si de leurs élémens l'essence est périssable,
 Soutiendraient-ils du tems la guerre interminable ?

Des novateurs obscurs , fiers d'un vain argument,
 Voyaient dans le feu seul leur unique élément.
 Héraclite , à leur tête , ainsi trompa la Grèce ¹⁷ ;
 Il ne put éblouir la sévère sagesse ;
 Mais d'un langage orné le charme captieux
 Du vulgaire attira l'encens capricieux ;
 Cet esclave exigeant n'admire et ne vénère
 Que l'objet entouré des ombres du mystère.
 Avec des sons flatteurs , un brillant coloris ,
 L'erreur à la raison peut disputer le prix.

Si le feu seul possède une force féconde ,
 A la variété qui soumet donc le monde ?
 Il est vrai , Memmius , avec rapidité ,
 Tantôt il est restreint et tantôt dilaté.
 Le feu ne change point ; mais sa chaleur captive
 S'augmente , s'affaiblit ou devient plus active.

La Nature lui donne un attrait bienfaiteur ,
Mais ne l'investit pas du pouvoir créateur.

Pour ouvrir la carrière à cet ardent fluide ,
Si leur système au moins reconnaissait le vide !
La raison parle en vain : l'opiniâtre orgueil
Les entraîne en secret vers un funeste écueil.
Le vide est-il banni de la Nature immense ?
Tous les objets , malgré leur nombre , leur puissance ,
Entassés , réunis par des liens divers ,
Ne forment plus qu'un corps de ce vaste univers.

Prétendre que , soumis à la métamorphose ,
Le principe du feu change et se décompose ,
C'est du feu primitif détruire l'élément ,
C'est altérer les corps , les priver d'aliment.
L'objet sorti du cercle utile à sa substance ,
A lui-même étranger , renonce à l'existence ;
Loin d'un système vain que l'erreur a vanté ,
Conserve donc au feu sa pure intégrité ;
Ou , privant tous les corps de leur source féconde ,
Du néant , s'il se peut , fais la base du monde.

Des êtres , Memmius , tel est l'ordre éternel :
Il est des élémens dont l'attrait mutuel ,

L'immuable concours, la force, la structure,
Ont formé tous les corps, ou changé leur nature.
De ces nombreux essais le feu n'est point l'auteur :
Ou, quand il serait vrai qu'invisible moteur
Il dérobat souvent sa course étincelante,
Qui pourrait lui ravir sa nature brûlante ?

Le feu même, le feu n'est dû qu'aux froissemens,
A l'ordre, au prompt essor des féconds élémens,
Dont la combinaison, active et passagère,
A son essence ardente est pourtant étrangère.

Non, non, le feu n'est pas, malgré ses dons divers,
La source, le moteur, l'appui de l'univers.
Héraclite nous trompe et lui-même s'abuse ;
Pour juge il prend les sens et bientôt les récuse.
Au gouffre de l'erreur il s'est précipité...
Un unique sentier mène à la vérité.
Eh ! qui, mieux que les sens, doit avec évidence
Et du faux et du vrai discerner la nuance !

Ne donnons pas au feu l'exclusive faveur
Dont tous les autres corps peuvent briguer l'honneur ;
Et condamnons ces Grecs, qui prétendent que l'onde
Dans ses flots enfanta les habitans du monde ;

Ceux qui , plus insensés , à l'immense univers
Pour base ont accordé le fluide des airs ;
Ceux qui , croyant la terre à leur règle docile ,
Ont formé tous les corps de sa grossière argile ;
Et ces obscurs savans dont l'esprit tortueux
Double les élémens , les unit deux à deux ;
Ou ceux qui , les mêlant sans ordre , sans mesure ,
Font d'un tel assemblage éclore la Nature.

Prêtant à leurs efforts un appui glorieux ,
Empédocle à leur tête avance radieux¹⁸ :
Sous le ciel fortuné de l'antique Hespérie ,
Dans les murs d'Agrigente il a reçu la vie.
La mer , en resserrant ses flots audacieux ,
Des champs italiens sépare ces beaux lieux :
Son onde les protège , et semble se complaire
A ceindre en longs replis leur bord triangulaire.
Là , Charybde s'agite et bouillonne en grondant ,
L'Etna furieux tonne , et de son gouffre ardent
Fait jaillir vers le ciel des flammes pétulantes ,
Et vomit par torrens ses entrailles brûlantes.
Sicile , doux séjour des arts et du repos ,
Où la victoire élève un rempart de héros ,

Quels que soient tes honneurs , ton imposant spectacle ,
O Sicile ! Empédocle est ton premier miracle !
Brillant du pur éclat de l'immortalité ,
Il siège dans les cieux : l'univers enchanté
Croit qu'un rayon sacré du dieu de l'harmonie
De ce chantre sublime enflamma le génie.
Ce sage cependant , et ses doctes rivaux ,
Émules de sa gloire et non pas ses égaux ,
Qui du fond de leur cœur , auguste sanctuaire ,
Versant de la raison la clarté salutaire ,
De la Sibylle antique effacèrent la voix ,
Des premiers élémens ont méconnu les lois !
C'est ainsi que du sort l'équitable balance
A mesuré leur chute à leur grandeur immense.

O contraste étonnant ! Ils reconnaissent l'air ,
Les êtres , le soleil , les végétaux , la mer ;
Le tissu de ces corps est mou , poreux , fluide ;
Cependant de leur sein ils bannissent le vide.

A la division loin d'imposer un frein ,
Ils dissolvent les corps , les réduisent sans fin :
Or , si de leur débris la petitesse extrême
Du pouvoir destructeur paraît l'effort suprême ,

De ce même débris le point inaperçu
Est le terme dernier que l'esprit ait conçu.

La Nature, ont-ils dit, ne doit son vaste empire
Qu'à des corps légers, mous, qu'un instant peut détruire.
Si tel était son sort, dans le néant plongé
Le monde eût disparu, bientôt eût surnagé.
Vaine erreur que déjà proscrivit la sagesse !

Mais tous les élémens, mus et froissés sans cesse,
Se disperseraient donc ? Tels les brouillards mouvans
S'évaporent, dissous par le souffle des vents.

Si les quatre élémens sont la masse infinie
Où tout naît, s'alimente et termine sa vie,
Ont-ils produit les corps, sont-ils produits par eux ?
Ou sont-ils fécondés par un mélange heureux,
Et, toujours inconstans dans leur vaste carrière,
Échangent-ils leurs goûts et leur forme première ?

Mais veux-tu que les feux, l'air, la terre et les eaux
Sans se décomposer combinent leurs travaux ?
Quel objet naîtrait-il d'un pareil assemblage,
De tous les élémens informe et vain ouvrage ?
Chacun d'eux au hasard, errant, impétueux,
N'atteindrait, en un mot, qu'un but infructueux.

Leur principe , au contraire , et fécond et sensible ,
Doit poursuivre avec ordre une marche invisible ,
De peur que le plus fort , avide usurpateur ,
N'envahisse à lui seul le pouvoir créateur.

De nos doctes rivaux explorons le système :
Le feu de la Nature est l'élément suprême ;
Il prend sa source au ciel , en air se convertit :
L'eau se forme de l'air , en terre s'épaissit.
Chacun d'eux , entraîné dans ce concours immense ,
Prend un rôle nouveau , finit et recommence ;
Sous mille aspects cédant au sort capricieux ,
De l'olympé il descend , tombe et remonte aux cieux.
Mais tout meurt en passant les bornes de son être ;
Et si les élémens subissent pour renaître
De changemens nombreux les retours opposés ,
Un principe éternel les a donc composés.
Enfin dans le néant précipite le monde ,
Ou reconnais des corps dont la force féconde ,
Créatrice du feu , varie en s'agitant ,
Accroît ou ralentit son essor inconstant ,
Jusqu'au point où ces chocs , ces mouvemens rapides
Enfantent l'eau , les airs et les nombreux fluides.

De la terre , dis-tu , les hôtes fortunés
De ses soins maternels naissent environnés ;
Et si le doux printems , vainqueur de la froidure ,
Ne rendait pas aux bois leur riante verdure ,
Si les arbres fleuris , mollement agités ,
De la vapeur des cieus n'étaient pas humectés ,
Si des feux du soleil le ferment salulaire
Ne couvait lentement les trésors de la terre ,
Les végétaux , les fruits , les troupeaux , les moissons ,
S'alimenteraient-ils de saisons en saisons ?
Oui , telle est , je le sais , la loi de la Nature :
Et lorsque tout à coup la douce nourriture ,
Qu'un limpide breuvage humecte dans nos corps ,
Cesse de ranimer leurs fragiles ressorts ,
La plus mâle vigueur nous est bientôt ravie.
Si la moitié du monde à l'autre doit la vie ,
Des principes communs forment tous les objets ;
Observe donc leur cours , leur mélange , leurs traits.
Les élémens , auteurs de la terre et de l'onde ,
Des astres , du soleil , et des voûtes du monde ,
Enfanteraient bientôt , soumis à d'autres lois ,
Les animaux , les fleurs , les moissons et les bois.

C'est ainsi que pour toi ces lignes retracées
Font éclore à mon gré différentes pensées :
Les types sont pareils , mais leur combinaison
Change de chaque vers l'énergie et le son.
Ainsi des élémens l'accord ou la structure
D'un aspect uniforme affranchit la Nature ;
Et le rapide essor de ces nombreux essais
Varie à l'infini leur forme et leurs dessins.

D'Anaxagore , enfin , la docte rêverie
Va tomber sous mes coups ¹⁹ ; et , si de ma patrie
Le langage ne peut avec fidélité
Peindre un système obscur , par la Grèce inventé ,
De mon léger pinceau j'en esquisse l'image.
D'analogues objets tout corps est l'assemblage :
De molécules d'or , dit-il , l'or est formé ;
Le feu n'admet en lui qu'un principe enflammé ;
Les os d'os plus petits lentement s'agrandissent ;
Pour créer l'intestin mille intestins s'unissent ;
L'eau se compose , nait d'humides élémens ,
Et le sang , exprimé du suc des alimens ,
Dans ses canaux secrets se frayant une route ,
D'un principe sanguin se rougit goutte à goutte.

Par ce sage pourquoi le vide est-il banni ?
Il divise les corps jusques à l'infini...

Déjà tu vis tomber ces deux erreurs futiles.

Ses premiers élémens sont trop vains , trop fragiles :

Qui d'entr'eux de la mort repousse les assauts ?

Est-ce l'onde , le feu , l'air , le sang ou les os ?

Non , non , de ces objets la substance légère ,

Source de tous les corps , est comme eux passagère.

Aux lois de la raison enfin tu te soumets ;

Rien ne sort du néant , rien n'y tombe jamais.

Si les sucres du breuvage et de la nourriture

Augmentent de nos corps la vigueur , la stature ,

Les membres sont formés de divers élémens :

Ou bien , veux-tu qu'innée au sein des alimens ,

Une essence vitale en tous les tems renferme

Des organes nombreux et la forme et le germe ?

Alors , si chaque objet par la terre enfanté ,

En petit , dans ses flancs a toujours habité ,

Il faut qu'à l'infini la terre se compose

Des produits variés que sa surface expose.

Pour tous les autres corps suivons les mêmes lois ;

Si les cendres , les feux résidaient dans le bois ,

L'humide végétal aurait nourri sa force
D'éléments ennemis cachés sous son écorce.

Anaxagore essaie un détour captieux :
Tout s'unit, se confond ; et cependant nos yeux
Ne peuvent discerner, dans une même masse ,
Que les seuls éléments offerts à sa surface.
Vaine et subtile erreur ! Sous la meule écrasé ,
Le blé rendrait le sang dont il est composé ,
Des organes divers montrerait les vestiges :
On verrait d'un lait pur l'herbe gonfler ses tiges ;
La glèbe divisée offrirait des ormeaux ,
Des arbustes, des grains , de verdoyans rameaux ;
Du bois , mis en éclats , sortirait la fumée ,
Le fruit délicieux et la fleur embaumée.
Mais renversons d'un mot ces honteux argumens.
Fragiles embryons , eh quoi ! les éléments ,
Préparant en secret leur future énergie ,
Sommeillent jusqu'au jour qui les livre à la vie ?
Non , leurs flots créateurs , sous mille aspects divers ,
Par leurs combinaisons fécondent l'univers.

Sur le faite des monts battus par la tempête ,
Quand les arbres épais entrechoquent leur tête ,

Tout à coup les rameaux arides ; comprimés ,
S'échauffent , et dans l'air pétillent enflammés.

Le feu ne dormait pas dans leurs veines humides ;
Mais , par le choc fougueux des tourbillons rapides ,
La semence des feux amassée à grands flots
Étincelle , s'embrase et s'attache aux rameaux.
Dans le bois si la flamme était emprisonnée ,
Son ardeur un moment serait-elle enchainée ?
Jamais les tendres fleurs ni les ombrages frais
N'orneraient la prairie ou le front des forêts.

Ainsi des éléments observons le mélange :
Un instant les unit , les divise ou les change ;
Et , dans leurs éternels et mobiles travaux ,
Un choc les reproduit sous mille aspects nouveaux :
Telle , sur ce papier où ma phrase est tracée ,
Une lettre suffit pour changer ma pensée.

Ne crois pas que , sensible à la joie , aux douleurs ,
Tout élément connaisse ou le rire ou les pleurs ;
Mais , en se combinant , leur force réunie
Procure à l'univers l'éternelle harmonie.

Vers d'autres vérités je dirige mes pas.
Les périls sont nombreux , je ne m'aveugle pas :

Mais la gloire m'appelle ; un feu divin m'anime :

De l'antique Hélicon je franchirai la cime.

Sur des bords inconnus je porte mon essor ;

J'aime à cueillir des fleurs sur un sol vierge encor ²⁰ :

Il m'est doux de puiser à des sources fécondes ,

Qui me conservent pur le cristal de leurs ondes.

J'aspire à des lauriers dont les brillans rameaux

N'ont jamais couronné le front de mes rivaux.

Oui , mon sujet est grand : aux pieds de la Nature

De cent chaînes d'airain j'accable l'Imposture ;

J'affranchis les mortels d'un tyran odieux ,

Élevé par la crainte au rang sacré des dieux.

Mais l'austère sagesse , en mon noble délire ,

Uit ses fiers accens aux doux sons de ma lyre ;

Elle enchaîne les cœurs et flatte en triomphant.

Pour présenter l'absinthe à ce débile enfant ,

Sur les bords de la coupe , ainsi ta main savante

Verse d'un miel doré la liqueur décevante ,

Et du puissant breuvage ignorant l'âpreté ,

Heureux dans son erreur , l'enfant boit la santé.

Ainsi de la raison l'éloquence hardie

Emprunte des beaux vers la douce mélodie.

Je veux, ô Memmius, au vulgaire enchanté
Comme un miel savoureux verser la vérité.
Puisse son imposante et suave harmonie
A sa hauteur divine élever ton génie !
Viens, et de la Nature embrassant la grandeur,
Interroge ses lois, sa force et sa splendeur.

Il est un vaste amas de substances fécondes,
Qui dans le sein du vide a propagé les mondes.
Tu le sais ; mais apprends si, toujours agité,
Des nombreux élémens l'ensemble est limité ;
Si ce vide éternel, cette orageuse plaine,
Où des mondes errans la foule se promène,
Borne son étendue ; ou si de l'univers
Les gouffres infinis pour elle sont ouverts.

Sans doute du Grand-Tout l'indépendante masse ²¹,
Seule, tout à la fois forme et remplit l'espace.
Ne cherchons point de terme à sa vaste unité ;
Qui n'a rien hors de soi n'a point d'extrémité.
En lui tout se rassemble, et son empire immense
Nulle part ne finit, nulle part ne commence.
Demeure en ta patrie ou vole en cent climats,
L'espace interminable est ouvert à tes pas.

Ah! si de l'Univers l'étendue est prescrite ,
Parvenons jusqu'au lieu marqué pour sa limite ;
Là , fais voler un trait ; dans l'espace emporté ,
Il traverse à jamais sa vague immensité ,
Ou quelque objet enfin lui fermera le vide ;
Car il faut qu'à ce choix la raison se décide.
Qu'il s'arrête à l'obstacle ou glisse dans les airs ,
Le trait n'a point touché le bout de l'univers.
Mais laissons-le voler dans ces plaines profondes
Où des mondes sans fin s'entassent sur des mondes ;
Un obstacle est offert , l'obstacle est écarté ,
Et l'espace recule avec l'éternité.

Si , lasse de travaux , ne pouvant se suffire ,
La Nature eût borné son immortel empire ,
Aux lieux les plus profonds attirée à grands flots ,
La matière eût produit un horrible chaos ;
La céleste clarté nous eût été ravie ,
Ou nul être plutôt n'aurait reçu la vie.
Les élémens , plongés dans un vaste tombeau ,
Des siècles n'auraient point soutenu le fardeau.
Mais leur puissance active , immuable et féconde ,
Crée , agit à la fois sur tous les points du monde.

Du vide parcourant les gouffres spacieux ,
Ils abreuvent les mers , ils enflamment les cieux :
Leur source est l'infini ; de là se renouvelle
Et coule en longs torrens la matière éternelle.

Enfin , par d'autres corps tous les corps sont bornés :
Les monts , en pressant l'air , par l'air sont couronnés ;
La terre ceint la mer , de rives l'environne ,
Et la mer à son tour en ses flots l'emprisonne.
Mais l'univers est tout ; il n'est rien hors de lui :
Immuable , éternel , seul il est son appui ;
Et telles sont les lois et des lieux et du vide ,
Qu'au sein de la Nature , impétueux , rapide ,
Un grand fleuve à jamais tombant précipité ,
Après avoir couru pendant l'éternité ,
N'approcherait pas plus la limite des mondes
Qu'à l'instant où sa source a fait jaillir ses ondes ²².

La Nature , en un mot , est sans borne , sans fin :
L'espace et la matière ont seuls rempli son sein . .
L'un est borné par l'autre , et ce juste partage
Soutient , anime , étend son immortel ouvrage.
Si , plus fort , en effet , que tous les corps divers ,
Le vide eût presque seul envahi l'univers ,

Nul objet un moment n'eût reçu l'existence ;
Des élémens légers la vague consistance
N'aurait point soutenu les grands parvis des cieux ,
Enfanté les humains , ni les augustes dieux ;
Durant l'éternité , légère , vagabonde ,
Dans l'espace eût erré la matière inféconde.

Ne crois pas qu'autrefois ses prévoyans efforts
De l'univers naissant combinaient les ressorts ,
Et que , prompts à voler vers leur place future ,
Les mondes s'échappaient des mains de la Nature.
Non , des siècles pendant que le torrent coulait ,
La matière à grands flots dans l'air s'amoncelait.
Tout s'attire ou se fuit , s'entr'aide ou se dévore ;
Et de ce long débat l'univers dut éclore.
De l'orageux chaos depuis long-tems sorti ,
A sa marche ordonnée il reste assujéti.
Chaque jour de doux fruits pour nous la terre abonde ;
Les fleuves prisonniers aux mers versent leur onde ;
Le ciel repaît ses feux : les astres éclatans
Ramènent les beaux jours et les fleurs du printems.
La volupté riante au plaisir nous convie ,
Rajeunit l'univers , et rallume la vie.

Mais bientôt finiraient ces sublimes concerts,
Si les tributs nombreux des élémens divers
Dans ses vastes travaux n'aidaient plus la Nature ;
Les êtres animés , privés de leur pâture ,
Affaiblis , vont enfin des douleurs à la mort.
De notre monde un jour tel sera donc le sort ,
Lorsque , par d'autres lois , vers une autre carrière
Seront précipités les flots de la matière.

Des mondes étrangers en vain les élémens
Tenteraient d'affermir ses vastes fondemens :
Leur rencontre , il est vrai , leur pression rapide
Réuniraient encor ses débris dans le vide ;
Mais , prompts à rejaillir après ces vains travaux ,
Ils laisseraient aux corps des espaces nouveaux.
Il faut donc que , poussant les corps qui les précèdent ,
Les élémens nombreux se pressent , se succèdent.
Ce combat éternel , sa prompte activité ,
Attestent leur puissance et leur immensité.

Sur un nouveau terrain combattons l'imposture.
Quoi ! c'est peu d'assigner un centre à la Nature :
Tel qu'un orbe flottant , dit-on , notre univers
Par son propre pouvoir se suspend dans les airs :

Vers son centre immobile , il attire , il amasse
Les objets répandus aux confins de l'espace.
Eh quoi ! par des efforts pressans et continus ,
Des êtres sur sa sphère , en tous sens retenus ,
Renversés, fouleraient l'autre côté du monde .
Comme on voit notre corps se réfléchir dans l'onde ?
En de rians climats , sous la terre et les eaux ,
Fleuriraient des cités , et des peuples nouveaux ²³ ,
Dispensés de subir une chute funeste ,
Comme nous de monter à la voûte céleste ?
Quand au sombre occident s'enfuit l'astre des jours ,
En leur faveur le dieu recommence son cours ,
Et ces peuples , soumis à notre destinée ,
Partagent avec nous les saisons et l'année.

Dans un dédale obscur par l'erreur emportés ,
Des sages ont souscrit à tant d'absurdités.
Quoi ! la Nature même est par eux circonscrite ?
Mais son centre est partout et rien n'est sa limite.
Ce centre existât-il , quel invincible attrait ,
Tyran de tous les corps , vers lui les conduirait ?
J'atteste la raison : tant qu'un fardeau le presse ,
La nature du vide est de céder sans cesse.

Enfin est-il des lieux où le corps arrêté

Perde sa pesanteur et son activité ?

Il descend à jamais aux profondeurs du vide.

De ce centre, en un mot, l'entraînement rapide

Ne pourrait maintenir l'ordre du firmament,

Ni du monde éviter l'affreux écroulement.

Que l'erreur aisément et décide et s'abuse !

A ce penchant, dit-on, plus d'un corps se refuse :

Il ne peut entraîner que d'énormes fardeaux,

Tels que les durs rochers, les monts, les végétaux,

L'eau des mers, le torrent, qui du haut des montagnes

Écume, mugit, tombe et couvre les campagnes.

Mais l'air prompt et léger, le feu plus vif encor,

Se livrent sans obstacle à leur rapide essor.

C'est ainsi que des nuits l'inconstante courrière,

Les astres éclatans, le dieu de la lumière,

Se repaissent, dit-on, sur leur char radieux,

Des flammes que le centre exhale vers les cieux.

Telle des végétaux la verdure naissante

Dans la terre a puisé sa sève nourrissante.

Par de là tous les cieux règne le firmament :

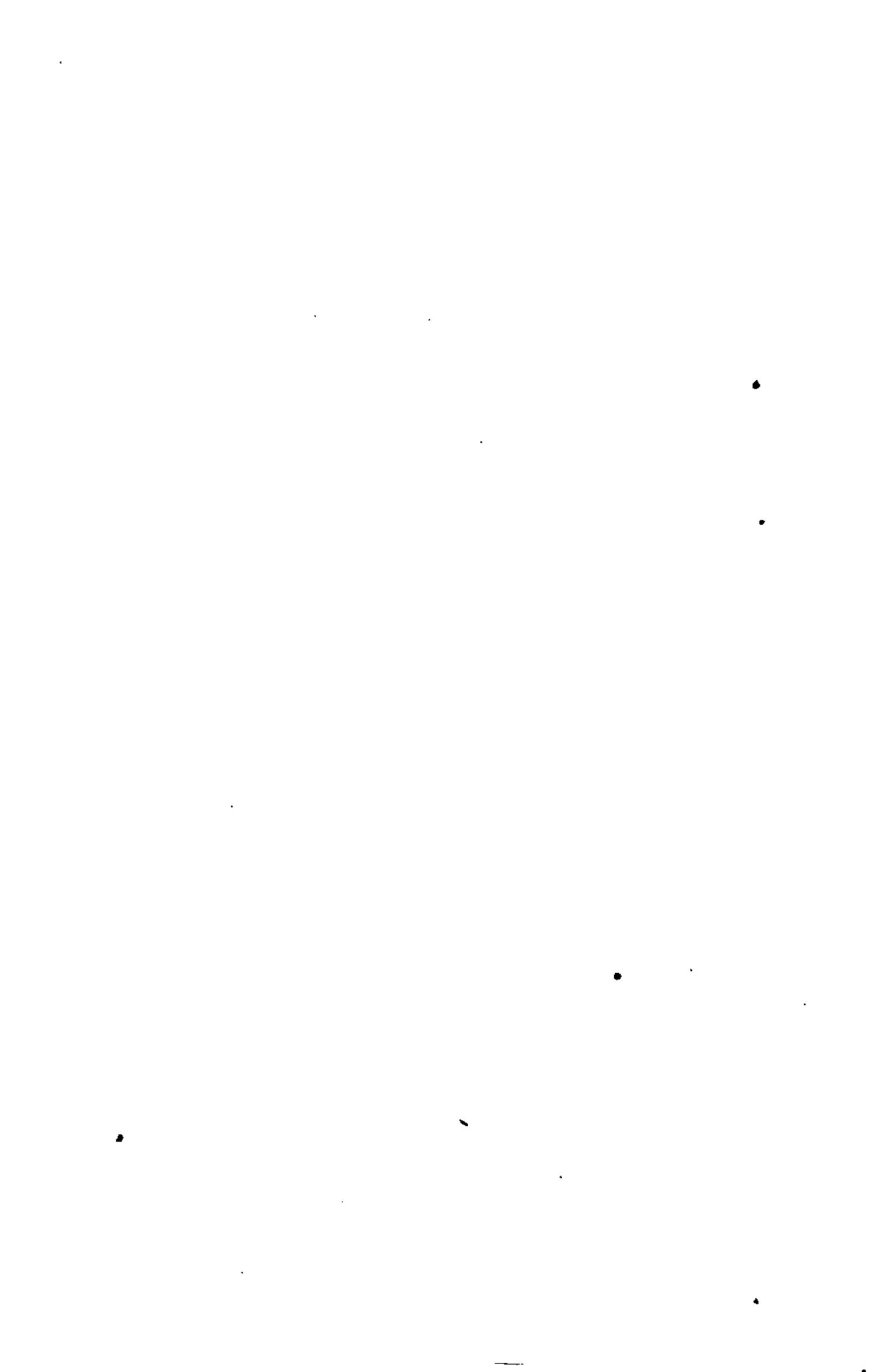
Il absorbe des feux le vaste écoulement ;

Impénétrable toit , son immense rotonde
Comprime leurs torrens aux limites du monde.
Sinon , l'affreux désordre envahit l'univers :
Les célestes lambris tombent du haut des airs ;
Tombent les feux ardents et les traits du tonnerre ;
L'air gronde , le jour fuit ; tout s'ébranle. . . la terre
Sous les brûlans débris des astres vagabonds
S'ouvre , et nous engloutit en des gouffres sans fonds.
Il ne resterait plus de la Nature entière
Que des déserts sans borne et des flots de poussière.

De la sagesse , ami , si le charme vainqueur
Aux accords de ma lyre a pénétré ton cœur,
Dans ce jour, dont tes yeux ont entrevu l'aurore ,
Mille autres vérités s'empresseront d'éclorre.

FIN DU CHANT PREMIER.

Notes du Chant Premier.



Notes

DU CHANT PREMIER.

NOTE I, PAGE 62, VERS 17.

Memmius me l'ordonne.

Ce Memmius, à qui Lucrèce consacre son poème, était d'une famille illustre chez les Romains ; c'est de sa race que Virgile parle dans ce vers : *Mox italus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi*. Il se nommait C. Memmius Gémellus, et était fils de Lucius. On croit qu'il étudia à Athènes, sous les mêmes maîtres que Lucrèce ; à son retour à Rome, il fut préteur, et obtint le gouvernement de Bithynie. Il mena avec lui le poète Catulle et Nicéas le grammairien, auxquels on soupçonne que se joignit aussi notre poète. Ami de Cicéron, philosophe, littérateur, homme d'état, Memmius, après

avoir rendu des services à sa patrie , fut exilé et mourut dans la Grèce.

NOTE 2, PAGE 63, VERS 4.

Lorsque Mars à tes pieds vient déposer sa gloire.

Au 8^e livre de l'*Énéide*, Virgile emploie la même expression que Lucrèce.

Le passage entier de Virgile a quelque analogie avec celui de Lucrèce. Vénus prie Vulcain de forger des armes pour son fils. A sa voix suppliante, elle joint la persuasion des caresses.

Dixerat; et niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet : ille repente
Acceptit solitam flammam, notusque medullas
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit.

.....

Sensit læta dolis et formæ conscia conjux.

Tum pater æterno fatur devinctus amore.

L'abbé Delille traduit ainsi :

Elle dit : et voyant sa faible résistance ,
Elle échauffe son cœur d'un doux embrassement.
Son époux , que séduit son tendre empressement ,
De ses premiers désirs sent palpiter son ame ;
Il reconnaît Vénus à l'ardeur qui l'enflamme.

.....
 Le piège a réussi ; sûre de ses attraits ,
 Vénus sent son triomphe et jouit du succès.

Ici Virgile se rapproche encore plus d'Homère que de notre poète ; le tableau de Lucrece est noble et chaste ; celui du chantre de l'*Énéide* offre une peinture toute voluptueuse. En le composant , il avait peut-être sous les yeux le passage de l'*Iliade* où Jupiter rencontrant , sur le mont Gargare , Junon parée de la ceinture de Vénus , la presse de se rendre à ses désirs , et lui dit :

« Non , jamais nulle femme , ou déesse ou mortelle ,
 » A mes regards charmés ne parut aussi belle.
 » Danaé , Calisto , Latone , Sémélé ,
 » De moindres feux pour vous Jupiter a brûlé !
 » Et toi-même , ô Junon , ravissante déesse ,
 » N'as jamais dans mes sens allumé tant d'ivresse.
 » — Modère ces transports , ô monarque des airs ;
 » Quoi ! sur le mont Gargare , aux yeux de l'univers ? . . .

 » — Ne crains point , dit le dieu , les regards indiscrets ;
 » Un nuage , abaissé par mon ordre suprême ,
 » Va couvrir de son voile et ce mont et nous-même ;
 » Et Phébus , qui pénètre aux plus sombres séjours ,
 » Ne pourra de ses feux éclairer nos amours. »

Il dit, et dans ses bras enlace la déesse ;
 La terre ouvre son sein sous le dieu qui la presse.
 Autour du couple heureux , sont mollement éclos
 Le safran , l'hyacinthe et l'humide lotos.
 Sur leur trône embaumé , que la forêt couronne ,
 D'un nuage brillant l'azur les environne ;
 Et de ce dôme épais , vers le lit nuptial ,
 S'épanche la rosée en larmes de cristal.

(ILIADÉ, Liv. XIV. *Traduction d'Aignan.*)

NOTE 3, PAGE 63, VERS 8.

Et son ame s'attache à tes lèvres de rose.

Cette invocation, justement célèbre, est la partie du poème de Lucrece la plus généralement appréciée, et fut long-tems la seule soumise à la scrupuleuse attention des littérateurs.

Mais l'opinion publique, même dans les arts, ne se fixe jamais à de justes limites. Aussi l'invocation de Lucrece, toute magnifique qu'elle est, a-t-elle peut-être obtenu une admiration au-dessus de son mérite. On se plaît à la regarder comme le morceau le plus parfait sorti des mains de son auteur. Le public doit donc se montrer exigeant pour la version qu'on lui en présente. Le traducteur lui-même ne s'est pas dissimulé que ce début ren-

fermait des difficultés presque insurmontables; mais ces difficultés sont plus ou moins nombreuses dans Lucrèce, comme dans toutes les productions de l'antiquité. Il est des expressions et des figures latines qui ne peuvent jamais passer textuellement dans notre idiôme; non pas, comme on l'a répété si souvent et avec une si injuste prévention, non pas que la langue française ne puisse exprimer ce qui a été conçu dans les langues anciennes, mais bien, parce qu'il se trouve dans les productions de l'antiquité des images, des mouvemens, des expressions même, empruntés à des systèmes physiques qui sont devenus absolument étrangers et presque inconnus à la plupart des lecteurs; et que telles figures, rendues scrupuleusement dans la version, paraîtraient ridicules, tandis qu'on les admire avec justice dans une langue où l'usage nous a dès long-tems accoutumés à les voir employer. Par exemple, ce beau vers de l'invocation : *Æque tuo pendet resupini spiritus ore*, ne peut être rendu littéralement en français; non point à cause de la différence des langues, mais parce que les notions sur la nature de l'ame chez les païens étaient absolument opposées aux idées établies par nos croyances modernes. L'ame, chez les anciens, et surtout d'après le système de Lucrèce, avait sa portion matérielle spécialement destinée à goût-

ter les sensations des plaisirs et des voluptés, cette partie de l'ame, telle qu'un fluide, un souffle (*spiritus*), se raréfiait ou se dilatait, et se portait vers l'organe qui éprouvait une sensation exquise; en se livrant à une jouissance extraordinaire, cette ame, fortement ébranlée, s'épanchait, en quelque sorte, au dehors de l'organe. D'après cette théorie des facultés intellectuelles, rien de plus expressif et de plus juste que la peinture de l'ame d'un amant enivré d'amour, *suspendue* à la bouche de sa maîtresse, pour se mêler à son souffle. Afin de conserver la couleur originale, j'ai tenté de faire passer cette expression dans notre langue, à la faveur de quelque modification.

Au siècle de Louis XIV, Hesnault avait essayé de traduire Lucrece en vers français; il borna ses travaux à l'invocation. Ce fragment, de deux cents vers à peu près, acquit autrefois à son auteur une très-grande réputation. Sans doute, on tenait compte au traducteur de l'excessive difficulté de son entreprise. Je cite en entier cette invocation d'Hesnault; on ne sera peut-être pas fâché de la comparer avec ma traduction :

Déesse, dont le sang a formé nos aïeux,
Toi qui fais le plaisir des hommes et des dieux,

Qui, par un doux pouvoir, régna sur tout le monde,
Rends et la mer peuplée et la terre féconde ;
Je t'invoque, ô Vénus, ô mère de l'Amour !
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour ;
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramène,
Les zéphirs font sentir leur amoureuse haleine ;
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance,
Par mille tons lascifs célébrer ta présence.
Pour la belle génisse, on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux.
Enfin, les habitans des bois et des montagnes,
Des fleuves et des mers, et des vertes campagnes,
Brûlant, à ton aspect, d'amour et de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir ;
Tant on aime à te suivre, et ce charmant empire
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire !
Donc, puisque la Nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'Univers ne voit le jour sans toi,
Que sans toi rien n'est beau, rien n'aime et n'est aimable,
Vénus, deviens ma muse, et sois-moi favorable.

Je vais de l'Univers étaler les secrets :
 J'écris pour un héros comblé de tes bienfaits.
 Memmius eut de toi les grâces en partage ;
 Fais-les , en sa faveur, briller dans cet ouvrage.

Cependant , des mortels arrête les terreurs ,
 Écarte loin de nous la guerre et ses horreurs.
 Tu peux tout mettre en paix et sur mer et sur terre ;
 Car, que ne peux-tu point sur le dieu de la guerre ?
 Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas ,
 Dépose sa fierté pour languir dans tes bras .
 Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée ,
 Et l'amour tient son ame à ta bouche attachée ;
 Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps ,
 Et nourrissent ses feux en pillant ses trésors :
 Tant tu sais avec art bien placer tes caresses ,
 Allumer les désirs , provoquer les tendresses !
 Parle pour les Romains en des momens si doux :
 Nous demandons la paix : demande-la pour nous.
 Le dessein que je prends veut un esprit tranquille ;
 Puis-je le posséder dans ce tems difficile ,
 Et de tant de héros Memmius digne fils ,
 Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays ?

Non , brave Memmius, n'apporte à cette étude
 Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude ;
 Autrement tous mes soins seraient hors de saison.
 En vain j'entreprendrais d'éclairer ta raison ;

Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre ,
 Tu te ralentirais avant que de l'entendre.
 Je vais , d'un vol hardi , m'élever dans les cieus ,
 Et là te faire voir quel est l'emploi des dieux ;
 Te ramener après dans la source des choses ,
 Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
 Tu sauras de quel fonds la Nature fait tout ,
 De quoi tout s'entretient , en quoi tout se résout ;
 Quels sont ces simples corps , cette simple matière
 Qu'on nomme premier corps et matière première ,
 Parce que tout vient d'eux et qu'ils sont éternels.
 Car loin de notre esprit ces pensers criminels
 Qui dégradent des dieux l'immortelle nature .
 Et les font ouvriers de chaque créature.

Si ces dieux ne vivaient dans la tranquillité ,
 A quoi leur servirait leur immortalité ?
 A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines.
 C'est trop les intriguer dans les choses humaines ;
 Ils sont toujours puissans , toujours heureux sans nous ,
 Et ne sentent jamais ni pitié ni courroux.

On a vu les mortels trainer long-tems leur vie
 Sous la religion durement asservie.
 Long-tems , du haut du ciel , ce fantôme effrayant
 A lancé sur la terre un regard foudroyant.
 Mais un Grec , le premier , plein d'une sage audace ,
 L'osa voir d'un œil fixe , et l'insulter en face ,

Tout ce qu'on dit des dieux ne put l'en détourner ;
 La terre eut beau frémir, le Ciel eut beau tonner,
 Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture ,
 Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la Nature.
 Dans l'enceinte du monde il se crut trop serré ,
 Le ciel ne fut pas même assez vaste à son gré :
 Rien ne lui fit obstacle , et ce puissant génie
 Courut de l'Univers la carrière infinie.

Après avoir su tout , il nous a tout appris :
 Nul être , nul pouvoir ne surprend nos esprits ;
 On sait jusqu'où s'étend tout pouvoir et tout être ,
 Et ce qui le termine , et ce qu'il en peut naître.
 Ainsi par la raison il surmonta la peur ;
 Ainsi l'erreur mourante aux pieds de son vainqueur,
 Et la religion , terrassée avec elle ,
 Attire à ce mortel une gloire immortelle.

Peut-être , Memmius , peut-être croiras-tu
 Que ma philosophie attaque ta vertu ;
 Que de l'impiété je fonde les maximes ,
 Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes :
 Mais regarde plutôt quels crimes odieux
 A produits autrefois ce vain culte des dieux ?
 On maltraite , en Aulide , une jeune princesse :
 Et qui sont les bourreaux ? Tous les chefs de la Grèce !
 Son père ! Mais Diane a soif de ce beau sang :
 Agamemnon le livre , et Calchas le répand.

La belle Iphigénie au temple est amenée ,
 Et d'un voile aussitôt la victime est ornée.
 Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la voir ;
 Son père est auprès d'elle , outré de désespoir :
 Un prêtre auprès de lui couvre un fer d'une étole.
 A ce spectacle affreux elle perd la parole ,
 S'agenouille en tremblant , se soumet à son sort ,
 Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
 Il ne lui sert de rien , à cette heure fatale ,
 D'être le premier fruit de la couche royale.
 On l'enlève de terre , on la porte à l'autel ;
 Et , bien loin d'accomplir un hymen solennel ,
 Au lieu de cet hymen , sous les yeux de son père ,
 On l'égorge , on l'immole à Diane en colère ,
 Pour la rendre propice au départ des vaisseaux :
 Tant la religion peut enfanter de maux !

NOTE 4, PAGE 63, VERS 13.

Chanterai-je en ce jour de crime et de fureur ?

Lucrece composait son poème durant les troubles causés par les conspirations de Catilina et de Clodius.

NOTE 5, PAGE 64, VERS 14.

Sans daigner entrevoir nos vertus ou nos vices ,
 Reposent , abreuvés d'un torrent de délices (*les dieux*).

Lucrece désigne ici les *intermondes* , où Épicure pla-

çait les dieux comme en un lieu de délices , et qu'il appelle μεταχόσμια. Par ce moyen, les divinités ne couraient point le risque d'être enveloppées dans les ruines du monde, disent Cicéron et Sénèque; mais ils n'ont point senti que les dieux ne pourraient être en sûreté dans ces intermondes, puisque c'était dans ces espaces intermédiaires que devaient se répandre les débris de l'Univers.

NOTE 6, PAGE 64, VERS 19.

Noble enfant de la Grèce, un sage audacieux.

L'enthousiasme du poète pour Épicure, à qui ces vers sont appliqués, est en quelque sorte justifié par la morale du philosophe grec, que Sénèque, saint Augustin et saint Jérôme ont souvent admirée. Il naquit dans le bourg de Gargette, près d'Athènes, dans la troisième année de la cent-neuvième olympiade, 306 ans avant l'ère chrétienne.

NOTE 7, PAGE 67, VERS 11.

Immortel Ennius, toi-même nous retraces.

Ennius, le premier poète latin qui ait entrepris un poème épique. Il composa des annales, des satires, des comédies, des tragédies, etc. Son style avait la rudesse

du siècle où il vécut : au milieu de ses imperfections brillaient des éclairs de génie : quelques fragmens restés de ses ouvrages en donnent la preuve, confirmée par l'opinion d'Ovide, qui dit dans ses *TRISTES*, Liv. II : *Ennius, ingenio maximus, arte rudis.*

NOTE 8, PAGE 67, VERS 16.

Tel qu'en sortit pour toi le fantôme d'Homère.

Ce passage nous apprend qu'Ennius, dans un ouvrage dont aucun fragment n'est venu jusqu'à nous, feignait que le fantôme d'Homère lui avait apparu en versant des larmes amères, pour lui manifester ses regrets d'avoir chanté les prestiges attribués aux faux dieux. C'était donc une opinion reçue chez les Romains, qu'Homère avait eu un but philosophique en retraçant la conduite ridicule de ces absurdes divinités. Cette opinion a été renouvelée chez les modernes ; toutefois elle est combattue par le littérateur savant qui a pour jamais attaché son nom au nom immortel du père de la poésie.

NOTE 9, PAGE 69, VERS 1.

Au stérile néant nul dieu n'a commandé.

Cette maxime n'a trouvé qu'un très-petit nombre de

contradicteurs dans toute l'antiquité, elle fut depuis l'objet de discussions interminables. Les théologiens modernes n'ont pas tous prétendu que Dieu avait tiré la matière du néant; c'est-à-dire que, du vide ou de l'absence de tout corps matériel et visible, il avait formé la matière; quelques-uns sont convenus que la divinité avait assigné des formes à des objets préexistans. Leur opinion, et celle de Lucrèce, paraissent ici conformes à la raison; mais dans combien de sujets le sacrifice de la raison n'est-il point exigé!

NOTE 10, PAGE 74, VERS 21.

Quand des airs mutinés l'effroyable tourmente.

Virgile a imité exactement ce passage de Lucrèce, *GEORG.*, *lib.* I, v. 317. Il a dû se sentir vivement inspiré par les beautés de son modèle; les a-t-il égalées? Remettons la solution de cette question à un tems où Lucrèce sera plus connu, et par conséquent mieux apprécié; mais faisons toujours remarquer combien Lucrèce connaissait l'art de peindre les objets sous leurs couleurs naturelles, et d'ajouter à la mélodie poétique l'harmonie imitative:

. . . Venti vis verberat incita pontum,
Ingentesque ruit naves, et nubila differt;

Interdum rapido percurrens turbine campos ,
Arboribus magnis sternit , montesque supremos
Silvifragis vexat flabris.

Tout le passage que je cite est rempli de beautés du même ordre.

La peinture du débordement d'un fleuve se trouve aussi dans le 5^e chant de l'*Iliade*. Je citerai la version publiée par son nouveau traducteur, M. Bignan, dont le talent promet à la France un interprète digne d'Homère.

Tels , lorsqu'avec fracas , des plaines de l'Éther,
S'épanchent par torrens les flots de Jupiter,
Un grand fleuve , roulant ses vagues mugissantes ,
Brise les ponts , franchit les digues impuissantes ,
Et sur les champs féconds déchaînant sa fureur,
Engloutit les trésors , espoir du laboureur.

Si Lucrèce a imité le poète grec , on peut juger à quel point il a enrichi le tableau.

C'est ici qu'il convient peut-être de remarquer combien Lucrèce aimait à se servir de termes qu'il essayait ainsi de rajeunir. Ces mots *silvifragis* , *frondiferas* , et tant d'autres de ce genre , dont ne se servaient plus les contemporains de Lucrèce , ont surtout donné à son style

une couleur d'antiquité qui trompe les personnes peu familiarisées avec ce poète énergique et original. Cette manière de s'exprimer, qui semble parfois si antérieure à son siècle, est donc moins due au langage établi à cette époque, qu'à un système de locution adopté par Lucrèce, qui, sans doute, recherchait dans les expressions déjà vieilles la force et le coloris propres à ses images hardies et pittoresques.

La bigarrure du style de Lucrèce semble confirmer mon assertion. On peut se convaincre que, dans son poème immense, à des phrases écrites en vieux langage, succèdent presque toujours des tirades où brillent la pureté et l'élégance du style qu'Horace et Virgile imitèrent quelques années plus tard.

NOTE II, PAGE 77, VERS 2.

Aux portes des cités, quand de baisers pieux

Le peuple, en se courbant, empreint la main des dieux.

Ce passage nous fait entendre qu'aux portes de Rome étaient placées les statues des dieux *tutélaires*, dont le peuple, à l'entrée et à la sortie de la cité, baisait la main droite. Je crois que Lucrèce est le seul auteur de l'antiquité qui rappelle ce fait. D'ailleurs nous savons que,

dans plusieurs temples, on avait coutume de baiser les statues des dieux : témoin la statue d'Hercule à Agrigente, dont Cicéron nous dit, dans une de ses Verrines, que le menton était usé (*attenuabatur*), par suite des nombreux hommages de cette nature qu'il recevait tous les jours.

NOTE 12, PAGE 77, VERS 17.

Il existe du vide. . . Utile vérité!

Dès la plus haute antiquité, le système du *vide* a été l'objet de la contestation des savans : Thalès, Platon, et les philosophes de leur secte nièrent le vide; Leucippe, Démocrite, Démétrius, Métrodore et Épicure l'admettaient. Dans les tems modernes, Galilée, Toricelli et Gassendi ont ressuscité cette doctrine, Descartes l'a fortement combattue. Huygens, Newton et leurs successeurs l'ont rétablie d'une manière victorieuse, et ont entraîné l'opinion générale. N'éprouvera-t-elle aucune autre révolution? Le sentiment de Lucrece sur le vide est ici confirmé par Newton : de telles autorités en physique ne prouvent rien encore pour la vérité : nous reconnaissons du moins que les génies supérieurs de tous les siècles ont eu à peu près les mêmes inspirations, et que les connaissances, dans tous les arts, forment un cercle

que , depuis trois mille ans , l'esprit humain ne cesse de parcourir.

NOTE 13 , PAGE 81 , VERS 17.

Éternels et puissans , deux principes divers
Composent la Nature et règlent ses concerts.

On a inféré de ce passage de Lucrèce , qui place la matière et le vide sur la même ligne , qu'il les regarde l'un et l'autre comme des principes réels , concourant également à la formation du grand tout ; mais peut-on concevoir que Lucrèce , cet ennemi déclaré des êtres abstraits , qui avait ravi au tems sa réalité , qui avait banni les *nombres* de Pythagore , les *idées* de Platon et les *formes* d'Aristote , eût réalisé le *vide* jusqu'à en faire un des principes de la Nature ?

NOTE 14 , PAGE 83 , VERS 11.

Le tems n'est pas un être. . .

On a beaucoup raisonné sur le tems. Les anciens ont été jusqu'à examiner sérieusement s'il n'était pas un être réel ; tant l'habitude et le préjugé exercent de puissance sur l'esprit humain ! Les anciens , qui avaient coutume de tout personnifier , après avoir prêté au tems une forme , un pouvoir et la faculté d'agir , l'ont regardé comme un

être intelligent : on sait combien il est difficile de faire évanouir les fantômes créés par l'imagination.

Lucrece , dans ces vers ,

. . . Transactum quid sit in ævo ,
Tum quæ res instet , quid porro deinde sequatur ,

semble avoir eu l'intention d'imiter ce vers d'Homère :

Ὅς ἤδη τα τ' εἶντα , τα τ' ἐσσόμενα , προ τ' εἶντα.

ILIADÉ , Liv. I , v. 70.

En général , toutes les définitions du tems , présentées par Lucrece , sont très-ingénieuses , et ne manquent pas de justesse.

NOTE 15 , PAGE 87 , VERS 4.

Si tous les élémens que la Nature embrasse
Se dissolvaient sans fin en parcourant l'espace.

Thalés , Pythagore , Aristote , Chrysippe , Descartes , ont soutenu la divisibilité de la matière à l'infini. Leucippe , Démocrite , Épicure , Gassendi , l'ont formellement niée : voilà de part et d'autre de grandes autorités. Il faut avouer toutefois qu'il est difficile de répondre aux

objections que Lucrèce fait contre cette divisibilité. Le système des germes, que de plus récentes découvertes ont fait adopter rend l'indivisibilité des premiers corps indispensablement nécessaire. Si la Nature n'agit que par développement, comme le microscope semble le démontrer, il faut absolument que les divisions actuelles de la matière aient des bornes.

NOTE 16, PAGE 88, VERS 18.

D'un atôme, en un mot, l'extrémité saillante
Est le plus faible objet que la Nature enfante.

Ce raisonnement, qui semble se contredire dans les termes, est si subtil, que peu de lecteurs, dit Creech avec raison, pourront le saisir; tout ce paragraphe est très-obscur, et malheureusement trop long. J'ai essayé de l'abrégé, sans m'écarter de la fidélité à laquelle je me suis toujours rigoureusement asservi. Les cinq vers qui commencent par *Alterius quoniam est ipsum*, etc., me semblent donner une définition inutile des *fragmens de l'atôme*. Lucrèce paraît se complaire à provoquer toutes les espèces de difficultés, pour les mettre aux prises avec son génie; mais le talent le plus fécond devient quelquefois stérile dans un sujet trop ingrat.

NOTE 17, PAGE 90, VERS 9.

Héraclite, à leur tête, ainsi trompa la Grèce.

Héraclite, qui enseignait la philosophie de Pythagore dépouillée de ses voiles, commença sa carrière par l'exercice de la première magistrature d'Éphèse, sa patrie. La perversité des hommes le dégoûta de les gouverner. Il refusa aussi l'invitation de Darius, qui l'appelait à sa cour : ayant dédaigné de commander, comment aurait-il consenti à servir ? Il se retira dans la solitude la plus profonde. Il revint dans sa patrie, et mourut à l'âge de soixante ans. Le langage obscur qu'il affectait, et que Lucrèce lui reproche ici, lui fit donner le surnom de Σκοτεινός, *le ténébreux*. L'axiôme fondamental de sa physique était que le feu est principe de tout ; principe des ames, qui ne sont que des particules ignées. L'ame n'étant qu'un feu, Héraclite en concluait que le comble du malheur était de se noyer, parce qu'en s'éteignant dans l'eau, l'ame mourait toute entière. Ce singulier système était très-répandu : voilà probablement pourquoi, dans Homère, Achille, ce héros qui affrontait la mort sur la terre, tremblait en combattant sur l'eau. Ceci doit justifier Virgile, qui, conservant à ses héros la croyance de leur siècle, a mis dans la bouche d'Énée des lamenta-

tions puériles, et lui fait répandre des pleurs amers, lorsqu'au milieu de la tempête ce héros, devenu craintif, s'écrie si lâchement :

. . . O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere!

Cette erreur avait pris tant de force qu'elle existait encore en partie dans les premiers siècles chrétiens. Synésius, évêque de Ptolémaïde au IV^e siècle, raconte naïvement la terreur dont il fut pénétré en faisant naufrage sur les côtes de la Libye; cette frayeur, disait-il, était surtout causée par les vives impressions qu'il avait reçues, dans sa jeunesse, de l'opinion que ceux qui se noient meurent tout entiers.

NOTE 18, PAGE 93, VERS 10.

Prétant à leurs efforts un appui glorieux,
Empédocle, à leur tête, avance radieux :

Empédocle, d'une famille illustre d'Agrigente, poète, philosophe et historien célèbre, florissait vers la quarante-vingt-quatrième olympiade. Il refusa, dit-on, la suprême puissance dans sa patrie, et n'employa ses richesses qu'à faire le bien. Ses vers furent chantés publiquement

comme ceux d'Homère. Il ne nous reste de lui que quelques légers fragmens cités par Aristote et Diogène Laërce ; on lui attribue aussi quelques tragédies.

NOTE 19, PAGE 98, VERS 10.

D'Anaxagore , enfin , la docte rêverie
Va tomber sous mes coups. . .

Anaxagore fut un philosophe , objet de l'enthousiasme et de la persécution de ses compatriotes. Son *Homéomé-rie* est le fruit de ces écarts d'imagination dont les plus grands hommes ne sont pas toujours exempts. Lucrèce le combat d'une manière qui ne fait pas moins d'honneur à son esprit qu'à son talent. Ces morceaux de métaphysique , si étrangers à notre langue , présentent au traducteur les épreuves les plus pénibles. J'ai pensé qu'il était inutile de franciser le mot *homéomé-rie* , et que le bon goût ne permettrait pas de l'employer en poésie.

Anaxagore était aussi astronome ; on lui attribue même un ouvrage sur les comètes : nous devons en regretter la perte ; on aime à suivre les progrès de l'esprit humain dans les hautes sciences. Il eût été curieux de comparer ses hypothèses astronomiques avec les lumineux systèmes de de Laplace et d'Arago.

NOTE 20 , PAGE 102 , VERS 4.

Sur des bords inconnus je porte un libre essor :

J'aime à cueillir des fleurs sur un sol vierge encor.

Cet admirable passage , et la belle comparaison qui le termine , ont été empruntés par les plus grands écrivains.

L'abbé Delille l'a imité dans le 8^e chant de l'*Imagination*.

Le projet est hardi , je ne le cèle pas ;

Mais des sentiers battus je détourne mes pas ;

Loin du vieil Hélicon ma Muse étend ses ailes.

Il est tems de puiser à des sources nouvelles ;

Il est tems de marcher, couronné de festons

Dont nuls chantres encor n'ont ombragé leurs fronts.

Ailleurs , il a dit :

Il est tems de puiser, dans ma soif téméraire ,

Aux sources dont jamais n'approche le vulgaire.

On voit que ce grand versificateur se plaisait à reproduire cette belle idée.

Ainsi, le traducteur de Lucrèce a trouvé réunis aux difficultés du sujet , des rapprochemens toujours dangereux ; et , ce qui contribue à augmenter tant d'obstacles , Lucrèce , d'après la licence des Anciens , a répété ce

morceau sans aucun changement, au commencement du IV^e livre. Il a donc fallu en faire deux versions différentes. Ici la justesse et la beauté des idées de Lucrèce décèlent la plus haute et la plus saine philosophie : l'harmonie poétique et la richesse de l'expression sont dignes du sujet. Lucrèce a pris dans Platon la belle comparaison qui termine ce fragment ; depuis, elle a servi de modèle au Tasse qui l'a traduite presque littéralement, et avec beaucoup de bonheur, dans la troisième stance du premier chant de la *Jérusalem*. La voici :

Così all' egro fanciul porgiamo aspersi ,
 Di soave licor gli orli del vaso :
 Succhi amari ingannato intanto ei beve ,
 E dall' inganno suo vita riceve.

Son élégant et harmonieux traducteur, de Lormian, l'a fait passer dans notre langue avec tous les charmes de sa belle versification.

NOTE 21, PAGE 103, VERS 15.

Sans doute du Grand-Tout l'indépendante masse,
 Seule, tout à la fois forme et remplit l'espace.

On a dit que les idées de Lucrèce sur l'infinité de l'espace et de la matière portaient contradiction ; mais il est

très-facile de les concilier. Presque tous les philosophes ont admis un espace infini ; c'était même le sentiment des docteurs chrétiens. La contradiction, qui semble s'élever au premier coup-d'œil, disparaît, en considérant avec attention le tableau dans lequel Lucrèce développe son hypothèse. Car il ne conçoit cette double infinité que dans le sens où l'espace succède à la matière, et réciproquement ; en sorte que l'un remplace l'autre indéfiniment et sans interruption. La philosophie n'a rien de plus juste, et la poésie n'a rien de plus pittoresque et de plus brillant que l'image de cette flèche, qui s'élance à travers l'espace, qui nage dans le vague, ou rencontre des obstacles dont on la débarrasse par la pensée, et qui, volant d'espace en espace, d'objets en objets, traverse le domaine sans bornes de la Nature, pendant l'éternité.

NOTE 22, PAGE 105, VERS 16.

Un grand fleuve à jamais tombant précipité,
Après avoir couru pendant l'éternité,
N'approcherait pas plus la limite des mondes
Qu'à l'instant où sa source a fait jaillir ses ondes.

L'image d'un fleuve qui, après avoir couru pendant des siècles sans nombre, ne serait pas plus près des li-

mites de l'Univers qu'en sortant de sa source, n'est que la confirmation du premier tableau; c'est une similitude qui prouve dans Lucrèce une surabondance de richesses poétiques.

NOTE 23, PAGE 108, VERS 8.

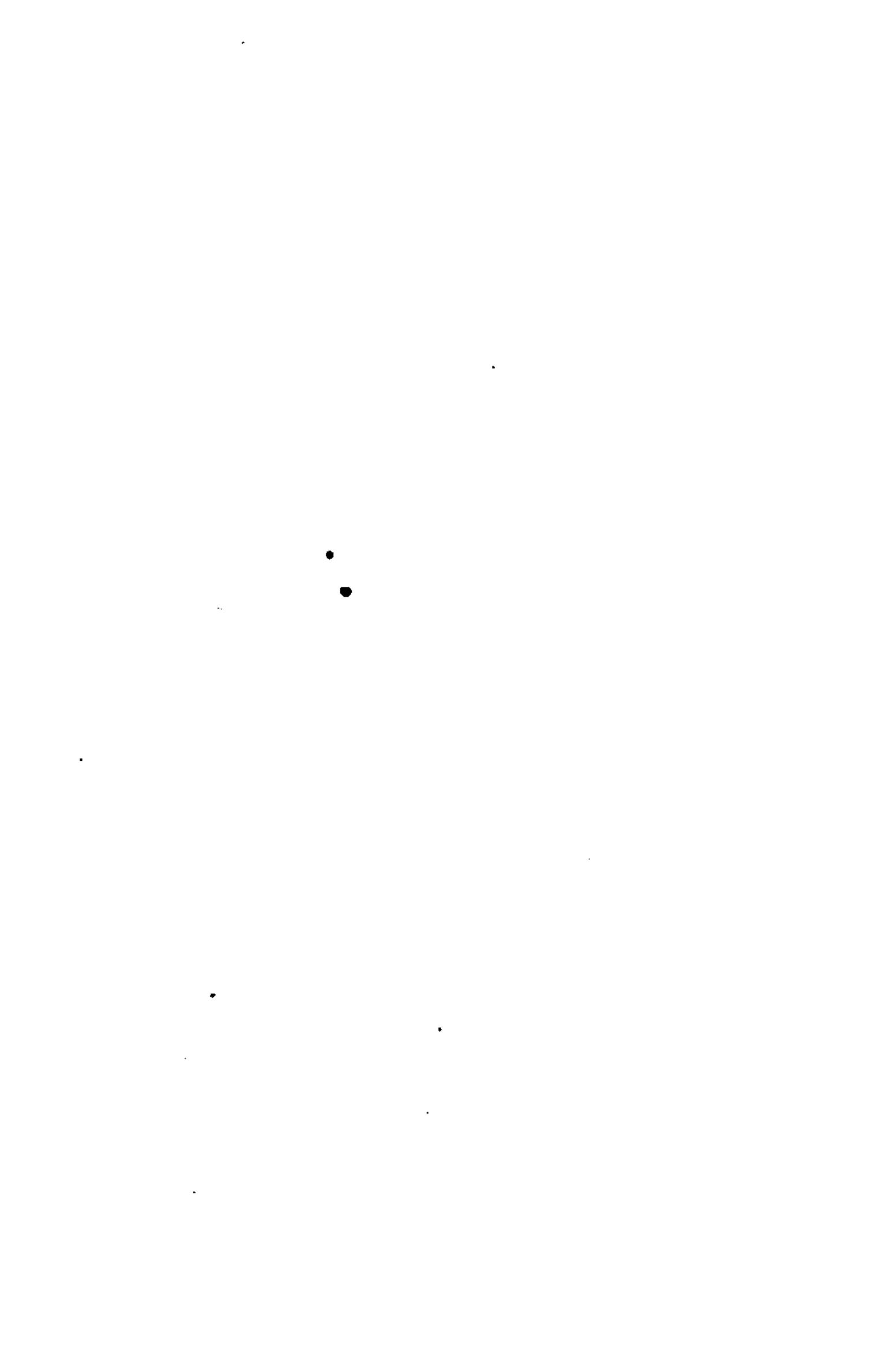
En de rians climats, sous la terre et les eaux,
Fleuriraient des cités et des peuples nouveaux.

Les Anciens avaient donc deviné les antipodes: Lucrèce s'en déclare l'adversaire, et il le devait pour être conséquent dans le système qu'il avait adopté. Il ne regardait pas le monde comme une masse sphérique, mais comme une surface plane, remplie par la terre et les mers, et dont le ciel était le toit. Il est essentiel, pour l'intelligence de plusieurs passages des poètes anciens, de se rappeler la forme qu'ils donnaient à notre monde: cette erreur a principalement attiré à Lucrèce les reproches amers des auteurs modernes; Voltaire lui-même a dit (Art. DIEUX, *Dictionn. philosoph.*): « Lucrèce, quoique peu *châtié*, est un très-grand poète dans la description et dans la morale; mais en philosophie, il me paraît, je l'avoue, fort au-dessous d'un portier de collège ou d'un bedeau de paroisse. »

Voilà de ces décisions tranchantes que Voltaire laissait

échapper dans un moment d'humeur et d'irréflexion , et qu'il s'empressait de rétracter lorsque le calme de la méditation lui permettait d'envisager, sous leur véritable aspect , les objets qu'il avait injustement condamnés. Mais le commun des lecteurs , plein de respect pour une si grande autorité , conserve à jamais la première impression qu'il en a reçue. Ainsi s'établissent les plus étranges préventions. Lorsqu'un homme célèbre se trompe , il entraîne dans son erreur une partie de la foule. Le grand nom de Voltaire nous oblige donc de réfuter un raisonnement spécieux qui , présenté par un écrivain ordinaire , ne paraîtrait que ridicule. Voltaire avoue que Lucrèce est très-grand en morale , et dans la même phrase il met sa philosophie au-dessous de l'esprit d'un *portier de collège* et d'un *valet d'église*. Je pense que la philosophie est tout entière dans la morale , que l'une constitue l'autre. J'en appelle avec confiance au tribunal de l'opinion. Mais affranchissons Voltaire d'une contradiction aussi étonnante ; supposons qu'il se soit trompé dans le choix des expressions , et qu'il ait voulu , par le mot philosophie , exprimer la physique de Lucrèce ; alors il se rapproche davantage de l'opinion générale. Toutefois ne serait-il pas juste de dire à Voltaire lui-même : Pour juger les Anciens , reportons-nous à leur siècle ; éclairés

par une expérience de deux mille ans , nous avons droit de trouver leur physique absurde ; mais faisons un instant le sacrifice de tout ce que le tems et le hasard nous ont révélé ; alors examinons si les hypothèses ingénieuses avec lesquelles les Anciens régissaient un monde idéal , créé par leur génie , doivent paraître des conceptions dignes des êtres obscurs désignés par le dédain de Voltaire ; et concluons que l'on s'expose toujours à être injuste , dès qu'on se rend exclusif. Il faut convenir que Lucrèce , avec l'antiquité tout entière , s'est trompé en physique , comme Voltaire s'est trompé en le jugeant avec aigreur , et que l'un et l'autre n'en sont pas moins dignes de notre admiration.



Schant **D**euxième.

ARGUMENT.

Éloge de la philosophie. — Des qualités des atômes ou premiers élémens. — De leur mouvement, démontré par la génération des êtres. — Leur essor, leur concours, leur pouvoir, sont tels aujourd'hui qu'ils ont été dans tous les tems. — Chaque espèce de corps n'est pas composée d'atômes configurés de la même manière. — Les élémens ne possèdent aucune des qualités sensibles, tels que la couleur, la saveur, le froid, le chaud, etc. ; ils ne sont pas non plus doués de sentiment, quoiqu'il en résulte des corps sensibles, colorés, savoureux, chauds et froids. — Les premiers élémens sont infinis en nombre, ils parcourent sans cesse les espaces infinis du vide, forment des mondes innombrables sur tous les points de la Nature, qui tantôt s'accroissent d'atômes survenus de toutes les régions du vide, et tantôt s'altèrent et se dissolvent par la perte successive de leurs élémens constitutifs, qui se dissipent et s'égarent dans l'espace ; ces mondes ressemblent aux plantes et aux animaux : ils naissent, s'accroissent, dépérissent et meurent.

LUCRÈCE.

De la Nature des Choses.

CHANT DEUXIÈME.

QUAND l'océan s'irrite agité par l'orage ,
Il est doux , sans péril , d'observer du rivage
Les efforts douloureux des tremblans matelots
Luttant contre la mort sur le gouffre des flots ¹ ,
Et , quoiqu'à la pitié leur destin nous invite ,
On jouit en secret des malheurs qu'on évite.
Il est doux , Memmius , à l'abri des combats ,
De contempler le choc des farouches soldats.
Mais viens , il est encor de plus douces images ;
Viens , porte un vol hardi jusqu'au temple des sages.

Là , jetant sur le monde un regard dédaigneux ,
Vois ramper fièrement les mortels orgueilleux .
Ils briguent de vains droits , s'arrachent la victoire ,
Les titres fastueux , les palmes de la gloire ,
Usurpent d'un haut rang l'infructueux honneur ,
Et trouvent le remords en cherchant le bonheur .

Hommes infortunés , quelle aveugle inconstance
Transforme en longs tourmens votre courte existence !
Eh ! quel bien conduit donc à la félicité ?
L'absence de l'erreur et la douce santé .

Nos besoins sont bornés , et la terre féconde
Accorde à nos travaux les biens dont elle abonde .
D'un prestige éclatant , ah ! loin de s'éblouir ,
N'est-il pas riche assez celui qui sait jouir ?
O toi ! mortel heureux , dans ta noble indigence ,
Si du luxe trompeur la magique élégance
N'a point , pour soutenir tes superbes flambeaux ,
En statue , avec art , transformé les métaux ² ;
Si l'or , resplendissant du feu qui le colore ,
Ne rend point à tes nuits la clarté de l'aurore ;
De la lyre , pour toi , si les sons mesurés
Ne retentissent pas sous des lambris dorés :

Dédaignant des plaisirs la frivole imposture ,
Sitôt que le printems rajeunit la Nature ,
Étendu mollement au bord des frais ruisseaux ,
Tu reposes , couvert de rians arbrisseaux ;
A tes yeux enchantés la terre est refleurie ;
La vapeur du matin , les forêts , la prairie ,
La voûte d'un beau ciel , le zéphir caressant ,
Tout porte le bonheur dans ton cœur innocent.
Un monarque gémit sous la pourpre imposante ;
Sous des tissus grossiers le pâtre se tourmente ;
Dans leur sort opposé tous deux versent des pleurs ;
Chaque homme doit payer son tribut aux douleurs.

Si le faste , le rang , la suprême puissance ,
Ne peuvent alléger le poids de la souffrance ,
Ramènent-ils du moins , dans un cœur agité ,
Le calme des vertus , la noble fermeté ?
Non , non , quand la discorde et l'hydre de la guerre
De leur aspect hideux épouvantent la terre ,
En vain l'aigle s'élance , en vain tes fiers vaisseaux
Pressent , gros de guerriers , les abîmes des eaux :
D'un augure effrayant si ton ame est frappée ,
Tu ressens de la mort l'horreur anticipée.

Le despote , entouré de farouches soldats ,
 Croit bannir la terreur qui s'attache à ses pas :
 Mais des soucis rongeurs la foule vigilante
 Dans le palais des rois fièrement se présente ;
 Ils siègent sur le trône , et leurs cris déchirans
 Sous le bandeau sacré font pâlir les tyrans.
 Funestes préjugés dont l'absurde puissance
 Persécute à la fois le crime et l'innocence !

Dans l'ombre de la nuit les enfans alarmés ³
 Redoutent les objets qu'un vain songe a formés :
 Tel , sur ses plus beaux jours répandant les ténèbres ,
 L'homme s'est entouré de fantômes funèbres.
 Faut-il , pour dissiper ce prestige odieux ,
 L'aurore étincelante ou les flambeaux des cieux ?
 Non ; que , d'un bras d'airain terrassant l'imposture ,
 L'auguste vérité dévoile la Nature.

De son temple , pour toi , les parvis sont ouverts :
 Cherchons par quel pouvoir, parcourant l'Univers ,
 La matière à jamais divise , unit sa masse ,
 Nage , roule et parcourt les gouffres de l'espace.

Rien ne reste immobile ⁴ , et de secrets efforts
 Du plus solide objet fatiguent les ressorts.

Du tems victorieux la lutte continue
L'altère , le dissout , le dérobe à la vue.
Mais , tandis qu'au torrent tout succombe entraîné ,
L'immuable Univers suit un cours ordonné.
Ses travaux sont actifs et l'ordre les dispense ;
Par un produit égal sa perte se compense.
Là gémit la douleur et la caducité ;
Ici brille la force et sourit la santé.
Des féconds élémens l'éternelle inconstance
Fait régner tour à tour la mort et l'existence.
Chaque race paraît et fuit rapidement ;
Au spectacle du monde elle assiste un moment ;
Ainsi qu'aux jeux sacrés , la foule poursuivie
Passe de main en main le flambeau de la vie⁵.

La matière jamais ne connut de repos ;
Comme un fleuve rapide elle roule ses flots.
Lancés des régions de la céleste voûte ,
Les élémens nombreux se heurtent dans leur route ;
Leur choc se multiplie , et leur fouguese ardeur
Du vide , en tous les sens , perce la profondeur.
Oui , ce vaste torrent , libre , se précipite ;
Rien ne peut l'arrêter : l'Univers sans limite ,

A son cours vagabond ne présente en tous lieux
Que les mondes , l'espace , et les déserts des cieux.

Ces élémens , poussés en leur chute rapide ,
Tourbillonnent sans fin dans l'océan du vide ;
Combattus , divisés , réunis en flottant ,
Ils changent mille fois leur aspect inconstant.
Les uns vont parcourir une énorme distance ;
Les autres , plus amis , tentent une alliance.
Lorsqu'en les rapprochant , un choc impétueux
Resserre leurs tissus par d'invincibles nœuds ,
Ils produisent les monts , les corps les plus solides ,
Les pierres , les rochers , les métaux homicides ;
Et lorsque , sans appui , vivement repoussés ,
Ils nagent vers les cieux et flottent dispersés ,
Ils composent de l'air la substance féconde ,
Et nourrissent les feux du grand astre du monde.

Sans former nul objet , d'autres , tumultueux ,
Dirigent dans les airs leur cours infructueux ,
Ou s'unissent aux corps par un vague assemblage.
A tes yeux , Memmius , j'en expose l'image :
Lorsque des feux du jour , par un étroit conduit ⁶ ,
En un lieu ténébreux le rayon s'introduit ,

Dans le cône brillant des atômes paraissent ,
Courent rapidement , montent , tombent , se pressent ;
Attirés , poursuivis , dans leurs fongueux ébats ,
Ils semblent destinés à d'éternels combats.
Tel l'essaim d'éléments , dans la Nature immense ,
Se divise , s'unit , se heurte et se balance.
Les plus communs effets , avec art médités ,
Nous révèlent souvent de hautes vérités.

Observe , Memmius , dans le trait de lumière ,
Ces faibles corps tracer leur pénible carrière ;
Ils décèlent ainsi les furtifs mouvemens ,
L'interminable essor des premiers éléments ,
Dont la mobilité , l'insensible secousse ,
Les presse , les conduit , les soutient , les repousse ,
Et , dans l'air agité leur frayant un chemin ,
De détour en détour les égare sans fin.

Oui , de ces éléments l'étonnante vitesse
Poursuit tous les objets , dont l'extrême finesse ,
Les tissus , et surtout la faible pesanteur ,
Sont contraints de céder à ce léger moteur.
Ceux-ci frappent des corps d'un tissu plus solide :
De proche en proche ainsi le mouvement rapide

Se propage et se montre au sillon radieux :
Mais la cause première est cachée à nos yeux.

Apprends, surtout, apprends combien, toujours agiles,
Les premiers élémens sont souples et mobiles.
A l'instant où l'aurore a redoré les cieux,
Quand les hôtes légers des bois harmonieux,
Voltigeant à l'envi sous l'humide feuillage,
Au dieu de la lumière adressent leur hommage ;
Par quel entraînement, du céleste séjour
Vers la terre épanchés, coulent les flots du jour ?
Le soleil s'offre à peine aux barrières du monde ;
Il apparaît, soudain sa clarté nous inonde.
Ses feux bravent pourtant l'air dont ils sont froissés ;
Dans un vide impalpable ils ne sont point lancés.
Malgré son prompt essor, leur vaporeuse masse
Aux champs aériens un moment s'embarrasse.
Mais le pur élément, de la hauteur du ciel,
Sans obstacle, descend dans l'espace éternel.
Il peut donc du soleil devancer la lumière ;
Il part, et déjà touche au bout de sa carrière.
Impénétrable, exempt de tout choc étranger,
Vers son but chaque effort tend à le diriger ;

De la Nature il tient son mouvement rapide ;
Car nulle intelligence à son cours ne préside ;
Et tu ne penses pas que , s'imposant des lois ,
Chaque élément s'élançe , ou s'arrête à son choix.

Oui , des sages ont cru la Nature inféconde ;
Qu'ils devaient aux dieux seuls les biens dont elle abonde ,
Que ces maîtres réglaient la marche des saisons ,
Offraient à nos désirs les fruits et les moissons ,
Et qu'aux hôtes nombreux d'une terre chérie
Leur main puissante ouvrait les portes de la vie.
Après tant de bienfaits , quel mortel odieux ,
Quel ingrat , nous dit-on , a méconnu les dieux ?
Hommes vains , abusés par un pieux délire ,
Quoi ! de la volupté vous abjurez l'empire ?
Elle est de tous les biens l'impérissable auteur ,
La source de la vie et son guide enchanteur
O Vénus, déité consolante et féconde ,
Tu règnes sur les dieux , et tu charmes le monde.
Ah ! quand de l'Univers j'eusse ignoré le sort ,
Sur ce théâtre , en butte aux horreurs de la mort ,
Le désordre , les maux , que chaque jour enfante ,
La rigueur des saisons , leur faveur inconstante ,

Tout m'aurait dit : Réprime un zèle injurieux ;
D'un ouvrage imparfait n'accuse pas les dieux.

De ce système , un jour, je bannirai le doute ;
Mais ma muse à nos pas indique une autre route.
Nul objet vers les cieux ne tend à s'élançer ?
Si tu vois les moissons dans l'air se balancer,
Si la flamme s'élève , et si , loin de la terre ,
L'arbre porte sa cime au séjour du tonnerre ,
Crois qu'un moteur secret , dans leur sein enfermé ,
Les force à s'affranchir de l'ordre accoutumé.
C'est ainsi que la flamme , en son essor rapide ,
Suit au sommet des toits l'aliment qui la guide.
Tel le sang comprimé , sorti de ses canaux ,
En jet de pourpre monte et s'élançe à grands flots.
Vois par cent bras nerveux , que l'adresse seconde ,
Ces pieux , avec effort , plongés au fond de l'onde ;
De son sein écumant tout à coup repoussés ,
Ils cèdent au pouvoir de ses flots courroucés ;
Sans l'obstacle mouvant qu'oppose le fluide ,
Ces fardeaux entraînés se plongent dans le vide.
Enfin , telle est la loi qui régit l'Univers :
Le feu , quoique léger, descend du haut des airs.

Vois se précipiter de la voûte brillante
Le météore ardent, l'étoile étincelante⁸ ;
Vois le flambeau du jour, des célestes hauteurs,
Épandre sur nos champs ses rayons bienfaiteurs,
Et la foudre, couvée au sein des noirs orages,
Qui déchire à grand bruit les plus épais nuages,
Brille, sillonne l'air de sa pâle clarté,
Et gronde en agitant le globe épouvanté.

Ainsi l'élément cède au penchant qui l'attire,
Et du vide à jamais il traverse l'empire ;
Toutefois, infidèle à son cours ordonné,
Dans un détour oblique il s'échappe entraîné ;
Mais sa déclinaison est bien faible ! et ma muse
A lui donner un nom malgré moi se refuse.

Par cet effort secret s'ils n'étaient repoussés,
Les nombreux élémens tomberaient dispersés ;
Comme l'eau, distillée à la céleste voûte,
Vers la terre descend et tombe goutte à goutte.
Oui, sans leurs chocs divers, sans leurs combats rivaux,
Le monde eût sommeillé dans l'éternel repos.

Les objets les plus lourds, dis-tu, d'un cours rapide
Descendent les premiers aux profondeurs du vide :

Et tous les corps légers , mus par leur pesanteur :
 Obtiennent de ce choc l'ascendant créateur ?
 Il est vrai que , dans l'air ou dans l'onde qu'il presse ,
 Chaque objet par son poids redouble sa vitesse :
 Car de l'onde et des airs le vaporeux tissu
 Se dilate et se prête au coup qu'il a reçu.
 Mais des plus faibles corps , dans le vide impalpable ,
 Rien ne peut obstruer la route interminable.
 Quelle que soit sa marche ou sa légèreté ,
 Avec ordre conduit durant l'éternité ,
 L'essaim des élémens dans l'espace se roule ;
 Comme un torrent s'enfuit , tombe , renaît , s'écoule.
 Les corps les plus pesans n'ont pu dans leurs trajets
 Combattre ni heurter les plus légers objets ,
 Ni , formant au hasard leur mobile structure ,
 Par leur rapidité féconder la Nature.

Les élémens , ami , j'aime à le répéter,
 Par un oblique essor tentent de s'écarter.
 Cette pente est légère , et nul regard , sans doute ,
 Ne peut la mesurer dans leur immense route.
 Non , je n'impose pas mes lois à l'univers ;
 Mais ne peut-on penser qu'aux vastes champs des airs ,

Quand l'objet pesant tombe, une secrète lutte
A de faibles écarts détermine sa chute.

Dès la source du tems, l'un à l'autre enchainé,
Si tout mouvement suit un pouvoir combiné ;
Si dans les élémens une attaque soudaine
De la fatalité ne peut briser la chaîne⁹,
Ni déranger enfin, par des accords nouveaux,
D'un moteur primitif les éternels travaux ;
D'où naît la liberté dont les êtres disposent,
La ferme volonté qu'aux destins ils opposent,
L'art d'éviter les maux, de répondre aux plaisirs ?
Car tous nos sentimens, les besoins, les désirs,
N'ont ni lieux arrêtés, ni coutume prescrite ;
La volonté les meut, les calme, les irrite ;
Et, soumis à son gré, le ressort machinal
Se développe et cède à son premier signal.
Vois le coursier fougueux, au bord de la carrière,
Bondir et soulever sa mouvante crinière ;
Il dévore le but ; du retard irrité,
Il ronge en frémissant son mors ensanglanté.
Sans doute tous les feux dont son être s'enflamme
Sont réunis soudain pour obéir à l'ame ;

Chaque organe averti , fidèle à son emploi ,
De cette reine altière exécute la loi.

Quand de chocs étrangers la force nous entraîne ,
Des sens désordonnés la résistance est vaine ;
Mais , si la volonté leur impose son frein ,
Tous respectent bientôt son ordre souverain.
Il règne au fond des cœurs un pouvoir salutaire ,
Qui réprime des sens l'erreur involontaire ;
Ils ne tentent sans lui qu'un effort superflu ,
Et la vie est soumise à ce maître absolu.

De la matière ainsi l'inerte et brute essence
A quelque sentiment doit donner la naissance :
Il diffère du choc et de la pesanteur :
De notre liberté tel est l'unique auteur.
Sur cette base , ami , la vérité repose ;
L'effet le plus léger n'est pas produit sans cause ;
Oui , par la pesanteur l'ordre règne en tous lieux.
Mais , crois que si l'esprit est libre , ingénieux ,
A la déclinaison que subit la matière ,
Il doit sa liberté , sa force et sa lumière.

Les premiers élémens de toute éternité
N'ont ralenti leur cours ni leur fécondité ;

Les dons que la Nature aujourd'hui leur dispense
Les suivront à jamais dans l'avenir immense.
L'être qui de la vie aborda le séjour
Doit, par les mêmes lois, y reparaître un jour :
Voyageur éternel , aveuglément docile ,
Il se montre un instant , fuit , revient et s'exile.
Le tems produit les corps, les soutient, les dissout :
Mais ses efforts jamais n'ébranlent le Grand-Tout.
Son pouvoir est sans borne , ainsi que son espace ;
Dans cette lutte enfin le tems cède et se lasse.

Tandis que dans le calme apparaît l'univers ,
Chaque élément se livre à des combats divers.
Si de ces corps subtils l'essence est invisible ,
Leur mouvement léger peut-il être sensible ?
Et que dis-je ? l'essor des objets spacieux
Dans un vague lointain se dérobe à nos yeux.
Au penchant des coteaux , vois , sur l'herbe humectée ,
De pesantes brebis une foule agitée ¹⁰ :
Vers sa mère attiré , chaque agneau bondissant
Réclame à sa mamelle un nectar nourrissant.
Il s'exerce et jouit de ses forces naissantes :
Son jeune front s'essaie aux luttes innocentes ;

Et de loin cet immense et mobile tableau
N'offre qu'un point blanchi sur l'herbe du coteau.
Sous leurs drapeaux flottans , des cohortes nombreuses
S'écoulent à grands pas dans les plaines poudreuses ;
Tantôt , en voltigeant , des escadrons épars
De l'armée ont suivi les mobiles remparts ;
Tantôt sur un seul point tout se presse , s'amasse ,
S'élance en bondissant , vole et franchit l'espace.
Du reflet de l'airain les monts sont colorés ;
La terre a retenti sous les pas mesurés ;
Le bruit des chars roulans , le fracas des armures ,
Jusqu'aux voûtes des cieux portent de longs murmures .
Ces guerriers cependant , leurs innombrables dards ,
Les aigles belliqueux , les mouvans étendards ,
Vus du sommet des monts , se distinguent à peine ,
Et semblent se confondre aux sillons de la plaine.

Enfin des élémens étudions le cours ,
La figure , les lois , la force et les contours.
Ils sont peu différens de forme , de puissance ;
Mais entre leurs produits l'intervalle est immense.
Qui peut s'en étonner ? leur nombre est infini ;
Pour former chaque objet leur essaim réuni

Ne peut exactement , à sa marche fidèle ,
Dans chaque essai nouveau retracer son modèle.

Observons les humains , les habitans des eaux ,
Les monstres du désert , les rians arbrisseaux ,
Et ces chantres légers , dont le touchant ramage
S'exhale aux bords de l'onde ou charme le bocage.

De chaque espèce ainsi comparons les sujets :
Quelques variétés s'impriment sur leurs traits.
Sans l'utile secours de ces faibles nuances ,
Partout se confondraient leurs familles immenses ;
De leur mère bientôt les enfans ignorés
Ne se connaîtraient plus et fuiraient égarés :
Mais l'instinct aisément repousse l'imposture ;
Et qu'il est éloquent le cri de la Nature !

Quand d'un jeune taureau , frappé sur les autels ¹¹ ,
Le sang bouillonne et fume aux pieds des immortels ,
Celle qui l'enfanta , qui déjà n'est plus mère ,
S'échappe , fuit , parcourt la forêt solitaire ,
Promène tristement son regard éperdu ,
Réclame à chaque objet le fils qu'elle a perdu :
Les torrens , les rochers , nul lieu ne l'intimide.
Elle imprime ses pas dans la campagne humide ;

Soudain elle s'arrête , et son cri douloureux ,
Lugubre , retentit dans les bois ténébreux :
Souvent elle retourne à l'étable déserte ,
Semble l'interroger , lui raconter sa perte ;
Le fleuve accoutumé , l'herbe épaisse , les fleurs ,
Rien ne parle à ses goûts , ne distrait ses douleurs.
Près des jeunes troupeaux en vain elle s'adresse ;
Ah ! qui peut d'une mère abuser la tendresse !
De nos premiers penchans l'instinct est le flambeau ;
Tel vers sa mère accourt le débile chevreau.
Dès qu'il reçoit le jour , tel , d'une voix tremblante ,
Le faible agneau répond à la brebis bélante ,
Et , chancelant encore , avec avidité
Demande son breuvage au sein qui l'a porté.

Parmi ces flots d'épis que le zéphir balance ,
La Nature bannit l'exakte ressemblance.
Dans les climats , jadis , par l'onde recouverts ,
Interroge le globe ¹² : en ses flancs entr'ouverts ,
Combien sont variés les nombreux coquillages
Dont les mers autrefois ont comblé leurs rivages ?
Comme eux , les élémens , dans leurs féconds emplois ,
De la variété doivent subir les lois :

Car, au sortir des mains de l'aveugle Nature ,
L'art n'a point dans un moule asservi leur structure ;
Vers des lieux différens , sous mille aspects divers ,
Ils nagent , balancés dans l'immense univers.
Tu vois pourquoi les feux , nés du sein de la terre ,
N'ont point l'ardent essor des flammes du tonnerre :
Dévorans , mais grossiers , ils n'égalent jamais
Du foudre aérien les invincibles traits.

La corne offre un passage aux traits de la lumière ;
Mais son souple tissu tient l'onde prisonnière :
Car le fluide aqueux , mollement agité ,
Des rayons éclatans n'a point l'activité.

Dans le filtre bientôt le vin s'ouvre une route ,
Et l'huile lentement n'en sort que goutte à goutte :
Par des principes lourds et plus entrelacés
Du fruit de l'olivier les sucS embarrassés
Ne peuvent diviser leurs masses onctueuses ,
Ni du filtre envahir les veines tortueuses.

Et du miel et du lait si la suavité
Réjouit le palais mollement dilaté ;
Si l'absinthe , au contraire , ou l'âpre centauree
Révolte amèrement sa fibre déchirée ,

Tu reconnais, ami, que les sucres les plus doux
 Résultent d'éléments arrondis, lisses, mous ;
 Et que l'aigre saveur de l'acide breuvage
 Naît d'atomes courbés, dont l'étroit assemblage,
 Compacte en sa rudesse, et surtout anguleux,
 Offense en pénétrant l'organe chatouilleux.

Le plaisir, la douleur qu'un objet nous procure
 Sont dus aux éléments, surtout à leur structure.
 De la scie, en effet, les aigres sifflemens
 Jamais n'ont réuni les mêmes éléments
 Dont se forment les sons qu'en un docte délire
 Le chantre harmonieux module sur sa lyre.

Des miasmes infects d'un cadavre brûlé,
 Du baume précieux de la myrrhe exhalé,
 Du doux esprit des fleurs, du parfum de la rose,
 D'atomes opposés l'essence se compose.

Applique donc ces lois aux lugubres couleurs
 Qui fatiguent nos yeux, nous arrachent des pleurs,
 A celle dont la teinte, et douce et complaisante,
 Repose et réjouit la prunelle souffrante.

Sans être, je le sais, souples, ronds et polis⁴³,
 Ni former à l'excès de tortueux replis,

De nombreux élémens s'étendent , s'amollissent ,
Mais de points acérés toutefois se hérissent :
(La fécule et l'aulnée en sont les résultats),
Ils chatouillent l'organe et ne le blessent pas.

Des glaces de l'hiver, des flammes dévorantes ,
L'aiguillon se revêt de formes différentes ;
Le tact nous le révèle : il supplée à nos yeux.
Bienfait de la Nature, ô tact officieux !

Du goût, des voluptés tutélaire interprète ,
Toi qu'émeut le désir ou la douleur secrète ;
Soit lorsque de Vénus l'attrait impérieux
Épanche du plaisir les flots délicieux ;
Soit lorsqu'un choc trop vif des ressorts de la vie
Altère la vigueur et trouble l'harmonie !
L'expérience , ami , te convaincra soudain :
Interroge l'endroit qu'aura frappé ta main.
Par l'attrait du plaisir, par le mal qu'on endure ,
On peut des élémens distinguer la structure.

Mais les durs élémens qui forment les métaux
Sont unis , enlacés, ainsi que des faisceaux.
Tel est le diamant , à tout choc insensible ,
L'âpre caillou , le fer et l'airain inflexible.

De fluides formés , les objets liquoreux
 N'ont que des élémens lisses , unis , poreux ,
 Dont la masse arrondie est légère , flottante ,
 Et d'un plan incliné vivement suit la pente.

Les élémens du feu , des nuages mouvans ,
 Et des corps vaporeux balancés par les vents ,
 Ne sont pas arrondis ; car, malgré leur souplesse ,
 S'ils affectent nos sens , leur âpreté les blesse ;
 Ils ne sont pas non plus noueux , embarrassés :
 Les rochers les plus durs sont par eux traversés.
 Mais leur forme , sans doute , indécise , inégale ,
 De l'un à l'autre extrême occupe l'intervalle.

Ne soyons pas surpris que les torrens des mers ,
 Liquides , ruisselans , à la fois soient amers.
 Des élémens aqueux l'essence globuleuse
 Se mêle à des objets d'une forme anguleuse ,
 Dont les contours aigus et l'acide saveur
 Dans l'organe du goût provoquent la douleur.
 Cet essaim d'élémens se recourbe , s'enlace :
 Cependant nul crochet n'en resserre la masse ;
 Ils peuvent à la fois , raboteux et glissans ,
 Se rouler dans leur lit ou déchirer nos sens.

D'un tel mélange au moins je t'offrirai l'indice :
Quand l'eau de l'océan sous la terre se glisse ,
Des torrens écumeux , épanchés dans ses flancs ,
Les principes amers , inégaux et saillans ,
S'accrochent en suivant ses cavités profondes ,
Et de leur âcreté débarrassent les ondes ¹⁴.

Ici brille à nos yeux une autre vérité :
L'élément , dans sa forme , est toujours limité.
Des atômes ainsi s'entretient l'harmonie ;
Autrement leur grandeur deviendrait infinie.
Mais ces corps sont-ils faits , dans leur ténuité ,
Pour jouir à l'excès de la variété ?
Divise-les en trois : sépare ces parties :
Tranche , mêle ou rejoins leurs masses assorties ;
Dispose en tous les sens leur plan , leur liaison :
Bientôt s'épuise l'art de la combinaison.
Il faudrait , pour leur rendre une forme nouvelle ,
Ouvrir d'aspects sans nombre une source éternelle.
Tu ne peux donc sans fin multiplier leurs traits ,
Sans augmenter leur masse et l'accroître à l'excès :
En les douant , ami , d'une étendue extrême ,
Tu vas de l'Univers troubler l'ordre suprême.

Alors de l'Orient les tissus précieux ,
De l'oiseau de Junon le cercle radieux ,
Et la pourpre des rois , que sur ses frais rivages
La Thessalie emprunte aux riches coquillages ,
Tout à coup délaissés , sans honneur et sans prix ,
Vont pâlir à l'aspect d'un nouveau coloris ;
Chacun va dédaigner , pour l'objet qui l'attire ,
La saveur du doux miel , le parfum de la myrrhe.
Apollon , dont la voix charme la cour des dieux ,
Des beaux jours printaniers le chantre harmonieux ,
D'un rival préféré redoutant la puissance ,
Se condamnent bientôt au plus honteux silence ,
Dès qu'un ordre nouveau de goûts et de plaisirs
Rallume dans nos cœurs le foyer des désirs ,
Les assouvit , les calme , aussitôt les irrite ,
A des biens plus parfaits sans cesse les invite.
• Et tels seraient aussi les goûts pernicieux.
Sans cesse fatigués , l'odorat ou les yeux ,
Las d'une affection toujours plus dangereuse ,
N'en pourraient supporter l'atteinte douloureuse ;
Système absurde et vain que la raison dément.
La Nature a borné le goût , le sentiment ;

Et sa main tutélaire avec ordre mesure
Des premiers élémens la force et la structure.

Un espace divise entre divers climats ¹⁵
Les feux brûlans du Sud et les âpres frimas ;
La chaleur et le froid siègent à leur limite ,
C'est au centre commun que la tiédeur habite.
Ainsi des qualités et du goût des objets
Un pouvoir absolu réprime les excès ,
Puisqu'ils sont captivés en différens espaces
Par les feux dévorans ou l'âpreté des glaces.

Mais si des élémens les traits sont peu divers ,
Leur foulé est infinie : autrement l'univers
Serait borné lui-même en sa vaste étendue ;
Vaine erreur, que déjà ma voix a confondue.

Poursuis , ô Memmius , apprends , apprends encor
Que , par leur nombre immense et leur rapide essor,
Tout se forme , tout naît. Leurs masses vagabondes
Traversent et l'espace et la foule des mondes :
Leurs combats , leurs penchans , leur pouvoir mutuel ,
Animent du Grand-Tout le spectacle éternel.

La Nature , dit-on , en créant les espèces ,
Ne leur accorda point ses égales largesses ;

Mais celle qui paraît peu nombreuse en ces lieux ,
Plus abondante , ami , se plaît sous d'autres cieux.
Dans l'Inde vois errer le quadrupède énorme ,
A la trompe flexible , à la taille difforme.
Près de chaque cité les éléphants épars
Semblent d'un mur d'ivoire entourer ses remparts ,
Cependant que d'un seul la présence imprévue
A peine sur ces bords étonne notre vue.

Mais , si dans la Nature enfin s'était formé
Un être unique , exempt de l'ordre accoutumé ,
Avec tous les objets privé d'analogie ,
Comment soutiendrait-il le fardeau de la vie ?
Et si les élémens , pour lui seul destinés ,
En nombres infinis n'étaient point combinés ,
Cet être singulier , isolé dans le monde ,
Trouverait pour lui seul la Nature inféconde.

Si tous les élémens , en leur nombre bornés ,
Quand leur masse est dissoute , erraient disséminés ;
Dans le vaste océan des flots de la matière ,
Pourraient-ils retourner à leur forme première ?
Leurs principes nombreux , si long-tems confondus ,
A leur premier état ne seraient point rendus.

Ainsi , lorsque la mer , après les jours d'orage ,
Roule , en grondant encor , les débris d'un naufrage ;
Sur les flots aplanis surnagent dispersés
Des antennes , des bancs , et des mâts fracassés.
Exemple menaçant qui semble dire : Arrête ,
Quand le ciel est serein redoute la tempête !
Ainsi les élémens , s'ils n'étaient infinis ,
Pendant l'éternité nageraient désunis.
Et dans ce vaste gouffre où le tems les dévore ,
A l'existence un jour s'ils parvenaient encore ,
Cet assemblage vain , ouvrage d'un moment ,
Ne pourrait s'augmenter , ni trouver d'aliment.
Mais respectons , ami , la sage expérience.
Les êtres lentement reçoivent l'existence :
Chaque espèce n'obtient des sucs réparateurs
Que d'un nombre infini d'élémens créateurs.

Oui , par leurs chocs féconds , par leur concours immense ,
Du monde , chaque jour , la scène recommence.
Du corps le plus durable ils marquent le déclin ;
Au pouvoir destructeur ils imposent un frein.
Un combat éternel , à leur foule rivale ,
De succès , de revers offre une chance égale.

Le flambeau de la vie , à peine consumé ,
Par des êtres nouveaux est bientôt rallumé.
Aussi la tendre aurore , aussi la nuit profonde ,
Reverront à jamais , en visitant le monde ,
L'enfant qui de la vie ose franchir le seuil ,
Et la douleur plaintive à côté d'un cercueil ¹⁶.

D'un unique élément rien n'a reçu la vie :
De principes divers l'union , l'harmonie ,
Ont produit chaque objet , et la variété
Atteste leur puissance et leur immensité.
L'utile vérité que ma muse révèle ,
Ami , doit te laisser une empreinte éternelle.

Interroge la terre ; en ses flancs sinueux ,
Des fleuves sont nourris les flots impétueux ;
Des foyers souterrains les flammes pétulantes
Dévorent , en grondant , ses entrailles brûlantes.
Ainsi du sombre Etna le gouffre spacieux
Vomit des feux ardents vers la voûte des cieux.
Oui , la terre en son sein forme , couve et féconde
Ces pompeux végétaux dont elle orne le monde ,
Se couvre tour à tour d'abondantes moissons ,
De fruit délicieux et de rians gazons ;

Innombrables bienfaits que son ordre partage
A l'être intelligent , à la brute sauvage.

Elle doit à ses dons les titres glorieux
De mère , de soutien des hommes et des dieux ¹⁷.
Dans ces antiques jours de poétique ivresse ,
Sous le ciel enchanteur, le beau ciel de la Grèce ,
Du génie et des arts les nobles fictions
La placent sur un char trainé par des lions :
Tels , du vide , dit-on , parcourant l'étendue ,
Des flots aériens la roulent suspendue.
Au joug apprivoisés , ces monstres furieux ,
Du pouvoir des bienfaits emblème ingénieux ,
Attestent que les soins , la bonté paternelle ,
Ramènent aux vertus une ame criminelle.
Quand , le front couronné de tours , de bastions ,
La déesse apparaît aux yeux des nations ,
Le peuple épouvanté contemple sa couronne ,
Image des remparts que menace Bellone.
Sous le nom d'Idéenne elle reçoit des vœux :
Alors de Phrygiens un cortège nombreux
L'entoure : le premier, comblé de ses largesses ,
Ce peuple a des moissons recueilli les richesses.

Des prêtres mutilés brûlent un pur encens :

Honteux de leur destin , furieux , gémissans ,

Ils semblent proclamer cette loi salutaire :

• L'ingrat qui méconnut les bontés d'une mère ,

• Rebelle à la nature , à la divinité ,

• Ne revivra jamais dans sa postérité. »

Par leurs mains cependant frappés avec mesure ,

La cymbale frémit et le tambour murmure ;

L'aigre et rauque cornet rend un son plein d'horreur ;

La flûte phrygienne excite à la fureur.

Ce sinistre appareil , ce cliquetis des armes ,

A l'homme criminel inspirent des alarmes ,

Afin que , dans son cœur noblement combattu ,

Un remords salutaire enfante la vertu.

Tandis qu'en nos remparts la muette déesse ,

Des crédules mortels console la faiblesse ,

Les trésors précieux , versés à pleines mains ,

Les plus brillans métaux encombrant les chemins ;

Et le parfum des fleurs , tel qu'un léger nuage ,

De la mère des dieux environne l'image.

De Curètes alors , nés aux champs phrygiens ¹⁸ ,

S'avance un groupe armé ; surchargés de liens ,

Ils bondissent, frappés de leurs pesantes chaînes,
Et contemplant le sang qui coule de leurs veines.
L'aigrette sur leur front lance d'affreux éclairs. 
Ce fracas est pareil à ces bruyans concerts
Que, sur l'humble berceau du roi de l'Empyrée,
Dans la Crète formait une troupe sacrée,
Quand, pour le dérober aux célestes lambris,
Du naissant immortel ses chants couvraient les cris :
Un chœur nombreux d'enfans, au milieu de leur danse,
Frappait l'airain sonore, en marquait la cadence.
On craignait que des cieux l'antique souverain,
Jaloux, ne dévorât le rejeton divin,
Et qu'au cœur de sa mère une atteinte cruelle
N'ouvrît d'un noir chagrin la blessure éternelle.
Ce spectacle imposant dit à l'homme pieux
De servir ses parens, sa patrie et les dieux.

Ces riches fictions, fruit d'une douce ivresse,
N'abusent point, ami, la sévère sagesse.
Elle sait que les dieux, au comble de l'honneur,
S'abreuvent à grands flots d'un éternel bonheur.
A ces rois assoupis dans une paix profonde,
Qu'importent les plaisirs ou les malheurs du monde ?

Loin de les fatiguer par d'inutiles vœux,
Cherche au fond de ton cœur le secret d'être heureux.
Ton sort n'est point soumis à leur divin caprice ;
Le bien naît des vertus , le malheur naît du vice.

Ah ! quels que soient ses noms , ses titres solennels ,
La terre est un amas d'éléments éternels ,
Dont les combats nombreux , la féconde énergie ,
Font éclore à jamais l'abondance et la vie.
Mais veux-tu que la fable anime l'Univers ?
Neptune régnera sur les gouffres des mers ;
Flore dans une fleur obtiendra notre hommage ,
Cérès dans les moissons , Bacchus dans un breuvage.
Érige , s'il le faut , la terre en déité ;
Mais sous l'allégorie offrons la vérité.

Il est tems , Memmius , rentrons dans la carrière.
Vois ces coursiers bouillans d'une fureur guerrière ,
Les paisibles brebis , les bœufs laborieux ,
Respirant le même air , hôtes des mêmes lieux.
Rassemblés et nourris au même pâturage ,
Rafraîchis , abreuvés sur un commun rivage ,
Ils diffèrent pourtant de goût , de volupté :
Dans un cercle à jamais leur sort est limité.

Marquée enfin d'un sceau que nul pouvoir n'altère ,
Chaque espèce transmet sa forme héréditaire.
Ainsi le pâturage , et le fleuve , et les airs ,
Combinent dans leur sein des principes divers.

Chaque essence , en un mot , et nourrit et renferme
D'innombrables objets la substance et le germe.

Tel le bois réunit en son tissu poreux
Des germes de chaleur, de cendres et de feux.
Les élémens divers , dont le mélange enfante
Les arbres , les rochers , chaque espèce vivante ,
N'ont dû leurs qualités qu'à leur combinaison ;
Ainsi les plus doux fruits se changent en poison ,
Quand , pour eux , tout à coup la Nature infidèle
Prête à leurs élémens une forme nouvelle.

Quelquefois un objet , que la flamme dissout ,
Affecte au même instant l'odorat et le goût.
Sur le brasier sacré , telle est cette victime
Qu'au dieu du repentir offre la main du crime.
Pour former la saveur, le parfum vaporeux ,
Ce corps rassemblait donc des élémens nombreux.
Afin que par nos sens les odeurs soient reçues ,
La Nature attentive a frayé des issues.

Dans le palais , enfin , si les douces saveurs
 S'emparent d'une route interdite aux odeurs ,
 Leurs principes , unis sous la même substance ,
 Conservent dans leurs traits une énorme distance.

Dans ces vers , que pour toi ma muse a composés ,
 Les types sont communs à des mots opposés :
 Sans altérer jamais l'exacte symétrie ,
 Combien leur assemblage en un moment varie !
 Ainsi les élémens , rapprochés , désunis ,
 Donnent à l'Univers des aspects infinis.
 Crois donc que les humains , les moissons , le feuillage ,
 De principes communs sont l'éternel ouvrage.

Ne pense pas pourtant qu'au hasard combinés ,
 Les élémens sans but nagent désordonnés ;
 De monstres , vils fardeaux du sein de la Nature ,
 Constamment renaîtrait la bizarre structure :
 Le corps d'un quadrupède en poisson finirait ;
 Souvent le cœur du tigre à l'homme appartiendrait ;
 Des fleurs , de nos troupeaux remplaceraient la laine :
 Et , soufflant les venins de sa brûlante haleine ,
 La Chimère hideuse infecterait les airs.
 Ce désordre jamais n'affligea l'Univers :

Chaque espèce a ses lois ; dans sa route prescrite
Elle marche , et jamais ne franchit sa limite.

Tel est l'ordre éternel , et tout être animé
Cherche un suc analogue aux sucs qui l'ont formé ;
Des élémens amis il accroît sa substance ;
Mais l'objet étranger au but de l'existence ,
Inutile à ses goûts , à sa maturité ,
En secret loin de lui bientôt est rejeté.

Et ces lois , Memmius , exercent leur empire
Sur l'objet insensible et l'être qui respire :
Le choc des élémens , leur prompte liaison ,
Leur pouvoir , leur essor et leur combinaison ,
Du monde ont varié l'interminable scène ;
Mais des êtres nombreux ils composent la chaîne ,
Séparent les sujets , distinguent à nos yeux
La terre , les forêts , l'océan et les cieus.

Hâtons-nous , Memmius ; ma muse étend ses ailes :
Viens sur des bords lointains cueillir des fleurs nouvelles.
Ne crois pas que le noir ou la blancheur du lis
Du choix des élémens obtienne un coloris.
Je dirai quel pouvoir tour à tour les nuance ;
Mais de toute couleur l'élément est l'absence.

L'élément sans couleur peut-il donc exister ?
 Ami , daigne m'entendre et cesse de douter.
 Vois ces infortunés dont la triste paupière
 Ne s'entr'ouvrit jamais aux traits de la lumière :
 Bientôt , par l'habitude et le tact éclairés ,
 Ils discernent les corps pour eux décolorés.
 Ainsi , des élémens tu conçois l'existence ;
 Tu peux , sans coloris , admettre leur substance ;
 Enfin , lorsque des nuits le voile est abaissé ,
 Des plus vives couleurs l'éclat s'est effacé.

Joignons l'expérience à la raison austère :
 La couleur aisément s'embellit ou s'altère.
 Les élémens n'ont point cette fragilité ;
 La Nature les force à la stabilité. •
 Sur cette base enfin sa puissance se fonde.
 Gardons-nous d'ébranler les fondemens du monde ,
 En les livrant sans cesse à de vains changemens :
 Ainsi de coloris privons les élémens.

Cependant , leur concours , leur choc , leur alliance ,
 Font de tout coloris varier la nuance.
 Ne vois-tu pas l'albâtre , éblouissant et pur ,
 Réfléchir ou l'ébène ou le plus sombre azur ;

Et du vieil océan les vagues bondissantes
Se couvrir, en grondant, d'écumes blanchissantes?
Tel, si les élémens dans l'objet le plus noir,
Fugitifs, déplacés, sont prompts à se mouvoir,
Leur mélange nouveau mille fois se combine,
Change, brille et revêt une teinte argentine.
Mais si l'onde naissait d'élémens azurés ;
Ses atômes, en vain réunis, séparés,
Ne pourraient imprimer à leur masse flottante
Du marbre de Paros la blancheur éclatante.

Peut-être diras-tu que la plaine des mers
Résulte d'élémens de coloris divers ;
Comme d'objets confus la masse réunie
En un vaste édifice enfante l'harmonie.
Mais peux-tu supposer dans l'essence des eaux
Des principes brillans qui colorent les flots ?

Si, dans un monument d'uniforme surface,
Un point irrégulier n'en détruit point la grâce,
Au plus beau coloris un reflet ajouté
De l'éclat primitif ternit la pureté.

Garde-toi d'assigner, par une règle vaine,
De sombres élémens à la lugubre ébène ;

Aux célestes couleurs des principes d'azur :
 Cherchons la vérité dans un chemin plus sûr.

L'élément cache au jour son essence première ;
 Et, crois-moi, la couleur est due à la lumière.
 Pourrait-elle exister avec l'obscurité,
 Puisque, toujours mobile au sein de la clarté,
 Elle brille ou pâlit quand un rayon solaire
 Lui verse un jour oblique ou perpendiculaire ?
 De l'oiseau de Vénus vois le collier brillant
 Peindre de cent couleurs son lustre vacillant ;
 Vois le cercle pompeux où le paon nous étale
 L'émeraude, l'azur, la pourpre orientale ;
 Leur coloris s'efface et renaît tour à tour,
 Selon l'aspect, les lieux et le degré du jour.

De diverses couleurs l'impression subite,
 En affectant la vue, ou la flatte ou l'irrite :
 Mais, dans tous les objets que le tact a saisis,
 La forme est nécessaire et non le coloris :
 Ainsi des élémens qu'importe la nuance ?

Des êtres animés telle n'est point l'essence :
 De leur race à jamais la couleur est le sceau ;
 Toujours, du haut des airs, le sinistre corbeau

Offre à l'œil attristé son funèbre plumage.
Ainsi les élémens du cygne au doux ramage ,
Réunis , combinés dans un ordre certain ,
Colorent constamment son plumage argentin.

Plus un corps se dissout , plus il se décolore ;
A l'excès divisé son éclat s'évapore :
Même , au rang de l'atôme avant qu'il soit réduit ,
Sa couleur disparaît et son lustre est détruit.
L'or, sous le lourd marteau , se transforme en poussière,
Et la pourpre des rois s'efface à la filière.

La vérité nous parle , écoute ses leçons :
Mille objets sont privés de parfums et de sons :
L'ouïe et l'odorat ignorent leur présence :
Tels , d'autres à nos yeux cachent leur existence.
Ton esprit délicat , éclairé par ma voix ,
Aux premiers élémens peut appliquer ces lois.

Que dis-je ? aucun éclat jamais ne les colore ,
Et nulle affection pour eux ne doit éclore ;
Insensibles au froid , à la brûlante ardeur ,
Ils sont privés de sucs et dénués d'odeur ;
De ses agens secrets la prudente Nature
Conserve la substance inaltérable et pure.

Ainsi dans les parfums on mélange avec art
La suave liqueur de la myrrhe et du nard.
Mais pour base on choisit une essence inodore,
De peur qu'en s'échauffant son suc ne s'évapore ;
Et que , prompt à s'aigrir par de vives chaleurs,
Il n'altère aussitôt le doux esprit des fleurs.

Dans l'élément, nul son , nulle odeur n'est sensible ;
Car son ensemble est pur, solide, indivisible.
Il ne peut contenir de vices destructeurs,
Tels que l'aridité, les venins corrupteurs,
L'assemblage confus de matière et de vide ,
La fragile souplesse et la vapeur humide.
Si l'atôme enfermaient ces ennemis divers ,
Sur ses vieux fondemens croulerait l'Univers.

Tous les corps , me dis-tu , doués d'intelligence ,
Aux simples élémens devraient leur existence ?
De cette vérité te frayant le chemin ,
L'expérience , ami , te conduit par la main.
La matière insensible à tes regards enfante
D'êtres doués de sens la peuplade agissante.
Tu vois , lorsque la pluie inonde les vallons ,
Des reptiles éclore en de fangeux sillons.

Tous les corps sont soumis à ces métamorphoses ;
Le feuillage des bois , l'herbe épaisse , les roses ,
Les gerbes des moissons et le cristal des eaux ,
En sucS décomposés , se changent en troupeaux.
La chair qu'ils ont produite enfin doit nous repaître ,
Se confondre avec nous ; et nos membres peut-être ,
Par de féroces dents dévorés à leur tour ,
Rassassront le tigre ou l'avidè voutour.

La Nature à jamais sur sa scène mouvante
Transforme l'aliment en substance vivante.
C'est ainsi que le bois , inactif , amorti ,
En flamme pétillante est bientôt converti.
Si la matière enfin sagement dispensée
Elle-même jamais n'enfante la pensée ,
D'où provient ce pouvoir dont les constans efforts
Déterminent notre ame , éveillent ses ressorts ?

De la terre et du bois , non , la brute alliance
N'a point au sein des corps versé l'intelligence ;
Non , je ne prétends pas que de purs élémens
Allument dans les cœurs le feu des sentimens.
Ce n'est point au hasard à donner l'existence :
Observe donc leur choc , leur nœud , leur consistance :

Car la combinaison , les différentes lois ,
Qui produisent la glèbe ou la feuille des bois ,
N'offrent ni les rapports ni l'active énergie
Qui fait briller en nous la flamme de la vie.
Mais vois tous ces objets décomposés , flétris :
Des insectes nombreux naissent de leurs débris ;
De tous leurs élémens la masse dispersée
Se rapproche , fermente , et , cent fois replacée ,
Se combine , reçoit l'ascendant créateur
Qui fait du sentiment atteindre la hauteur.

Garde-toi de penser qu'intelligent , sensible ,
L'atôme au sentiment rende l'être accessible.
Quelle essence fragile aurait donc l'élément ?
Car un lien intime unit le sentiment
Aux viscères , aux nerfs , enfin à chaque organe
Qu'à la destruction sa faiblesse condamne.

Dotons-les , s'il le faut , de l'immortalité.
N'auront-ils qu'en un point la sensibilité ?
Chaque élément est-il un faible animalcule ?
L'un et l'autre système est vain et ridicule.
Sans doute , au jeu du corps , qu'il ne peut partager,
Tout objet isolé doit rester étranger :

Telle au membre amputé l'existence est ravie.

Aux élémens enfin accordons-nous la vie ?

Le titre d'élément ne leur convient donc pas :

C'est leur ouvrir, ami, les portes du trépas.

Tu le veux, j'y consens ; ils vivent d'âge en âge.

Et que peut enfanter leur vivant assemblage ?

D'êtres intelligens d'innombrables essaims.

La Nature jamais ne change ses desseins.

Des siècles écoulés l'ordre renaît sans cesse :

Quand les hôtes des bois, les hommes, chaque espèce,

A la voix de l'amour cherchent la volupté,

Leur image est transmise à leur postérité.

Les élémens, dit-on, en formant leur mélange,

De sensibilité font alors un échange ;

Au sentiment commun tous viennent s'asservir.

Pourquoi leur faire un don et soudain le ravir ?

Combien ces facultés sont d'ailleurs inutiles !

Vois les œufs des oiseaux changés en volatiles ;

Les objets corrompus, doués de sens nouveaux,

Tout à coup transformés en impurs vermisseaux ;

La Nature peut tout : sa bouillante énergie,

Dans un inerte objet fait éclater la vie.

Peut-être , diras-tu , par un prompt changement
 La matière féconde obtient le sentiment :
 En produisant un être , elle se décompose ,
 Avant que la Nature à nos yeux ne l'expose.
 Mais sans formation le corps serait-il né ?
 En lui chaque élément s'est uni , combiné ;
 Jamais enfin les sens n'ont pu précéder l'être ;
 Et tous les élémens qui soudain l'ont fait naître
 Habitaient , divisés , dans le vague des airs ,
 Sur la terre et les monts , au sein profond des mers.
 Ils n'avaient point encor , doués de prévoyance ,
 Préparé leurs rapports , leur future alliance ,
 Réuni sur un point des ressorts agissans ,
 Et confié la vie à la garde des sens.

Lorsqu'un choc plus puissant que la force vitale
 Fait éprouver au corps sa secousse fatale ,
 Sous le poids des douleurs il succombe , affaissé ;
 De la vie à l'instant le ressort est glacé.
 Bientôt ses élémens abandonnent leur siège ;
 L'ame sent délier le nœud qui la protège ;
 Elle cherche une issue , et vers chaque conduit
 Aussitôt se répand , coule , coule et s'enfuit ¹⁹.

Si, du choc agresseur calmant la violence ,
Le mouvement vital rétablit la balance ,
En équilibre alors par degré ramenés ,
Rentrent dans leurs emplois les sens désordonnés ;
Du sentiment troublé que la douleur consume
Le flambeau presque éteint tout à coup se rallume.
Tel est, ô Memmius, le protecteur secret
Qui des vives douleurs peut émousser le trait ;
C'est par lui que notre ame, à ses tourmens ravie ,
Des portes du trépas retourne vers la vie.

Oui, les maux destructeurs sont enfin ressentis ,
Lorsque nos élémens, confus, mal assortis ,
Par leur effervescence et leur lutte intestine ,
Propagent le désordre au sein de la machine.
Mais, libres, rétablis dans leur sérénité ,
Ils répandent en nous la douce volupté :
Auteurs de tout plaisir, auteurs de la souffrance ,
Ils leur sont inconnus ; leur immortelle essence
S'affranchit à jamais des lois du changement ,
Et ce n'est pas pour eux qu'est fait le sentiment.

De l'être intelligent si les ressorts flexibles
Ne naissent, en un mot, que d'élémens sensibles ,

Ceux qui forment des corps l'ensemble harmonieux
Seraient jaloux , craintifs , affligés ou joyeux ;
Ils devraient réfléchir, raisonner sur eux-mêmes ,
De la philosophie explorer les systèmes.
Comme nous , s'ils étaient actifs , souffrans , heureux ,
Ils seraient donc le fruit de principes nombreux ?
Abandonnons , ami , ces rêves du délire :
A l'austère raison je consacre ma lyre ;
Et quand sa main chérie a dessillé tes yeux ,
Garde-toi d'élever un doute injurieux.
Sans principes rians si l'être , enfin , peut rire ;
De ses goûts sagement s'il exerce l'empire ;
Des sciences , des arts s'il atteint les hauteurs ,
Sans atômes prudens , studieux , orateurs ,
Des élémens actifs l'énergique substance
Peut , sans la posséder, donner l'intelligence.

Évanouissez-vous , ô songes imposteurs ;
Oui , seuls la terre et l'air sont nos premiers auteurs.
Quand du ciel bienfaisant la terre reçoit l'onde ,
Son sein amoureux s'ouvre au suc qui la féconde ;
Elle enfante les fleurs , les rians arbrisseaux ,
Les hommes , les moissons , la foule des oiseaux.

Une race s'élève , une autre l'a suivie ;
La terre est à jamais la source de la vie ;
Du nom sacré de mère on aime à l'honorer ;
Le corps , né de son sein , dans son sein doit rentrer.
Mais l'ame aérienne , invisible et subtile ,
Cherche au palais des cieux son éternel asile²⁰ .
Des atômes errans si nous voyons l'essaim
Se réunir au corps , s'en détacher soudain ,
Ne croyons pas pourtant leur substance mortelle :
Le glaive du trépas s'émousse devant elle.
Le tems les désunit sans les endommager,
Sans cesse reproduit leur concert passager ;
Il change les objets , les peint , les décolore ,
Ici détruit la vie , ailleurs la fait éclore.
Observe donc , ami , de ces premiers moteurs
Les combats éternels et les flots créateurs.
Si tous les élémens qui composent le monde ,
Les champs aériens et la plaine de l'onde ,
Recevaient tout à coup d'autres combinaisons ,
Us formeraient les bois , les hommes , les moissons.
Tels l'ordre et la valeur des lettres que je trace
Font varier des vers et le sens et la grâce.

Conduite sur les pas de l'auguste raison ,
Ma muse nous découvre un plus vaste horizon.
Reçois les grands secrets que sa voix me révèle :
Mais , si pure que soit la vérité nouvelle ,
Dans l'esprit des humains elle entre avec lenteur ;
Comme il n'est pas non plus de prodige enchanteur
Dont l'éclat ravissant par degré ne s'efface.
Si tout à coup semés dans l'éternel espace ,
Les nocturnes flambeaux , les astres radieux ,
Pour la première fois ornaient le front des cieux ;
L'homme , témoin tremblant de leur marche naissante ,
N'en pourrait soutenir la pompe éblouissante.
Cependant leur splendeur prodiguée à nos yeux
Perd de la nouveauté l'attrait mystérieux.
Sur les orbes errans , sur leur cortège immense ,
Le regard se promène avec indifférence.
O mon guide chéri ! ne m'abandonne pas ,
A travers tant d'écueils dirige encor mes pas !
J'y consens , arme-toi d'une rigueur austère ;
Si l'erreur t'apparaît , tel qu'un juge sévère ,
Livre à tes coups vengeurs ce monstre détesté ;
Mais couronne avec moi l'auguste vérité.

Ma muse s'enhardit et devient plus féconde ;
Je m'élance au-delà des limites du monde ,
Et parcours cette libre et vaste région
Où du génie ardent la noble fiction ,
Prêtant à la pensée un essor énergique ,
La laisse errer sans frein sur son aile magique.

L'Univers , Memmius , l'éternel Univers
S'étend illimité dans tous les sens divers.
Eh ! qui de la Nature eût donc borné l'ouvrage ?
A travers cet espace où la matière nage ,
Si ses flots créateurs , de toute éternité ,
Ont répandu la vie et la fécondité ,
N'auraient-ils dans leur cours enfanté que ce monde ,
Ce ciel qui l'environne , et les plaines de l'onde ?
Et d'autres élémens , inhabiles rivaux ,
Seraient témoins oisifs de leurs vastes travaux ?
Non , non , si leur concours a pu former la terre ,
Ses nombreux habitans , les plaines du tonnerre ,
L'un vers l'autre conduits avec rapidité ,
Dans leur course éternelle ils ont donc enfanté
Des masses , des objets , tels que les cieux , les ondes ,
Et dans l'immensité répandu d'autres mondes.

Quand d'éléments féconds l'impétueux amas ,
 Répandu dans l'espace , est libre en ses ébats ,
 Il s'agite , il combat , il se mêle , il enfante ;
 Et , si telle est enfin leur foule triomphante ,
 Que , pour la dénombrer, de tout le genre humain
 Les jours amoncelés s'écouleraient en vain ,
 Le pouvoir qui les meut, les pousse , les amasse ,
 De globes , de mortels , a donc semé l'espace.

Songe que nul objet à la vie appelé
 Ne peut naître jamais , ni s'accroître isolé.
 Chaque être a sa famille ; avec ordre il se classe ;
 La Nature l'invite et lui marque sa place.
 Contemple les humains , les rapides oiseaux :
 Les monstres des forêts , les peuplades des eaux ;
 Tels sont les cieus , les mers , les astres et ce monde ;
 De pareils monumens tout l'Univers abonde.
 Comme l'être animé , soumis au même sort ,
 Ils ont reçu la vie , ils subiront la mort.

Quand chaque orbe céleste eut sa place et son guide ,
 De ses flots superflus surnageant dans le vide ,
 La matière assembla les tourbillons épars ,
 Du globe environna les immenses remparts ²¹.

De là , comme une source éternelle et féconde ,
Elle alimente l'air et la plaine de l'onde ,
Le firmament , la terre ; et son cours radieux
Inonde de clarté les grands parvis des cieux.

Chaque objet obéit au penchant qui l'entraîne :
A l'objet analogue il s'allie et s'enchaîne ;
Les feux avec les feux cherchent à s'assembler ;
L'air se marie à l'air, l'eau vers l'eau veut couler ;
La terre joint la terre : éternelle , infinie ,
La Nature préside à leur vaste harmonie ,
Forme les corps , de soins entoure leur berceau ,
De la maturité leur imprime le sceau.
Alors , de son essor calmant la pétulance ,
La vie en équilibre un moment se balance.

Dans l'être jeune et frais le suc de la santé
S'introduit et circule avec facilité :
Ses pores resserrés , ses tissus plus solides
Modèrent aisément la perte des fluides.
Cependant il s'épuise en son rapide essor ;
Aux jours de son printemps pourvu qu'il touche encor ,
Sa dépense est bientôt payée avec usure ;
Et lorsque de sa force il comble la mesure ,

Son ensemble parfait , actif et vigoureux ,
Dissipe largement des fluides nombreux ;
Mais la source en tarit ; sa puissance décline ,
Vers la caducité par degrés il s'incline ;
Le suc réparateur, glacé dans ses canaux ,
Ne fournit qu'avec peine à des tributs nouveaux ;
La perte est continue , et rien ne la répare ;
Envers lui désormais la Nature est avare :
Exposé sans défense à des assauts constans ,
Il tombe et disparaît dans le gouffre du tems.

C'est ainsi qu'ébranlée en sa base profonde ,
Un jour s'écroulera la voûte de ce monde²² :
Dans l'océan de l'air nageront ses débris.
Les corps par la Nature ont tous été nourris ;
Son immense pouvoir, par d'heureux artifices ,
Répare quelque tems ses pompeux édifices.
De leur splendeur, enfin , le cours est limité ;
Nul n'a droit de prétendre à l'immortalité.
Sur ce triste univers tout s'élève et tout passe :
De lui verser des dons la Nature se lasse ;
Ce monde à son déclin n'est-il pas arrivé ?
Le sceau de la vieillesse en tous lieux est gravé ;

A peine , ranimant ses efforts infertiles ,
 La terre ose enfanter quelques faibles reptiles ;
 Tandis qu'à son aurore , en ses flancs généreux ,
 Elle conçoit l'essaim de ses hôtes nombreux ,
 Fit les robustes flancs des animaux féroces ,
 Se couvrit , se chargea des plus vastes colosses.
 Ah ! dis-moi , les croirai-je étrangers en ces lieux ,
 Et qu'une chaîne d'or les descendit des cieux ?
 Ou que , prompte à peupler le monde jeune encore ,
 Dans l'abîme des flots la mer les fit éclore ²³ ?
 Le sol qui les nourrit jadis les enfanta :
 D'innombrables bienfaits la terre les dota ,
 Leur offrit les moissons , les fruits , les doux ombrages ,
 Les vignobles rians et les frais pâturages :
 Maintenant , aux efforts de l'homme industriel
 Elle accorde à regret ses dons capricieux ²⁴.
 Les taureaux sont lassés d'un labeur inutile ;
 Le soc en vain soulève une glèbe indocile.

Le vieux cultivateur, des dieux abandonné ,
 En fronçant les replis de son front consterné ,
 Redit combien de fois la rebelle Nature
 Refusa de sourire aux soins de sa culture ;

Compare avec douleur le présent , le passé ;
Gémit que du bonheur l'astre soit éclipsé.
Il parle en soupirant de ces siècles prospères
Où les bienfaits du ciel favorisaient nos pères ;
Quand des travaux moins grands , un sol moins spacieux,
Procuraient l'abondance à ces mortels pieux.
Hélas ! il ne voit pas , qu'appesanti par l'âge ,
Tout s'abîme , se perd dans un commun naufrage ,
Et que le tems enfin , seul triomphant du sort ,
Laisse à notre Univers l'empreinte de la mort.

Si de la vérité le pouvoir tutélaire ²⁵

A pénétré ton cœur ; si son flambeau t'éclaire ,
La Nature à tes yeux reprend ses nobles droits ;
Seule à son vaste empire elle impose des lois.
Sans maîtres , sans rivaux , cette reine immortelle
Abjure de nos dieux la superbe tutelle.
Grands dieux , hôtes sacrés des célestes palais ,
Dont l'auguste existence est l'éternelle paix ;
Et qui donc entre vous , dans ses mains souveraines ,
De l'immense univers ose tenir les rênes ?
Des astres a réglé le cours silencieux ,
A suspendu la terre , a fait mouvoir les cieux ?

**Entretient du soleil la lumière féconde ?
Dispense ses bienfaits aux habitans du monde ?
Qui de vous , embrasant ces nuages affreux ,
Fait éclater la foudre en leurs flancs ténébreux ?
La foudre qui , toujours injuste ou téméraire ,
De vos temples pompeux brise le sanctuaire ,
Porte dans les déserts ses inutiles traits ,
Passe près d'un tyran sans punir ses forfaits ,
Traverse le ciel , gronde au hasard menaçante ,
S'égare ou va frapper une tête innocente ?**

FIN DU CHANT DEUXIÈME.



Notes du Chant Deuxième.

Notes

DU CHANT DEUXIÈME.

NOTE I, PAGE 145, VERS 4.

Quand l'océan s'irrite agité par l'orage ,
Il est doux , sans péril , d'observer du rivage
Les efforts douloureux des tremblans matelots
Luttant contre la mort sur le gouffre des flots.

Ce début sublime est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire remarquer les principales beautés. Mais il nous donne lieu d'observer combien le poète sait fouiller au fond du cœur humain ; rien n'est plus naturel , même chez l'être le plus sensible , que de contempler avec avidité les grandes catastrophes ; non pas , comme l'observe judicieusement Lucrèce , que les douleurs d'au-

trui fassent éprouver de la satisfaction , mais bien parce que

On jouit en secret des malheurs qu'on évite.

Je ne conçois pas pourquoi Voltaire , admirateur de Lucrèce , a censuré la morale de ce fragment , si naturel et si philosophique. Les préceptes qui le terminent devraient être gravés éternellement dans le cœur de tous les hommes. Voltaire , lui-même , dans une *Épître* à M^{me} Duchâtelet , a essayé la traduction d'une portion de ce début ; la voici :

Heureux qui , retiré dans le temple des sages ,
 Voit en paix sous ses pieds se former les orages ;
 Qui contemple de loin les mortels insensés ,
 De leur joug volontaire esclaves empressés ,
 Inquiets , incertains du chemin qu'il faut suivre ,
 Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre ,
 Dans l'agitation consumant leurs beaux jours ,
 Poursuivant la fortune et rampant dans les cours !
 O vanité de l'homme ! ô faiblesse ! ô misère !

NOTE 2 , PAGE 146 , VERS 18.

O toi ! mortel heureux , dans ta noble indigence ,
 Si du luxe trompeur la magique élégance
 N'a point , pour soutenir tes superbes flambeaux ,
 En statue , avec art , transformé les métaux.

Virgile a senti le mérite de cet énergique et touchant tableau ; il l'a imité avec exactitude dans le deuxième livre des *Géorgiques*. Nous ne déciderons pas à qui des deux appartient le triomphe. Mais , à mérite égal , l'inventeur aurait la préférence. Je cite le texte , et la traduction de l'abbé Delille.

O fortunatos nimium , sua si bona norint ,
 Agricolas , quibus ipsa , procul discordibus armis ,
 Fundit humo facilem victum justissima tellus !
 Si non ingentem foribus domus alta superbis
 Mane salutantum totis vomit ædibus undam ,
 Nec varios inhiant pulchra testudine postes ,
 Illusasque auro vestes , Ephyreïaque æra ;
 Alba nec Assyrio fucatur lana veneno ,
 Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :
 At secura quies , et nescia fallere vita ,
 Dives opum variarum ; at latis otia fundis ,
 Speluncæ , vivique lacus ; at frigida Tempe ,
 Mugitusque boum , mollesque sub arbore somni ,
 Non absunt ; illic saltus ac lustra ferarum ,
 Et patiens operum parvoque assueta juvenus ,
 Sacra deûm , sanctique patres : extrema per illos
 Justicia excedens terris vestigia fecit.

Ah ! loin des fiers combats , loin d'un luxe imposteur ,
 Heureux l'homme des champs , s'il connaît son bonheur !

Fidèle à ses besoins , à ses travaux docile ,
 La terre lui fournit un aliment facile.
 Sans doute il ne voit pas , au retour du soleil ,
 De leur patron superbe adorant le réveil ,
 Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques ,
 Des flots d'adulateurs inonder ses portiques ;
 Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
 De riches tapis d'or, des vases précieux ;
 D'agréables poisons ne brûlent point ses veines ;
 Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines.
 Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui ;
 Mais que lui manque-t-il ? la nature est à lui ;
 Des grottes , des étangs , une claire fontaine
 Dont l'onde , en murmurant , l'endort sous un vieux chêne ;
 Un troupeau qui mugit , des vallons , des forêts ;
 Ce sont là ses trésors , ce sont là ses palais.
 C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse ;
 C'est là qu'on sert les dieux , qu'on chérit la vieillesse.
 La Justice , fuyant nos coupables climats ,
 Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.

Horace, *Ep. X, lib. 1*, a exprimé les mêmes idées. Je
 citerai son élégant et fidèle interprète

Désirez-vous de vivre au gré de la Nature ?
 Pour placer vos foyers quel lieu choisirez-vous ?

Un champ fertilisé par une source pure.
Est-il quelque séjour où l'hiver soit plus doux ,
Où des zéphirs plus frais caressent la verdure ,
Quand l'astre de Némée et le chien furieux
D'un soleil ennemi nous dardent tous les feux ?
Où pourriez-vous trouver un sommeil plus tranquille ,
Plus propre à dissiper le trouble et les soucis ?
Que sont près de nos fleurs vos plus riches parvis ?
Et cette onde que l'art a su rendre docile ,
Qui s'efforce en grondant de rompre ses canaux ,
Vaut-elle ce cristal qui fuit dans nos ruisseaux ?
Ne vous voyons-nous pas , même au sein de la ville ,
Dans un vaste portique enfermer des forêts ,
Et vous enorgueillir si vos riches palais
Jouissent de l'aspect d'une plaine fertile ?
La nature a ses droits , et , de nos vains dégoûts ,
Quand nous la repoussons , triomphe malgré nous.

M. DARU.

NOTE 3, PAGE 148, VERS 9.

Dans l'ombre de la nuit les enfans alarmés.

Lucrece a reproduit plusieurs fois cette comparaison ,
exactement dans les mêmes termes.

NOTE 4, PAGE 148, VERS 21.

Rien ne reste immobile.

Plusieurs philosophes anciens ont nié le mouvement inhérent à la matière ; Héraclite , Diogène , Epicure , et presque tous les modernes , ont cru que la matière était sans cesse en mouvement , même dans les corps les plus inertes ; ce qui produit la dissolution plus ou moins lente des objets , et leur changement sous d'autres formes , tel que l'explique Lucrèce. Ovide exprime à peu près les mêmes pensées , que j'ai traduites ainsi :

L'ame toujours errante , et légère et mobile ,
 Dans les corps , à son gré , se choisit un asile ;
 Avec rapidité variant son destin ,
 Elle anime la brute , habite un corps humain ,
 Et revêt tout à coup une forme nouvelle ;
 Le tems n'outrage point son essence éternelle.
 Telle , sans s'altérer , la cire , sous ta main ,
 Prend un aspect , le quitte et le reprend soudain.
 Ah ! si de corps en corps l'ame se réfugie ,
 De l'être qui respire épargne donc la vie !
 Homme pieux , respecte un esprit passager ,
 Qui , peut-être , à ton cœur ne fut pas étranger ;

Modère , il en est tems , cette ardeur dévorante ,
Et que jamais de sang ton sang ne s'alimente.

Métam. xv, vers 253 à 275.

NOTE 5 , PAGE 149 , VERS 14.

Ainsi qu'aux jeux sacrés , la foule poursuivie
Passe de main en main le flambeau de la vie.

Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum ,
Et , quasi cursores , vitai lampada tradunt.

Cette magnifique comparaison est moins un ornement poétique qu'un développement de la pensée de Lucrèce ; la force de l'expression ajoute à sa sublimité ; c'est un de ces vers si nombreux dans Lucrèce , avec lesquels il grave , comme en traits de feu , la vérité dans l'esprit des hommes.

NOTE 6 , PAGE 150 , VERS 21.

Lorsque des feux du jour , par un étroit conduit.

Il est clair que Lucrèce ne présente le tableau qui suit ces vers que comme une comparaison : les commentateurs ne l'ont point assez remarqué , et les détracteurs de Lucrèce ont trouvé dans ce passage des armes contre

le système corpusculaire. Je ne renouvelerai pas ici les éclaircissemens que j'ai développés, à ce sujet, dans ma préface; mais je ferai seulement remarquer que la construction de la phrase qui précède le tableau, et la réflexion qui le termine, attestent que Lucrèce n'a eu d'autre intention que de l'offrir comme une comparaison. *Cujus... semper instat ante oculos imago et simulacrum rei.* Certes il ne prétend point montrer la chose même, c'est-à-dire, les *élémens constitutifs*; mais l'image, le simulacre de *la chose*; et les deux vers qui terminent le morceau,

Duntaxat rerum magnarum parva potest res
Exemplare dare et vestigia notitiae.

prouvent suffisamment qu'il n'est ici question que d'une similitude et non pas de l'objet même. *Dans les plus petites choses, dans les objets les plus communs, nous trouvons souvent l'indice des vérités les plus importantes.* C'est donc d'un rapprochement qu'il s'agit. Quelque doute, au surplus, que laissât chez les commentateurs la construction de la phrase, comment a-t-on pu supposer que le disciple d'Epicure ait confondu les molécules détachées des meubles et des vêtemens, que l'on voit flotter dans un lieu fermé au milieu d'un rayon solaire qui s'y

introduit par une ouverture , avec les élémens constitutifs de l'Univers, pour lesquels il a établi une théorie si compliquée, et qu'il regarde comme purs, indivisibles et éternels? La fausse interprétation du mot *atôme* a seule occasionné l'erreur.

NOTE 7, PAGE 154, VERS 5.

Nul objet vers les cieux ne tend à s'élançer.

Lucrece peint ici la gravitation avec autant de discernement qu'un physicien du XIX^e siècle.

NOTE 8, PAGE 155, VERS 2.

Vois se précipiter de la voûte brillante
Le météore ardent, l'étoile étincelante.

Ce n'est point pour se prêter à l'opinion populaire que Lucrece fait tomber les étoiles; il ne parle pas ici en poète, mais en physicien. Comme Epicure, persuadé que le soleil, la lune, les astres ne sont pas plus gros qu'ils ne nous le paraissent, il en concluait que ces vapeurs enflammées que nous voyons tomber pendant la nuit sont de vraies étoiles; il ne regardait les astres que comme les ornemens de ce qu'il appelait la voûte du monde. Pourtant ces orbes flottans dans l'espace lui

fournissaient la preuve matérielle de son hypothèse de la pluralité des mondes, et il se refusait à la recevoir. Il semblait dédaigner l'expérience; ce n'est que par l'inspiration du génie qu'il a deviné les secrets de la Nature.

NOTE 9, PAGE 157, VERS 6.

Si dans les élémens une attaque soudaine
De la fatalité ne peut briser la chaîne.

La liberté humaine, fondée sur la déclinaison des élémens dans leur chute, nous paraît le dernier degré de l'obscurité métaphysique. Cependant cette supposition, dans le système d'Epicure, n'a rien d'absurde : Lucrèce la rattache par des fils imperceptibles à son raisonnement; il en fait son arme principale pour combattre le destin, *fatis avolsa voluntas*. Il l'emploie avec beaucoup d'adresse, et le charme de sa diction dédommage de l'aridité du sujet.

NOTE 10, PAGE 159, VERS 18.

Au penchant des coteaux vois sur l'herbe humectée,
De pesantes brebis une foule agitée.

On sent que ce tableau, rempli de grâce et de natu-

rel, est un de ceux qui ont souvent inspiré l'auteur des *Bucoliques* et des *Géorgiques*.

NOTE 11, PAGE 161, VERS 15.

Quand d'un jeune taureau, frappé sur les autels.

Le poème de Lucrèce n'est qu'une longue suite de tableaux ; avec quel art le poète sait les allier aux digressions les plus abstraites ! Cette douce image de la Nature produit un effet au-dessus de tout éloge. La perfection du style ajoute à ses charmes ; sans ornement inutile, tous les détails y sont vrais, gracieux et pittoresques.

NOTE 12, PAGE 162, VERS 18.

Interroge le globe.

Le *sein de la terre* est ici l'expression propre ; pour éviter les répétitions, si fréquentes dans ce poème, des mots *terre* et *monde*, j'ai quelquefois employé le mot *globe*, mais sans y attacher aucune idée contraire au système de Lucrèce.

NOTE 13, PAGE 164, VERS 21.

Sans être, je le sais, souples, ronds et polis.

Les longs détails sur la configuration des premiers élé-

mens sont extrêmement difficiles à saisir, mais rien n'approche de la difficulté de les faire passer dans la poésie française.

a NOTE 14, PAGE 167, VERS 6.

Des torrens écumeux, épanchés en ses flancs,
 Les principes amers, inégaux et saillans,
 S'accrochent en suivant ces cavités profondes,
 Et de leur âcreté débarrassent les ondes.

Les Anciens croyaient que les eaux de la mer, filtrées à travers les terres, alimentaient les sources des fleuves. Cependant Lucrèce semble ailleurs leur assigner un autre aliment.

NOTE 15, PAGE 169, VERS 3.

Un espace divise entre divers climats.

Le tour forcé de ces images donne à une vérité simple l'apparence de la subtilité.

NOTE 16, PAGE 172, VERS 6.

Aussi la tendre aurore, aussi la nuit profonde,
 Reverront à jamais, en visitant le monde,
 L'enfant qui de la vie ose franchir le seuil,
 Et la douleur plaintive à côté d'un cercueil.

Cette réflexion, si simple et si vraie, devient, avec la poésie de Lucrèce, touchante et sublime.

NOTE 17, PAGE 173, VERS 4.

Elle doit à ses dons (*la terre*) les titres glorieux
De mère, de soutien des hommes et des dieux.

La plupart des philosophes croyaient que les espèces animées, ainsi que les dieux, devaient l'existence à la terre; et les peuples de l'antiquité ont presque tous divinisé cette mère commune. La manière dont Lucrèce interprète les allégories de ce culte est ingénieuse et pleine de la plus noble philosophie; mais il faut convenir que plusieurs applications sont un peu forcées.

NOTE 18, PAGE 174, VERS 21.

De Curètes alors, nés aux champs phrygiens.

Les Curètes étaient les plus anciens ministres de la religion: on leur attribue l'invention de quelques arts. Dans leurs cérémonies, ils frappaient avec des épées sur des boucliers; ce qui semblait les remplir d'une fureur divine, et en imposait au peuple crédule et épouvanté.

NOTE 19, PAGE 188, VERS 22.

L'ame cherche une issue, et vers chaque conduit
Aussitôt se répand, coule, coule et s'enfuit.

Pour justifier la singularité de ces expressions, il faut

se rappeler que Lucrèce prétend que l'ame ne périt qu'en liquéfiant ses principes.

NOTE 20, PAGE 191, VERS 6.

Mais l'ame aérienne , invisible et subtile ,
Cherche au palais des cieux son éternel asile.

Un grand nombre de critiques ont voulu voir dans ce passage un aveu de l'immortalité de l'ame arraché à Lucrèce par la force de la vérité : il serait aussi ridicule de combattre sérieusement cette proposition que de l'avancer soi-même. On peut bien en songe révéler un secret qu'on avait intérêt à cacher ; mais un auteur, dans le calme de la réflexion , n'avance point en termes précis un fait qui renverserait son système. Lactance , qui le premier adresse ce reproche à Lucrèce , et Racine le fils qui le répète , ignoraient , comme tant d'autres , le véritable but de Lucrèce ; ils ignoraient qu'il compose l'ame de trois substances dont la plus déliée, celle qui produit l'intelligence , est selon lui une émanation de cette substance éthérée , qui , répandue dans toute la Nature , en est comme la vie , ou du moins la partie la plus active et la plus pure ; l'ame universelle enfin , dans laquelle chaque ame revient se confondre après la dissolution des corps.

Un païen ne pouvait se former de la nature de l'ame une idée plus sublime. Cette opinion sur l'ame a été généralement répandue, et remonte à la plus haute antiquité. Propagée depuis sur la terre entière, elle existe encore aujourd'hui chez les habitans de l'Indostan.

NOTE 21, PAGE 194, VERS 22.

Quand chaque orbe céleste eut sa place et son guide,
De ses flots suspendus, surnageant dans le vide,
La matière assembla les tourbillons épars,
Du globe environna les immenses remparts.

Les commentateurs de Lucrèce, et Gassendi lui-même, n'ont point remarqué ce passage autant qu'il méritait de l'être; il sert à expliquer plusieurs endroits de la philosophie corpusculaire. Épicure croyait que, non-seulement notre monde, mais encore tous les autres mondes, dont il supposait le nombre infini, étaient environnés d'éléments extérieurs, comme notre globe est environné par l'air; ces éléments, placés dans les intervalles des mondes, les alimentaient en s'incorporant à leur substance, et en réparaient les pertes. Ils empêchaient aussi les éléments constitutifs de chaque monde de se briser par leur choc continu et de se disperser dans le vide.

Remarquons que la doctrine de l'infinité des mondes plaisait tant à Lucrèce, qu'il parle d'un monde étranger comme il aurait parlé d'une province romaine. C'était probablement cette persuasion de l'infinité des mondes, observe La Grange, qui le rendait si peu difficile sur les systèmes de physique, croyant que la combinaison qui n'a pas lieu dans notre monde, peut exister dans un de ces mondes infinis.

NOTE 22, PAGE 196, VERS 12.

C'est ainsi qu'ébranlée en sa vaste rotonde,
Un jour s'écroulera la voûte de ce monde.

Le dépérissement des forces du monde et sa dissolution future ont été proclamés par les philosophes de tous les tems et de tous les lieux; saint Cyprien lui-même dit presque mot pour mot ce que Lucrèce avance ici : *Scire debes jam mundum non illis viribus stare quibus ante steterat, nec eo robore valere quo ante prævalebat, etc. . . .* L'esprit humain, avide d'événemens extraordinaires, se plaît à les prévoir et à déterminer l'instant où ils auront lieu. On fixa la dissolution du globe à des époques très-rapprochées : le monde subsistait toujours, et l'on recommençait de nouveaux calculs de

siècle en siècle. La supposition de la formation récente du monde amenait nécessairement celle de sa destruction prochaine. Dans ces derniers tems, la science, appuyée sur des bases certaines et guidée par l'expérience, a formé des hypothèses approuvées par la raison, et d'accord avec la marche de la Nature.

NOTE 23, PAGE 197, VERS 10.

Ou que, prompt à peupler le monde jeune encore,
Dans l'abîme des flots la mer les fait éclore ?

Lucrece réfute ici l'opinion long-tems accréditée, que les hommes étaient nés de l'Océan; Platon regardait cette doctrine comme très-ancienne. C'était la doctrine de Thalès : de là sont nées toutes ces fables adoptées par les poètes ; Homère fait naître tous les dieux de l'Océan :

Ὠκεανόν τε θεῶν γένεσιν καὶ μητέρα Τηθύν.

Oceanumque deorum originem et matrem Tethyn.

Voilà l'origine de la fable de Vénus sortant de l'écume des eaux, et l'étymologie du nom de *Rhea*, cette déesse de l'âge d'or ; c'est encore par-là qu'on peut expliquer le

culte que presque tous les peuples de la terre ont rendu à l'eau. Homère a dit (Junon parle à Vénus) :

Téthys et l'Océan, premiers auteurs du monde,
Reposent aux confins de la terre féconde :
Je cours les visiter ; dans leurs palais lointains,
Rhée à leurs soins jadis confia mes destins,
Quand sous la mer stérile, au centre de la terre,
Jupiter irrité précipita son père.

Ch. XIV. BIGNAN.

NOTE 24, PAGE 197, VERS 16.

Maintenant, aux efforts de l'homme industriel
Elle accorde à regret (*la terre*) ses dons capricieux.

Voltaire remarque, à propos de ce passage, que Lucrèce n'hésite pas à dire que la Nature a dégénéré, et il traduit ainsi les trois vers :

La Nature languit, la terre est épuisée ;
L'homme dégénéré, dont la force est usée,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

NOTE 25, PAGE 198, VERS 11.

Si de la vérité le pouvoir tutélaire.

Les hommes de goût ont approuvé la transposition heureuse que La Grange a faite de ce beau fragment à la fin du deuxième livre, et que toutes les autres éditions placent deux pages plus haut ; je n'ai pas hésité à suivre son exemple : ce déplacement ajoute à ces vers admirables le mérite de l'à-propos ; la marche des idées en acquiert une clarté nouvelle , et le chant se termine avec plus d'éclat ; tout porte à croire qu'en les transposant ainsi , on a rendu à cette péroraison la place que lui avait destinée son auteur.

FIN DES NOTES DU CHANT DEUXIÈME.



Chant Troisième.

ARGUMENT.

Invocation à Épicure. — Incertitude de l'homme sur la nature de l'ame. — La crainte de la mort est souvent la source de tous les maux et de tous les crimes. — L'ame est une partie réelle du corps, et non pas une *harmonie*, comme l'ont avancé plusieurs philosophes grecs. — Définition des substances dont l'ame est composée. — L'esprit et l'intelligence sont diverses parties de l'ame, mais se confondent avec elle. — Le corps et l'ame sont tellement unis, que la dissolution de l'un entraîne la chute de l'autre. — Réfutation du système de Démocrite sur l'ame. — Le poète console les hommes de la nécessité de subir la mort. — La Nature personnifiée leur adresse des leçons éloqu岸tes sur les conditions auxquelles ils ont reçu la vie. — Lucrèce regarde l'enfer des payens comme une utile et ingénieuse allégorie des tourmens que le crime et le vice infligent à leurs auteurs. — Il fait l'énumération des grands hommes et des sages dont la mort a fait sa proie, et il invite les mortels à s'endormir sans trouble au sein de la Nature, en laissant sur la terre des traces éternelles de leurs vertus.

LUCRÈCE.

De la Nature des Échos.

CHANT TROISIÈME.

O toi, qui de la Grèce es le guide et l'honneur¹,
Toi qui, nous révélant les secrets du bonheur,
Au monde aveugle encore apportas la lumière ;
Je pose un pied timide en ta vaste carrière :
Ne crois pas qu'en secret, audacieux rival,
Je cède au fol orgueil de marcher ton égal !
Eh ! voit-on l'hirondelle, impuissante et hardie ,
Du cygne défier la noble mélodie ;
Et le faible chevreau, d'un pas présomptueux ,
Suivre du fier coursier l'essor impétueux ?

Sage et fécond génie, ô mon maître, ô mon père !
 Quel est de tes leçons le charme salutaire !
 Dans tes écrits, brillans d'immortelles clartés,
 Je m'abreuve à grands flots d'utiles vérités :
 Au retour du matin, la diligente abeille
 Pompe un moins doux nectar sur la rose vermeille ².

Tu parles : aux accens de ton auguste voix,
 La Nature m'enseigne à révérer ses lois.
 L'erreur s'évanouit : loin de sa nuit profonde,
 Je m'élançe et franchis les limites du monde :
 Mon regard se repaît de la splendeur des cieux ;
 Je contemple l'asile où reposent les dieux :
 Là, n'arrivent jamais les funèbres nuages,
 Ni les âpres frimas, ni le bruit des orages ³ ;
 De ses plus purs rayons, l'astre pompeux du jour
 Échauffe, en souriant, cet immortel séjour.
 Prodigue pour les dieux, la Nature féconde
 D'un torrent de bonheur sans cesse les inonde ⁴.
 Ils n'aperçoivent pas les gouffres infernaux,
 Les crimes des mortels, leurs plaisirs ni leurs maux ;
 Mais du vaste Univers à leurs yeux nul obstacle
 N'interdit l'éternel et sublime spectacle ⁵.

Une volupté sainte , un charme ravissant ,
Pénètrent dans mon cœur. . . . J'admire en frémissant
L'effort qui , sous tes pieds enchaînant l'imposture ,
Déchira le bandeau qui couvrait la Nature !

Animé de ton feu , j'ai consacré mes vers
Aux nombreux élémens , auteurs de l'Univers ,
Dont l'ensemble immortel , par des luttes fécondes ,
Entretient , vivifie et gouverne les mondes.
Aujourd'hui je confie au luth harmonieux
De l'ame et de l'esprit le jeu mystérieux ;
Et , des sombres enfers dépeuplant les royaumes ,
Je replonge au néant ces funèbres fantômes ,
Monstres , qui de l'erreur environnent les pas ,
Soufflent sur l'Univers la crainte du trépas ,
Aux maux de l'existence ajoutent les alarmes ,
Et des plus doux plaisirs empoisonnent les charmes.

Des mortels , se flattant d'un fastueux effort ,
Affirment qu'aux douleurs ils préfèrent la mort ;
Que leur ame mobile , invisible étincelle ,
S'allume avec la vie et s'éteint avec elle⁶.
Fiers de voir un instant briller la vérité ,
Ils dédaignent hientôt ma faible autorité ;

Mais de la raison seule ont-ils subi l'empire ?
 La vanité, sans doute, en secret les inspire.
 Oui, de leur cœur superbe ouvre donc les replis ;
 Dans un affreux exil, oubliés, avilis,
 Dévorés de remords, de fureur ou d'envie,
 Ils ne rejettent point le fardeau de la vie !
 Que dis-je ? prosternant leur front audacieux,
 Ils arrosent de pleurs les vains autels des dieux :
 Dans leur cœur, infecté de terreur ou de crime,
 Des superstitions l'hydre enfin se ranime.
 L'orgueil avec le sort vainement a lutté ;
 Le masque a disparu, l'homme seul est resté.

L'ambition cruelle et la dure avarice ⁷
 Sous nos pas égarés creusent le précipice.
 L'homme, livré sans frein à sa fougueuse ardeur,
 De la fange du vice aspire à la grandeur ;
 Ses nuits sont sans repos, ses jours n'ont plus de charmes ;
 La crainte de la mort a causé ses alarmes :
 L'oubli, la pauvreté, les besoins rigoureux,
 Lui semblent du trépas les compagnons affreux.
 C'est pour les repousser, les repousser sans cesse,
 Qu'aux plus vils attentats l'égoïste s'abaisse.

Immole l'honneur même à ses honteux projets ,
 Avec l'or qu'il entasse , entasse les forfaits ,
 Redoute d'un parent la table hospitalière ,
 Et tourne un œil joyeux sur le tombeau d'un frère.

C'est aussi du trépas l'invincible terreur
 Qui du sombre envieux allume la fureur ,
 Lui montre la splendeur de l'altière opulence ,
 Et du sort des humains l'inégale balance.
 Son orgueil offensé dédaigne le bonheur ;
 Il brigue d'un haut rang l'infructueux honneur ;
 Il veut , près d'expirer et de honte et d'envie ,
 Qu'un marbre adulateur éternise sa vie.
 Tel , qui vers l'avenir marchait épouvanté ,
 Hâte le terme affreux qu'il avait redouté.
 Tant la peur du trépas dont le poids les accable ,
 Est d'un torrent de maux la source intarissable !
 C'est elle qui détruit l'honneur, la piété ,
 Étouffe les vertus , nourrit la cruauté ;
 Elle ouvre notre oreille aux cris de l'imposture ,
 Et permet aux tyrans d'outrager la Nature.
 Quel climat n'a point vu des mortels égarés
 Trahir, pour fuir la mort, les droits les plus sacrés ?

Les timides enfans , dans l'horreur des ténèbres ,
 Peuplent l'ombre des nuits de fantômes funèbres ;
 Et nous , quand respandit la lumière des cieux ,
 Des prestiges grossiers ont fasciné nos yeux ⁸ !
 Mais pour nous la Nature est un guide sublime ;
 Pénétrons de son sein l'impénétrable abîme ;
 Maîtres de ses secrets et guidés par sa voix ,
 Révérons aux mortels ses immuables lois.

Oui , l'ame , ô Memmius , cette noble substance ,
 Source de nos désirs , reine de l'existence ,
 Telle qu'un autre membre à sa place adapté ,
 A son siège et n'obtient qu'un pouvoir limité.
 De savans orgueilleux une foule indocile
 Dans son empire en vain lui refuse un asile.
 L'ame est , à leurs regards , l'interprète des sens ,
 Ou le concours vital des membres agissans ,
 Que la Grèce honora du doux nom d'harmonie ,
 Enfin , l'heureux concert des ressorts de la vie ⁹.
 Elle n'a rien du corps , et , comme la santé ,
 N'est que le sentiment dont il est affecté.

Vaine erreur ! quand le corps se fatigue ou se blesse ,
 L'ame en paix au plaisir se livre avec mollesse ;

Et quand l'être à son tour est sain et vigoureux ,
L'esprit reste accablé de pensers douloureux.
Tels les pieds déchirés par la tumeur brûlante
Éprouvent des tourmens dont la tête est exempte.

Et lorsque du sommeil le doux abattement
Au corps appesanti ravit le sentiment ,
Un principe secret dans le cœur se déploie ,
Et le fait tressaillir de douleur ou de joie.

Apprends donc comment l'ame habite au sein des corps ,
Même quand le désordre ébranle leurs ressorts.
D'un membre mutilé la douloureuse absence
N'a point du sentiment interdit la puissance ,
Tandis que d'un peu d'air, d'une faible chaleur,
La perte pour jamais peut l'exiler du cœur.
De ces deux élémens la fertile substance
Allume dans nos corps le feu de l'existence ;
Sur le seuil de la vie ils dirigent nos pas ,
Et leurs derniers efforts repoussent le trépas.
Chaque sens de la vie accomplit le mystère ,
Mais dans un cercle étroit remplit son ministère.

O noble Memmius, si la raison t'apprit
L'intimité du corps avec l'ame et l'esprit ,

Rendons , rendons aux Grecs ce doux nom d'harmonie
Qu'au magique Hélicon emprunta leur génie.
Qu'ils mêlent d'heureux sons à leur rythme enchanteur ;
Nous , de la vérité franchissons la hauteur.

De l'ame et de l'esprit telle est donc l'alliance :
Mais l'esprit cependant , source d'intelligence ,
A l'ame comme au corps peut imposer sa loi ;
Il les meut , les dirige , il leur commande en roi ¹⁰.
Le cœur même est son trône , en tyran il l'habite ;
Là , frissonne la peur ; là , le plaisir palpite ;
Des vices , des vertus , là couve le ferment ;
Dans le cœur tout entier siège le sentiment.
Répandue en nos corps , puissance subalterne ,
L'ame attend de l'esprit l'ordre qui la gouverne ;
Mais l'esprit , de lui-même arbitre et confident ,
Seul s'afflige , jouit et règne indépendant.
Quand de l'ame et du corps la force même expire ,
Il peut sans leur secours exercer son empire.
Tels la tête ou les yeux sont dévorés de maux ,
Et l'être cependant se livre au doux repos.
A la peine , au plaisir , quand l'esprit est sensible ,
Souvent l'ame à leur choc demeure inaccessible ;

Mais , si l'esprit ressent un contact douloureux ,
L'ame partage alors son destin rigoureux :
Le corps tremble et répand une sueur glacée ;
L'œil s'éteint ; la voix fuit la langue embarrassée ;
L'oreille frémit , siffle : après un long effort ,
L'être accablé fléchit , tombe et reçoit la mort.
Interprète des sens , légère , active , agile ,
Au pouvoir de l'esprit combien l'ame est docile !

Quoi ! l'esprit nous maîtrise , il dirige nos pas ,
Nous livre au doux sommeil , nous arrache à ses bras :
Il altère nos traits , soudain les décolore ,
Fait palpiter le cœur , en secret le dévore :
Et ce roi de nos goûts , prompt à les partager ,
Aux sujets qu'il régit serait donc étranger ?
Non , le tact est un don , la raison nous l'assure ,
Qu'à l'essence des corps réserve la Nature.

Tu vois l'ame et l'esprit , liés avec nos sens ,
A chaque impression comme eux obéissans ;
Quand le choc qui nous frappe avec force n'offense
Ni l'assemblage osseux , ni la nerveuse essence ,
De l'ame et de l'esprit s'éteint le sentiment ;
Dans un vague abandon il tombe mollement :

Tandis que de l'instinct l'aveugle résistance
Aux portes de la mort un instant les balance.
Si l'esprit comme nous est combattu , froissé ,
L'esprit au rang des corps n'est-il donc point placé ?

Mais quel principe enfin le compose , l'anime ,
Le conduit par degrés vers sa hauteur sublime ?
Poursuis ; de cet agent subtil , mystérieux ,
Le voile , ô Memmius , va tomber à tes yeux.
Avec quelle souplesse et quel essor rapide
Notre ame se replie , agit et se décide !
Rien ne peut égaler ses pétulans efforts.
De son activité les agiles ressorts
Sont dus aux élémens , arrondis et flexibles ,
Qu'agitent tout à coup les chocs les moins sensibles.
Ainsi l'eau , résultat de principes mouvans ,
Frémit au moindre souffle et cède au gré des vents ;
Mais l'essence du miel , pesante et paresseuse ,
Épanche lourdement sa liqueur onctueuse :
Ses principes , moins ronds , moins liquides , moins vifs ,
S'enchaînent dans leur cours et se roulent captifs.
Ainsi le doux zéphir peut , de sa molle haleine ,
Du sein brillant des fleurs bannir la faible graine ;

Tandis que vainement son aile vient toucher
Un lourd faisceau de dards ou l'énorme rocher.
L'agilité des corps est donc entretenue
Par leur forme légère, et polie et menue ;
Mais, formés d'éléments grossiers et sans rondeur,
Ils meuvent lentement leur compacte lourdeur.

L'ame, tu le vois donc, cette substance agile,
Troublée au moindre choc, si prompte, si mobile,
Ne peut se composer que d'atômes polis,
Les plus ronds, les plus vifs et les plus assouplis.
Utile vérité ! Dans ta marche épineuse,
Ami, tu sentiras sa force lamineuse.

Je dois tracer encor sous un aspect nouveau
De cet agent secret le magique tableau,
Te montrer son active et rapide souplesse,
De son léger tissu l'insensible finesse,
Et quel espace étroit devrait le contenir,
Si l'art en un seul lieu pouvait le réunir.
Vois cet homme expirant que son ame abandonne :
Déjà d'un crêpe obscur le trépas l'environne.
Il perd avec sa force un reste de chaleur,
Et de son front glacé se ternit la couleur ;

Immobile, il s'endort : du moins nulle autre offense
 De l'ame qui s'enfuit ne décèle l'absence ,
 Puisqu'aux membres flétris , du sentiment privés ,
 Et la forme et le poids sont enfin conservés.
 Telle est la tendre fleur devenue inodore ,
 La liqueur de Bacchus dont l'esprit s'évapore ;
 Tel un fruit, dépouillé de son goût savoureux ,
 Garde son poids , sa forme , et trompe encor les yeux.

L'ame n'est pas pourtant une simple substance :
 Le souffle qu'on exhale en perdant l'existence ,
 Ce souffle si léger de chaleur est mêlé ,
 Et l'air dans la chaleur est toujours recélé.
 En son tissu poreux , en son sein vague et lisse ,
 Fluide pénétrant , tout à coup l'air se glisse ⁴⁴.

L'ame renferme donc trois élémens divers ;
 Mais nul du sentiment n'établit les concerts ,
 N'enfante la pensée , ardente souveraine ,
 Qui de tous nos penchans est l'arbitre et la reine
 Un moteur plus actif , rapide , inaperçu ,
 Se confond çà leur sein : de son léger tissu
 Qui peut , ô Memmius , égaler la vitesse ?
 De tous ses élémens la mobile finesse ,

Sans contrainte subit l'ascendant créateur ;
Ce pouvoir est des sens le secret protecteur ;
Et , dès que la Nature au monde nous convie ,
Il donne le signal aux ressorts de la vie.
Le premier, l'air s'échauffe , excite au mouvement ;
L'être développé prélude au sentiment ;
Chaque organe palpite ; une flamme soudaine
Rend le sang plus fluide ; il bat de veine en veine ;
Et le tissu des os , empreint de sa chaleur,
S'émeut au doux plaisir ou frémit de douleur.

Mais , d'un coup pénétrant si la souffrance extrême
Porte son choc funeste à ce moteur suprême ,
Le corps tombe ; et fuyant un asile chéri ,
Son ame épouvantée en vain cherche un abri.
A fuir de sa prison aussitôt elle aspire ,
Et des sens mutinés abandonne l'empire.
La surface des corps , par un pouvoir heureux ,
Émousse de ses traits l'aiguillon douloureux :
La Nature a voulu , mère fertile et sage ,
Dans nos jours passagers respecter son ouvrage.

Apprends , ô Memmius , quels doux enchantemens
Ont imprimé la vie aux nombreux élémens ;

Quelle combinaison , d'une inerte substance ,
Fait jaillir tout à coup le feu de l'existence.
Mais la langue , stérile en sa timidité ,
D'un si noble sujet restreint l'immensité.
Comment peindre la vie , en tracer l'artifice?
Je t'en offre du moins une légère esquisse.
Oui , des quatre élémens l'essaim laborieux
Établit un concert actif , harmonieux ;
Aucun d'eux ne détruit cet assemblage intime ,
Nul ne s'ément , n'agit , sans l'accord unanime.
Tels , différens objets , en faisceaux rassemblés ,
Sont par un seul ressort à la fois ébranlés.
Si dans l'être animé tour à tour se présente
Le coloris , le goût , la vapeur odorante ,
Ces principes divers , en naissant combinés ,
Par un même penchant sont ensemble entraînés.
Ainsi le souffle , l'air , et la chaleur féconde ,
Mêlés à l'élément qui soudain les seconde ,
Se confondent en nous , et leurs communs efforts
De la force vitale animent les ressorts.
Le sentiment versé dans la machine entière
Communique aussitôt la vie à la matière.

Aucun nom n'appartient à ce puissant moteur ;
Son trône cependant s'élève au fond du cœur.
C'est l'ame de notre ame et l'essence sublime
Qui soumet en tyran les membres qu'elle anime.
Ainsi l'air, la chaleur, répandus dans les corps,
Forment en s'unissant les plus parfaits accords.
A l'un de ces moteurs si la force est ravie,
Aussitôt sont brisés les liens de la vie.

Chacun d'eux s'asservit à différens travaux :
Si le sang enflammé bouillonne en ses canaux,
L'esprit troublé se livre à sa fierté cruelle,
Et dans les yeux hagards la fureur étincelle.
Le souffle, vapeur froide, enfante la terreur,
Et son âpre frisson fait tressaillir d'horreur.
Enfin, l'air tempéré dans sa course est plus libre ;
Il calme, soutient l'ame, en maintient l'équilibre.
Un feu secret domine au fond des cœurs bouillans.
Tel est le fier lion : dans ses horribles flancs
Il ne peut contenir son ardeur sanguinaire,
Et vomit en grondant les flots de sa colère.
Mais dans l'ame du cerf un vent froid s'introduit ;
Sur le faisceau nerveux il frappe, glisse, fuit ;

Surpris et pénétré de ce souffle rapide ,
Soudain frémit ce corps et mobile et timide.
Le bœuf respire un air d'une molle tiédeur ;
Il ignore la crainte et la fouguese ardeur ;
La morne pesanteur de son ame impassible
Aux chocs impétueux le rend inaccessible ;
Il reste balancé par un double ascendant
Entre le cerf timide et le lion ardent.

Tel est l'homme lui-même : en vain par la culture
L'art s'oppose sans cesse au but de la Nature ;
Rien n'efface les traits que sa main a gravés ;
Le vice est immortel dans les cœurs dépravés.
Rendez-vous équitable un tyran sanguinaire ?
D'un mortel né craintif fait-on un téméraire ?
L'exemple suffit-il à ce faible inconstant
Qui , sorti de son piège , y retombe à l'instant ?
L'empire de nos sens , le goût , le caractère ,
Déterminent des mœurs la pente involontaire.
Je ne puis maintenant , avide scrutateur ,
Des sentimens divers découvrir le moteur ,
Ni rechercher l'asile où leur foule innombrable
S'enveloppe à tes yeux d'un voile impénétrable ;

Mais crois que si les soins , la prudente rigueur ,
Ne peuvent effacer les premiers plis du cœur ,
De l'austère vertu l'inflexible contrainte
Dans le creuset du tems affaiblit leur empreinte ,
Et permet aux mortels ce calme précieux ,
Ce bonheur , doux trésor des habitans des cieux.

Le corps est donc de l'ame et le guide et le siège ;
Elle-même à son tour le garde et le protège.
D'un seul germe sortis , tels deux arbres jumeaux
Sur le tronc fraternel enlacent leurs rameaux ,
Ainsi l'ame est unie à la force vitale ;
Ainsi le parfum tient de la fleur qui l'exhale.
Par un moteur unique enfantés à la fois ,
De la Nature ensemble ils subissent les lois ;
De leur hymen enfin l'éternelle constance
Allume dans leur sein le feu de l'existence.

Oui , le corps , Memmius , sans l'ame ne naît pas ;
Il se forme avec elle et la suit au trépas.
Que dans cette eau le feu s'infiltré , se confonde ,
Sa chaleur s'amortit sans décomposer l'onde ;
Mais si l'ame s'exhale , hôte affreux des tombeaux ,
Le corps flétri se change en fétides lambeaux.

Dès qu'il respire , l'ame à son sort asservie
S'exerce à supporter le fardeau de la vie.

La rupture , en un mot , de leur nœud fraternel
Leur donnerait la mort même au sein maternel.
Ah ! de l'ame et du corps si telle est l'harmonie ,
De quel lien puissant leur substance est unie !

Mais ne va point , ami , sévère injustement ,
Aux membres avilis ravir tout sentiment.
Quand l'ame , je l'avoue , a quitté son asile ,
Des membres tout à coup le sentiment s'exile.
Mais observe du moins que , dans le cours des ans ,
De principes nombreux , étrangers à nos sens ,
La masse par degrés s'affaiblit et s'échappe ,
Et le reste s'enfuit lorsque la mort nous frappe.

De l'ame , nous dit-on , les yeux , humbles sujets ,
Lui doivent le pouvoir d'observer les objets ;
Et , passifs spectateurs , en vain brille leur flamme :
Les yeux ne sont enfin que les portes de l'ame ¹².
Fatale absurdité que réprouvent les sens !
L'œil s'irrite à l'aspect des corps resplendissans
Pompe leur simulacre , en conserve l'empreinte ;
Et d'un éclat brûlant s'il a reçu l'atteinte ,

La porte de la vue , en butte à la chaleur ,
Dans son servile emploi ressent donc la douleur !
J'adopte , s'il le faut , ce système futile :
L'ame , affranchie alors d'un obstacle inutile ,
Doit rendre à ses regards un bien plus libre cours ,
Et rejeter des yeux l'incommode secours.

Du sage Abdéritain quel que soit le génie ,
Plus d'une fois l'erreur à sa voix s'est unie.
De l'ame , nous dit-il , par de parfaits accords
Chaque élément répond aux élémens du corps.
Ainsi leur mutuelle et féconde assistance
Réunit chaque organe et soutient l'existence.
Les principes de l'ame , actifs et vaporeux ,
Moindres que ceux du corps, sont aussi moins nombreux ;
La Nature les donne avec économie.
Quoique règne partout la chaleur de la vie ,
Le corps reçoit souvent mille contacts légers
Qui pour le sentiment demeurent étrangers.
Le fard ne pèse point sur le teint qu'il colore.
Sent-on peser les pleurs que nous verse l'Aurore ,
Ou ces duvets , dans l'air par l'oiseau délaissés ,
Qui flottent mollement vers la terre abaissés ,

De la fleur du chardon la mousse cotonneuse ,
Les tourbillons poudreux , la vapeur nuageuse ?
Sentons-nous d'Arachné les fragiles tissus
Envelopper nos pas de lacs inaperçus ;
L'insecte qui , chassé de sa frêle demeure ,
S'attache à notre main , la parcourt et l'effleure ?
Avant que jusqu'à l'ame aucun choc soit transmis ,
A de nombreux assauts tout le corps est soumis.

Plus que l'ame , l'esprit à notre sort préside :
Il est de nos penchans et le maître et le guide.
L'ame est toujours soumise à ce superbe appui ;
De l'asile commun elle échappe avec lui ,
Fidèle à ses destins s'envole sur sa trace ,
Et ne laisse à nos corps qu'une mortelle glace.
Si l'esprit tout entier ne s'est pas exilé ,
La vie habite encore un être mutilé.
Le moindre reste enfin de sa noble substance ,
Seul allume , entretient le feu de l'existence.
Ainsi l'œil , dont le fer déchire le contour ,
De sa prunelle intacte observe encor le jour ;
Mais , sans endommager le reste de l'orbite ,
Si dans l'organe exquis un trait se précipite ,

Le jour fuit, l'œil s'éteint ; de ses voiles épais
L'impitoyable mort l'enveloppe à jamais.

Il faut, ô Memmius, que ma muse proclame
Le destin rigoureux de l'esprit et de l'ame,
Vaste et profond sujet, dès long-tems médité.
Comme la plus étroite et douce intimité
Dans l'asile commun les guide, les rassemble,
Je dois sous un seul nom les désigner ensemble.
Si l'une est par ma voix condamnée au trépas,
L'autre à l'arrêt fatal n'échappera donc pas.

L'ame est plus déliée, agissante et mobile
Que la vapeur des eaux, que la flamme subtile ;
La fumée et la nue ont moins d'agilité :
Un léger souffle ajoute à sa vélocité.
Les simulacres seuls des feux ou de la flamme
Peuvent même ébranler les ressorts de notre ame ;
Car ce feu des autels, ce pieux appareil,
Parvenus jusqu'à nous sur l'aile du sommeil,
Des sacrifices saints ne sont que les images
Qui s'ouvrent en tous lieux les plus secrets passages,
Et dont l'ame aperçoit les nombreux tourbillons.
Si, d'un vase brisé fuyant à gros bouillons,

L'onde murmure , fume et dans l'air s'évapore ;
 L'ame doit s'exiler plus aisément encore ,
 Quand , par la mort soustraite à ses faibles soutiens ,
 Elle se précipite aux champs aériens.
 Peut-elle dans ce gouffre , à son vaisseau ravie ,
 Survager triomphante et ressaisir la vie ?

L'ame , unie à nos sens , croît , se forme avec nous ;
 Du destin qui nous frappe elle ressent les coups.
 Dans la débile enfance une machine frêle
 Enveloppe un esprit tendre et faible comme elle.
 Dès que l'une parvient à la maturité ,
 L'autre obtient aussitôt sa force et sa clarté ¹³.
 Quand sous le poids des ans le corps tremble et s'affaisse,
 Son guide paresseux quelquefois le délaisse ;
 Il l'égare , l'abuse , et son pâle flambeau
 Se consume et s'éteint sur le bord du tombeau.
 Sa masse intelligente , à la mort asservie ,
 Voit briser d'un seul coup les ressorts de la vie ;
 Et , comme une fumée invisible à nos yeux ,
 L'ame s'exhale et flotte aux régions des cieux.

Le corps sent les douleurs , jouit de la mollesse ;
 L'esprit souffre , languit , ou s'ouvre à l'allégresse.

Dans la même carrière attirés par le sort,
D'un pas égal tous deux marchent donc vers la mort.

Que dis-je ? quand le corps succombe à la souffrance,
De l'esprit abattu tarit l'intelligence,
Vois cet homme soudain chancelant, affaibli ;
Sous d'éternels pavots il semble enseveli ;
Son œil s'éteint , son front penche et se décolore ;
Le malheureux , frappé de douleurs qu'il ignore ,
En vain est entouré des doux soins de l'amour ;
Il est sourd à la voix qui le rappelle au jour ;
Tous ceux qu'il chérissait pour lui n'ont plus de charmes ;
Il ne sent point leur peine , il ne voit point leurs larmes.
L'ame aux tourmens du corps ne résiste donc pas ;
Rien ne peut la soustraire au glaive du trépas.
Du monstre inexorable avant-coureurs sinistres ,
Les chagrins , les douleurs sont ses affreux ministres.

Quand le vin pétillant , nectar doux et trompeur ,
Introduit dans le corps sa maligne vapeur ,
Nos membres sont pesans , notre marche incertaine ;
A pas tremblans et lourds l'ivresse nous entraîne.
L'œil nage en son orbite ; à de sombres rumeurs
Succèdent tout à coup d'imbécilles clameurs.

L'ame ardente se noie , et sa lourde pensée
Laisse en de vains efforts la langue embarrassée.
L'ame s'altère donc et doit s'anéantir ,
Quand l'essaim de douleurs qui la vient investir ,
Redoublant sa fatale et prompte violence ,
De son sort incertain fait pencher la balance.

Mais quel autre spectacle afflige ici tes yeux ?
De douleurs dévoré , vois-tu ce furieux ?
Il se débat , rugit , se roule sur la terre ,
Et paraît succomber sous les traits du tonnerre.
Ses membres sont tendus , sa poitrine mugit ,
Et d'un sang écumant sa bouche se rougit.
Un horrible délire , un transport frénétique
Usurpe sur ses sens un pouvoir anarchique.
Des plus vives douleurs l'aiguillon acéré
Jusqu'au siège de l'ame alors a pénétré :
Il l'émeut , il la trouble ; ainsi le vent rapide
Transforme en flots grondans l'onde calme et limpide.
Ces longs gémissemens , ces sanglots et ces pleurs ,
Sont formés par l'instinct , sont l'accent des douleurs :
Chacun des élémens dont la voix se compose
Veut fuir ; à cet essor nul pouvoir ne s'oppose.

Tous s'amassent en foule , aveuglément poussés
Aux chemins que pour eux l'habitude a tracés.
Le délire naît donc quand l'horrible souffrance
De l'ame et de l'esprit a rompu l'alliance.
Si de l'art bienfaisant l'ingénieux secours
Aux flots du noir venin assigne un autre cours ,
Le mal affreux , vaincu , dépouillé d'énergie ,
Dans son antre secret enfin se réfugie.
La victime d'abord se soulève en tremblant
Hésite , se soutient , fait un pas chancelant ;
De nouveau chaque organe à servir s'accoutume ,
Et de l'esprit éteint le flambeau se rallume.
Si l'ame en son asile éprouve tant de maux ,
Quel tourment la suit donc en ses destins nouveaux ,
Lorsqu'au milieu des airs se frayant une route ,
Elle franchit des cieus l'impénétrable voûte ?

L'ame de tous nos sens partage la langueur ,
Et les secrets de l'art réveillent sa vigueur ;
Mais l'essence immortelle , indestructible et pure ,
Jamais du changement n'eût redouté l'injure.
De sa limite enfin dès qu'un être est sorti ,
Il renonce à lui-même ou tombe anéanti.

Les faiblesses de l'ame et les maux qu'elle endure
Sont un gage assuré de sa perte future.
Jusqu'au fond de nos cœurs, auguste vérité,
Fais couler à grands flots ta sublime clarté ;
Et sous un triple airain que l'erreur enchaînée
N'ose plus entr'ouvrir sa bouche empoisonnée.
Nos membres quelquefois, avant l'âge vieillis,
Ne peuvent réparer leurs ressorts affaiblis.
Dans leurs extrémités, préludant à sa rage,
Le trépas triomphant imprime son outrage :
D'abord des doigts flétris l'ongle est décoloré ;
Le pied livide, froid, se roidit ulcéré.
De ce monstre en secret la fureur se déploie ;
Il s'anime, s'irrite, et dévore sa proie.
L'ame est donc divisée ; asservie à leur sort,
Dans les membres glacés elle a subi la mort.
Peut-être diras-tu qu'au siège de la vie
Chaque part attirée est soudain réunie,
Et qu'elle peut enfin, par ce prompt changement,
Des membres délaissés garder le sentiment ?
Mais l'organe où notre ame érigerait son siège
Du tact le plus exquis aurait le privilège.

Ce futile argument sans peine se confond ;
Vous invoquez l'erreur , la vérité répond.
Admettons , j'y consens , cette docte folie ,
Que l'ame sur un point entière se replie ;
Qu'importe qu'à la fois elle échappe à nos sens ,
Ou perde par degrés ses ressorts languissans ?
C'est un feu précieux que la Nature allume ;
Il s'accroît , resplendit , s'altère et se consume.

L'ame occupe en nos corps des lieux déterminés ;
Tels sont les autres sens à nos goûts destinés ,
L'odorat chatouilleux , l'organe de la vue ,
Celui du goût , des sons la tortueuse issue ,
Tous ces ressorts nombreux qui , liés un moment ,
Sont de la vie enfin l'asile et l'instrument.
Sur cette intimité leur puissance repose ;
Le divorce , en un mot , soudain les décompose ;
Et tu croirais que l'ame , échappée au tombeau ,
Pût voguer sans le corps , son unique vaisseau !

L'ame , par le trépas aux organes ravie ,
Crois-moi , n'entretient plus la flamme de la vie.
Privé d'elle , à son tour , le corps inanimé
Demeure inaccessible aux goûts qui l'ont charmé.

De l'orbite arraché , gardant sa forme entière ,
Tel l'œil ne reçoit plus les traits de la lumière.
Les élémens de l'ame en de nombreux canaux
Vont du faisceau des nerfs jusqu'au tissu des os ;
Leur foule suit sans cesse une route ordonnée ,
S'étend , se communique et roule emprisonnée.
Favorable à son cours , ce doux enchaînement
Lui permet de nourrir les feux du sentiment.
Mais , sitôt qu'elle a fui , son essence légère
S'égare ; à l'existence elle reste étrangère ;
Car si quelques flots d'air pouvaient la renfermer ,
Dans l'espace avec elle ils devraient s'animer :
Sous des contours nouveaux sa substance asservie ,
Ainsi que dans les corps , ressaisirait la vie.
Je le répète , ami , quand l'être est épuisé ,
Quand de la vie enfin l'instrument est brisé ,
Sur les membres glacés l'ame n'a plus d'empire ;
Forte de ses soutiens , avec eux elle expire.

Victime de la mort , si l'être anéanti
En fétides lambeaux est bientôt converti ,
O noble Memmius , peux-tu douter encore
Qu'en son brusque départ l'ame ne s'évapore ?

Telle, fuyant du bois par des conduits divers,
La mobile fumée ondoie au sein des airs.
Et ce choc violent qu'impose la Nature,
Qui des membres détruit la solide structure,
De l'ame et de l'esprit ne triompherait pas ?
Non, tous deux vont tomber au gouffre du trépas.

Si par un coup fatal son ame est offensée,
L'homme laisse un moment éteindre sa pensée ;
Il chancelle, accablé du poids de la douleur ;
Sur ses traits languissans s'imprime la pâleur ;
Sa force l'abandonne, il frémit, il succombe ;
Chaque membre flottant se glace, fléchit, tombe :
De l'homme évanoui tel est l'horrible sort.
Dans ce cruel assaut, luttant contre la mort,
Et de l'ame et des sens la puissance troublée
Cherche à saisir le fil de la vie ébranlée :
Car, ensemble abattus, unis des mêmes nœuds,
Si le choc redoublait, ils périraient tous deux.
Et tu veux qu'arrachée à son vivant asile,
Sans nul appui, cette ame invisible et fragile,
S'élève tout à coup d'un vol audacieux,
Et ne s'égare point dans les déserts des cieux !

Quel mortel sent jamais , au bout de sa carrière ,
 Son ame fugitive échapper tout entière ;
 Ou , par de longs détours abandonnant son sein ,
 Vers son exil nouveau se frayer un chemin ?
 Comme les autres sens , il faut bien qu'elle meure
 Au siège où la Nature assigna sa demeure ;
 Sinon , pour s'affranchir des maux qu'elle a soufferts ,
 De plaisirs enivrée , elle fuirait ses fers.
 Tel , chargé de son bois , le vieux cerf l'abandonne ;
 De sa peau délivré , tel le serpent rayonne.

Dis-moi pourquoi l'esprit , libre , actif , pénétrant ,
 Dans les membres divers ne fut jamais errant.
 La Nature à ce roi destine un sanctuaire ;
 Chaque organe sous lui remplit son ministère ,
 Et fidèle à ses lois , dans ses goûts limité ,
 Ne peut impunément briguer l'autorité.
 De l'ordre connais donc les immuables preuves :
 Le feu n'habite point l'humide sein des fleuves ;
 Sur les rochers du Nord les frimas entassés
 Ne couvent point la flamme en leurs antres glacés.

Si l'ame entière , ami , de nos sens se dégage
 Et si du sentiment elle garde l'usage ,

Aux bords de l'Achéron doit-elle voyager
Sans quelque organe au moins fait pour la protéger ?
Accorde-lui des sens une légère image ;
Que son souris te parle à défaut du langage ,
Et de tous ses désirs , ardens , mystérieux ,
Que la flamme éloquente anime encor ses yeux.
Montre-la telle , enfin , qu'à son gré la retrace
L'artiste ingénieux ou l'enfant du Parnasse.

Dans l'être entier , dis-tu , règne le sentiment.
Oui , de notre existence invisible aliment ,
Il se répand en nous ; la Nature le guide ;
Dans les membres divers à la fois il réside.
Au glaive meurtrier si le corps est livré ,
Et qu'en deux parts soudain il tombe séparé ,
L'ame alors se divise. Ainsi , mobile et frêle ,
Peut-elle posséder la durée éternelle ?

Des chars armés de faux , au milieu des combats ,
Renversent dans leur cours d'innombrables soldats ,
Et si rapidement sur eux se précipitent
Que leurs membres tranchés sur le sable palpitent ,
Avant que l'ame , en proie à l'ardente valeur ,
Soit libre d'écouter la voix de la douleur.

Celui-ci ne sait point que son bras tombe et roule
 Sous les pieds des chevaux , sous le char qui le foule ;
 Sur la brèche élançé ce guerrier ne sent pas
 Que sa main détachée a fui loin de son bras ;
 Au membre qu'il n'a plus l'un demande son glaive ;
 Sur ses genoux rompus l'autre en vain se soulève ,
 Tandis que de ses pieds , sur le sable jetés ,
 Frémissent près de lui les doigts ensanglantés.

A ce corps mutilé cette tête ravie
 Conserve isolément la chaleur de la vie ;
 La vie échauffe encor les organes divers ;
 Le front est coloré , les yeux sont entr'ouverts ;
 Jusqu'au point où de l'ame enfin le faible reste
 S'évapore et se perd sous la voûte céleste.

Ce serpent te menace ; à coups impétueux
 Tranche les nœuds mouvans de son corps tortueux :
 Chaque part aussitôt se roule , se replie ,
 Distille le venin dont elle était remplie ¹⁴ ;
 Sa tête se redresse et se tourne en sifflant ,
 Dans ses hideux lambeaux plonge son dard sanglant ;
 Et ce corps mutilé que la douleur irrite
 S'émeut , s'enfle , s'étend , se recourbe et palpite.

Chaque tronçon , actif , courroucé , diligent ,
 Avait-il un esprit sensible , intelligent ?

Non , non , dans un seul être une seule ame habite ;
 Au sort que subit l'un , l'autre est bientôt réduite ;
 Tous deux , des mêmes maux à la fois investis ,
 Sous les coups de la mort tombent anéantis ¹⁵.

L'ame , reine immortelle à nos goûts asservie ,
 S'empresse de nous joindre aux portes de la vie ;
 Et l'esprit lumineux , dans sa route éclipsé ,
 Ne peut lire son sort aux fastes du passé ¹⁶ ?
 Ah ! si l'ame à ce point s'affaiblit et s'altère ,
 N'est-ce pas du néant offrir le caractère ?
 L'ame , feu bienfaisant , au terrestre séjour ,
 Crois-moi , s'allume , brille et s'éteint sans retour.

Si l'ame attend le corps comme un nouvel asile ,
 Pourquoi subir sans fruit une enfance imbécille ?
 Elle doit du passé conserver la leçon ,
 Posséder en naissant la force , la raison ,
 Et , sous un faible corps s'armant de son courage ,
 Siéger , dans sa prison , indépendante et sage.
 Ainsi l'oiseau léger , dans le piège arrêté ,
 Conserve tous ses goûts , s'il perd la liberté.

Eh ! quoi donc , étrangère à l'être qu'elle anime ,
L'ame se joint à lui par cet accord intime ,
Circule en chaque veine , entretient leur chaleur ,
Et fait au moindre organe éprouver la douleur ?
La dent même , sensible , est souvent agacée
Par l'atteinte d'une onde ou brûlante ou glacée ,
Par le cri de la scie et l'aigre sifflement
Du caillou qu'elle écrase en broyant l'aliment.
Crois-tu que , sans périr , ainsi l'ame entraînée
S'arrache à tous les nœuds dont elle est enchaînée ?

Si l'ame est un fluide à nos corps étranger ,
Qui sans effort s'y glisse et peut s'en dégager ,
De sa perte future elle offre le présage :
Car la fluidité de la mort est le gage.

Dissoute , elle pénètre en de nombreux conduits.
Enfin des alimens en nos corps introduits
Le suc disséminé filtre et se décompose.
Ainsi l'ame est soumise à leur métamorphose.
Aussitôt qu'elle arrive en ses états nouveaux ,
Cette reine subit de pénibles travaux :
Mobile , elle renonce à sa forme première ,
Circule en chaque veine , et , des sens prisonnière ,

Se confond avec eux , prend leur force , leurs goûts :
Elle naît , en un mot , et périt avec nous.

Quand l'être s'est plongé dans la nuit éternelle ,
S'il conserve de l'ame une faible étincelle ,
Loin de lui tout entière elle ne s'enfuit pas ;
L'outrage qu'elle endure est le sceau du trépas.
Mais , si l'ame exigeante , en sa brusque sortie ,
Se fait restituer sa plus faible partie ,
Pourquoi donc en leurs flancs les corps inanimés
Couvent-ils un essaim d'insectes affamés ¹⁷ ,
Qui dévore sans cesse , et qui , toujours avide ,
Se roule à flots impurs dans une chair fétide ?

Lorsqu'une ame s'arrache aux maux qu'elle a soufferts ,
D'autres ames soudain accourent en ses fers ?
Vérité , réponds-moi , ton disciple t'écoute ;
O noble déité , parle , éclaircis mon doute.
Le sort les conduit-il vers un germe chéri ,
Pour conquérir un faible et périssable abri ?
Eh quoi ! cette substance immortelle et volage
Vient briguer la faveur du plus vil esclavage !
Libre de tous les maux , quelle vaine raison
La contraint d'adopter sa hideuse prison ?

Mais, quand il serait vrai que cette pure essence
Voulût avec le corps allier sa puissance,
Quand cet hymen à l'ame offrirait des appas,
La Nature à ses vœux ne consentirait pas.

Pourquoi ce fier lion peut-il de race en race
Perpétuer sa force et sa féroce audace ?
Pourquoi le cerf léger, tremblant et fugitif,
Est-il toujours doué de son instinct craintif ?
Pourquoi l'adroit renard, gourmand et solitaire,
Garde-t-il en tous lieux sa ruse héréditaire ?
Et pourquoi nos plaisirs, nos peines et nos goûts,
Dans un ordre éternel naissent-ils avec nous ?
Ah ! crois-moi, la Nature à l'ame assigne un germe ;
Confondue, asservie à l'être qui l'enferme,
Elle suit ses progrès et partage son sort.
Son essence, dis-tu, triomphe de la mort :
Mais si, lassée alors de son vieux domicile,
L'ame de corps en corps se choisit un asile,
Par l'aveugle hasard les êtres gouvernés
Bientôt vont échanger leurs goûts désordonnés.
Désertant ses amours, la colombe innocente
Vers l'aigle fugitif s'élance menaçante ;

Le cerf , se dépouillant de sa timidité ,
Poursuit avec fureur le chien épouvanté ;
Et de l'homme avili la raison égarée
Abandonne l'empire à la brute éclairée.
Par son nouvel hymen , dis-tu , l'ame en nos sens
Asservit à nos goûts ses goûts obéissans ,
Et , mesurant sa force au corps qui la recèle ,
Transforme sa nature et demeure immortelle.
Aux lois du changement tu ne la soustrais pas ,
Et la variété la condamne au trépas.
Lorsqu'à tant de périls la Nature l'expose ,
En fuyant son abri l'ame se décompose.
Mais , suivant à jamais son éternel chemin ,
L'ame humaine peut-êtr attend un corps humain ?
Son pénible trajet , sa nouvelle alliance .
Lui ravit donc les fruits de son expérience ?
Pourquoi le faible enfant , privé de la raison ,
Attend-il dans les pleurs sa brillante saison ?
Tel du hardi coursier le rejeton débile
Aux exploits belliqueux est long-tems inhabile.
L'ame , dis-tu , lassée après ces longs travaux ,
Rajeunit , se retrempe en des membres nouveaux :

Mais d'un tel changement la rigoureuse épreuve
 . Offre de son trépas l'irrécusable preuve.

Ah ! si l'ame et l'esprit en nos corps enfermés
 Dans des momens divers avaient été formés,
 Comment , assujettis au sort qui les rassemble ,
 Vers leur perfection marcheraient-ils ensemble ?
 Comment de cet accord l'ame enfin se lassant
 Fuit-elle sans retour son palais vieillissant ?
 Ses débris écroulés vont-ils peser sur elle ?
 Eh ! que peut redouter une essence immortelle ?

Quand l'hymen accomplit ses mystères si doux ,
 Attentive au signal du bonheur des époux ,
 D'ames neuves encore une foule nombreuse
 Viendrait-elle épier leur ivresse amoureuse ,
 Et d'un germe mortel , en sa vaine ferveur ,
 Disputer la conquête , ou briguer la faveur ?
 Quelle ame du combat sort enfin triomphante ?
 Est-ce la plus robuste , ou la plus diligente ?

Mais vois-tu dans les cieus croître les arbrisseaux ,
 Les poissons dans les champs, la flamme au fond des eaux ?
 Vois-tu le sang jaillir de l'âpre sein des pierres ,
 Et les fruits savoureux couronner les bruyères ?

Non ; tout roule à jamais dans un cercle ordonné.

Ainsi l'ame a pour naître un berceau destiné :

Elle ne peut enfin ni vivre indépendante ,

Ni s'enfuir à son gré de l'être qui l'enfante :

Car, si l'ame et l'esprit, suivant leur goût léger,

Recevaient du hasard leur trône passager ,

Ils iraient, entraînés dans un sentier facile ,

Parcourir les détours de leur vivant asile.

Ah ! puisque la Nature indique leurs besoins ,

Leur destine un appui , les entoure de soins ,

Pourront-ils , arrachés d'un abri secourable ,

Éviter de la mort le trait inévitable ?

A l'immortelle essence unir un corps mortel !

Que dis-je ? les douer d'un attrait mutuel !

O vaine absurdité ! qu'auraient-ils de semblable ?

L'une est indestructible , et l'autre périssable.

Et tu les réunis ! tu les livres aux flots

D'un horrible océan de peines et de maux !

Non , l'immortalité n'est que l'heureux partage

Des corps victorieux du tems qui les outrage ,

Dont le principe actif , puissant et resserré ,

D'aucun trait déchirant ne peut être altéré.

Tels sont les élémens , cette base du monde ,
Dont ma muse a chanté la puissance féconde ;
Ce vide spacieux , cet océan sans fond
Où tout s'agite , court , se perd et se confond ;
Et la Nature enfin , cet assemblage immense
De l'espace et des lieux , où tout meurt et commence ;
Empire dont nul choc ne détruit l'unité :
Sa borne est l'infini , son cours l'éternité.
Ainsi , l'ame n'est point simple , pure et solide ;
Dans son tissu léger elle enferme du vide.
Serait-elle impalpable ? Au sein même des corps ,
Mille assauts destructeurs ébranlent ses ressorts.
Il est d'ailleurs , il est dans la plaine azurée
Des gouffres où fuirait sa substance égarée.
Pour cette ame , en un mot , non , je ne croirai pas
Que se ferme à jamais la porte du trépas.

De l'ame , diras-tu , le divin privilège
Contre tous les assauts peut-être la protège.
Mais elle est asservie à des tourmens nombreux.
Du délire vois donc les transports douloureux ;
Vois sa mémoire éteinte , et sa force énergique
Céder aux noirs pavots d'un sommeil léthargique.

A ces maux dont l'essaim l'assiége avec fureur,
Joins les vices honteux, la faiblesse, l'erreur,
Du livre du passé la déchirante étude,
De l'obscur avenir la vague inquiétude,
L'insatiable orgueil, l'ennui, la cruauté,
L'implacable remords, qui, vengeur irrité,
Vers d'affreux souvenirs ramenant sa victime,
L'accable incessamment du fardeau de son crime.

Si tout périt en nous, qu'est-ce donc que la mort ?
Elle éteint la douleur, trompe les coups du sort,
Et nous rend au repos qu'avait troublé la vie.
Avons-nous partagé les maux de la patrie,
Quand des noirs Africains les fougueux bataillons,
Comme un torrent rapide, inondaient nos sillons ?
A la voix de Bellone, aux rumeurs de la guerre,
Un douloureux effroi s'étendit sur la terre.
Les peuples en suspens attendaient, prosternés,
Par quels maîtres nouveaux ils seraient enchaînés.
Eh bien ! quand le trépas au corps qui la recèle
De l'ame ravira la dernière étincelle,
Nous braverons ainsi le sort capricieux ;
Ah ! nous ne serons plus ! que s'écroulent les cieux !

Leur voûte avec fracas sur nos cendres lancée
Ne pourrait pas en nous réveiller la pensée.

Si, de la vie un jour rallumant le flambeau ,
Les êtres lentement s'échappaient du tombeau ,
Replacèrent chaque organe en sa forme première ,
Et sous le même aspect rentraient dans leur carrière ;
Renoûraient-ils le fil de nos jours éclipsés ?
Qui de nous , inquiet de ses destins passés ,
Dans un vague lointain cherche à se reconnaître ,
Ou craint le sort futur des restes de son être ?
Sans doute , dans le cours des siècles infinis ,
Les nombreux élémens tant de fois réunis ,
Par leurs variétés , qui toujours se succèdent ,
Jadis furent doués des formes qu'ils possèdent ;
Mais pour eux tout se perd , tout , jusqu'au souvenir.
L'existence s'éteint ; ainsi qu'à l'avenir ,
Étrangère au passé , l'ame se décompose :
Sa substance , altérée en cette longue pause ,
Se dégrade , s'allie à de grossiers objets
Qu'un souffle intelligent ne réchauffa jamais.

Hélas ! quand la Nature au monde nous convie ,
La douleur nous attend sur le seuil de la vie :

Mais, du triste Univers à peine est-il exclus,
Qu'à ses propres destins l'homme n'appartient plus :
Sur le sol paternel rien ne marque sa place ;
Dans l'ombre du néant tout à coup il s'efface.
Pourquoi s'épouvanter à l'aspect du trépas ?
Est-on infortuné quand on n'existe pas ?
Non, l'être fatigué d'une course inutile,
Calme, se réfugie en son premier asile.

Ainsi, de la Nature esclave mutiné,
Quand ce mortel gémit d'être un jour condamné
A servir d'aliment aux peuplades de l'onde,
A repaître le tigre ou le reptile immonde,
Sans doute dans son ame une aveugle terreur
Imprime de la mort une profonde horreur.
Animé tour à tour de crainte et d'espérance,
Vers l'avenir douteux en tremblant il s'avance.
Mais le trépas, dit-il, éteint le sentiment :
Il ose l'affirmer, en secret se dément.
Du monde il ne croit pas tout entier disparaître,
Et laisse vivre encore une part de son être.
Que dis-je ? environné des plaisirs les plus doux,
De la mort redoutable il sent déjà les coups.

Voit déjà le vautour et les tigres avides
S'arracher les lambeaux de ses membres livides.
Il frémit... de lui-même il ne s'exile pas ;
Il croit vivre en ce corps glacé par le trépas ;
Il le ranime , en lui redoute la souffrance ,
Et sa pensée encor lui prête l'existence.
O lâche incertitude ! ô trompeuses douleurs !
Homme , connais ton sort ; homme , sèche tes pleurs.
La mort ne laisse point , à ton heure suprême ,
Un être intelligent qui survive à toi-même ,
Qui , gardien malheureux du séjour des tombeaux ,
Aux monstres affamés dispute tes lambeaux.
Si d'offrir à leur faim cette indigne pâture
Te semble de la mort la plus cruelle injure ,
Des flammes crains-tu moins l'aiguillon douloureux ?
Préfères-tu languir dans le miel savoureux ¹⁸ ?
Ou dormir dans le sein de la terre humectée ,
Sous les pas dédaigneux d'une foule agitée ?
O destinée affreuse ! arraché pour jamais
A ma famille en pleurs , à tout ce que j'aimais ,
Je ne reverrai plus cette épouse si chère ,
Ces enfans qui volaient dans les bras de leur père ,

Et qui, de mes baisers disputant la faveur,
Versaient un plaisir pur jusqu'au fond de mon cœur.
Adieu, projets chéris, amitié consolante ;
Adieu, premiers succès de ma gloire naissante !
Loin de moi, sans retour, fuyez, objets si doux !
O songes du bonheur, évanouissez-vous !...
Oui ; mais lorsqu'au tombeau le sort te précipite,
Auprès de toi du moins aucun regret n'habite.
Abjure noblement une funeste erreur,
Et, fort de ta raison, vois la mort sans terreur.
Quels que soient tes beaux jours, quand sa faux les moissonne,
Un calme inaltérable aussitôt t'environne ¹⁹ :
Et nous, près d'un bûcher, dévorés de douleurs,
Nous contemplons ta cendre en l'arrosant de pleurs ;
Le tems ne peut du cœur refermer les blessures.
Et pourquoi ce long deuil, ces funèbres murmures ?
Qui donc nous fait gémir ? le sommeil de la paix,
Qu'un songe douloureux ne troublera jamais.

• Mes amis, du plaisir que le vol est rapide !
• Seul à tous nos instans que sans cesse il préside :
• Défions dans ses bras le sort capricieux. »
Tels, couronnés de fleurs, des convives joyeux

Se flattent , et voudraient , à l'abri des alarmes ,
 De la vie en un jour dévorer tous les charmes.
 Voyageurs éternels dans l'immense avenir ,
 Pour leurs besoins futurs vont-ils se prémunir ?
 Avides de jouir sur le sombre rivage ,
 Vont-ils donc s'emparer des vivres du voyage ?

Lorsque le frais sommeil a de l'ame et du corps
 Dans ses bras mollement détendu les ressorts ,
 Jamais d'aucun soupçon l'importune présence
 N'ouvre sur nos périls l'œil de la prévoyance.
 Affranchis de travaux , sans crainte , sans désir ,
 Nous ne regrettons pas le moment du plaisir.
 De nos peines pourtant , que le sommeil efface ,
 En songe quelquefois nous retrouvons la trace.
 Mais la mort nous accorde un plus profond repos :
 Rien ne peut secouer ses éternels pavots.

Mécontent du destin , lorsque l'homme murmure ,
 Si tout à coup tonnait la voix de la Nature ²⁰ :

- Enfant que j'ai chéri , pourquoi crains-tu la mort ?
- Heureux navigateur , tu vas rentrer au port.
- Si , par les voluptés accompagnés sans cesse ,
- Tes jours délicieux coulent dans la mollesse :

- » Tel qu'un vase sans fond , si ton fragile cœur
- » Ne reçut pas en vain les flots purs du bonheur ;
- » Rassasié de tout , sans regret , sans envie ,
- » Va , sors donc satisfait du festin de la vie ²⁴.
- » Mais si , de mes trésors indigne possesseur ,
- » Tu n'as point des plaisirs savouré la douceur ;
- » Si , dévoré d'ennuis , nul espoir ne te reste ,
- » Si la vie à tes yeux n'est qu'un exil funeste ,
- » Prêt à le terminer , pourquoi verser des pleurs ?
- » Voudrais-tu prolonger le chemin des douleurs ?
- » Ne résiste donc pas à la mort qui t'appelle ;
- » Car je ne puis t'offrir nulle faveur nouvelle.
- » Quel que soit mon pouvoir , mes travaux sont constans
- » Ton corps n'est point flétri par l'outrage des ans :
- » Mais pour toi s'offrirait l'invariable scène
- » De joie et de tourmens , de repos et de peine ,
- » Quand de tes jours nombreux le cours illimité
- » S'étendrait , s'étendrait avec l'éternité. »

Qui de nous désormais , séduit par l'imposture ,
 Oserait d'injustice accuser la Nature ?
 Et lorsqu'un malheureux , de chagrins dévoré ,
 En fuyant le trépas qui l'en eût délivré ,

Semble du tombeau seul redouter les approches ,
La Nature en courroux l'accable de reproches :

- Esclave révolté , ne m'importune plus ;
 - Ne joins pas à tes maux des regrets superflus ;
 - Si tu crains la douleur , la tombe est un asile. »
- Mais aux cris insensés de ce vieillard débile :
- Riche de tous les biens , pauvre par les désirs ,
 - Tu parcourus sans fruit la route des plaisirs.
 - Quoi ! tu ne possédas qu'une vie imparfaite ,
 - Et tu veux au trépas disputer sa conquête !
 - C'en est fait , tu fléchis sous le fardeau des ans ;
 - Il ne t'appartient plus de goûter mes présents ;
 - D'autres vont s'emparer du plaisir qui te laisse :
 - Mais sous les coups du sort tombe au moins sans faiblesse. »

Mortel contre ses lois vainement révolté ,

Cède avec l'Univers à la nécessité.

Rien ne rentre au néant ; mais la triste vieillesse

Au spectacle du monde appelle la jeunesse.

Les êtres , à leur but forcés de parvenir ,

Sont la semence enfin des êtres à venir.

Chaque race à son tour par l'autre poursuivie

Lui transmet en courant le flambeau de la vie.

Tels que leurs précurseurs , tous ces hôtes divers
Disparaîtront bientôt du mobile Univers.

La Nature , à ses dons imprimant l'inconstance ,
Comme un faible usufruit nous prêta l'existence.

Dans les fastes nombreux des siècles entassés
Nos destins passagers nous semblent retracés ;
Dans un mouvant miroir , là , notre œil envisage
Du paisible avenir la prophétique image :
Pour nous bientôt commence un repos sans réveil ,
Un calme encor plus doux que le plus doux sommeil.

L'enfer n'est qu'un vain nom : mais sa longue souffrance
L'homme l'a rassemblée en sa courte existence.
Sous son fatal rocher ce Tantale enchaîné
Aux superstitions c'est l'homme abandonné ²² ,
Qui , dans les maux cruels dont le destin l'accable,
Croit ressentir des dieux la vengeance implacable.

De vautours renaissans ce Titye entouré
Aux gouffres infernaux n'est donc pas dévoré.
Peut-il être , malgré son immense stature ,
De leur voracité l'éternelle pâture ?
Les assouvirait-il , quand ce colosse altier
De la terre sous lui couvrirait l'orbe entier ?

A des maux infinis quel être peut suffire ?
Titye est ce mortel que le crime déchire .
Qui , par des goûts honteux sans cesse captivé ,
Couve d'affreux remords dans son cœur dépravé.

Ce Sisyphe imprudent , qu'un fol espoir anime ,
De ce mont escarpé veut atteindre la cime ;
Vers elle il pousse , élève un énorme rocher ;
Le fardeau monte , monte ; et , prêt à la toucher ,
Retombe , et , sous sa masse entraînant la victime ,
La replonge à grand bruit dans l'infernal abîme.
De l'orgueil téméraire emblème ingénieux ,
Sisyphe est cet avide et sombre ambitieux
Qui mendie en rampant la faveur populaire ,
Brigue de vains faisceaux , ou l'honneur consulaire ;
Et toujours repoussé , la honte sur le front ,
Va dans un antre obscur dévorer son affront.

Insensible au retour de la saison féconde ,
Dévorer sans jouir les biens dont elle abonde ,
Vainement irriter la soif de ses désirs ,
Épuiser chaque jour la coupe des plaisirs ,
En s'abreuvant enfin des plus pures délices ,
Dans un cœur fatigué les changer en supplices ;

N'est-ce pas le tourment de ces jeunes beautés
Qui dans cet âge heureux , si cher aux voluptés,
Dans un vase sans fond vont d'une main craintive
Verser incessamment une onde fugitive ?

Ce Tartare grondant , ces gouffres ténébreux ,
L'hydre , les fouets vengeurs , les torrens sulfureux ,
Sont les fruits mensongers d'une absurde ignorance.
Mais le crime jamais n'échappe à la vengeance ;
Le crime à chaque pas est suivi par l'effroi ;
Il sent peser sur lui le glaive de la loi.
Dût-il tromper les yeux du juge redoutable ,
Les tourmens des enfers sont dans un cœur coupable.
En vain il se confie au secret protecteur ;
Le mal conduit au mal et punit son auteur.
Ajoute à cette horrible et longue inquiétude
D'un avenir cruel l'affreuse incertitude.

L'homme faible et pervers , artisan de ses maux ,
A creusé sous ses pas les gouffres infernaux.

Homme , pourquoi gémir au bout de ta carrière ?
Ancus lui-même , Ancus a fermé sa paupière²³ ,
Lui qui plane au-dessus de la foule des rois.
Ces héros dont le monde a révééré les lois ,

Du faite de la gloire obligés de descendre ,
A la terre étonnée ont confié leur cendre.
Ce roi qui , resserré dans ce vaste Univers ,
Guida ses légions sur l'abîme des mers ,
Et , premier conquérant de l'empire de l'onde ,
Recula devant lui les limites du monde ²⁴ ;
Asservi cependant à la rigueur du sort ,
Courba son front altier sous la faux de la mort.
Ce vaillant Scipion , ce fléau de Carthage ,
Comme un esclave obscur a subi son outrage.
Des sciences , des arts les nobles inventeurs ,
De nos maux renaissans divins consolateurs ,
Homère , souverain de leur troupe sacrée ,
Cachent dans le tombeau leur poussière ignorée.
Démocrite , averti que l'outrage des ans
Brisait de sa vigueur les ressorts languissans ,
Au-devant de la mort s'avança d'un pas ferme.
De sa vie Épicure enfin trouva le terme ,
Lui qui , foulant aux pieds d'importunes grandeurs ,
Des enfans de la gloire éclipsa les splendeurs ,
Comme le dieu du jour , en sa noble carrière ,
Des célestes flambeaux fait pâlir la lumière ²⁵.

Et tu crains de mourir , homme inutile et vain !
Du néant de tes jours tu redoutes la fin !
Mais partout la douleur ou la mort te menace ;
L'avenir t'épouvante et le présent te lasse.
Du tems qui nous poursuit le vol te paraît lent ;
Un long sommeil t'accable , et tu dors en veillant.
De spectres entouré , vil jouet du mensonge ,
La vie enfin pour toi n'est qu'un pénible songe :
Et d'écueils en écueils tu flottes emporté
Entre l'effroi , le doute et la crédulité.

Indigné des tourmens que l'ignorance impose,
Si l'homme moins timide en découvrirait la cause ,
Combien la vérité charmerait son destin !
Malheureux ! irait-il , dans ses vœux incertain ,
Fatigué de lui-même , en proie à l'inconstance ,
User en vains projets sa rapide existence ?
Croit-il donc , transporté vers un objet nouveau ,
Du chagrin en courant secouer le fardeau ?

L'un quitte son palais qu'habite la tristesse ;
Sur ses pas elle accourt et le poursuit sans cesse :
Jamais il ne remplit le vide de son cœur.
L'autre de ses coursiers excite la vigueur.

Va-t-il d'un incendie arrêter le ravage ?

Il va chercher la paix sous un rustique ombrage.

A peine a-t-il revu les champs silencieux

Que l'ennui vient peser sur son front soucieux.

La cité le rappelle²⁶,.... Il ne sait ce qu'il aime ;

Il fuit, vole , et ne peut échapper à lui-même.

Le sage à tant d'erreurs n'est point abandonné ;

Par le fleuve du tcms sans secousse entraîné ,

Loin d'unir au présent la souffrance future ,

Au passage il jouit des dons de la Nature ;

Invité par sa voix au sommeil éternel ,

Satisfait , il s'endort sur son sein maternel.

Pourquoi dans le péril ce doute , ces alarmes ?

Le destin rigoureux cède-t-il à nos larmes ?

Ce tyran a réglé nos plaisirs , nos malheurs :

Supportons noblement le fardeau des douleurs.

La vie est un trajet assailli par l'orage ;

Le repos nous attend au terme du voyage.

Quand nous pourrions long-tems triompher du trépas,

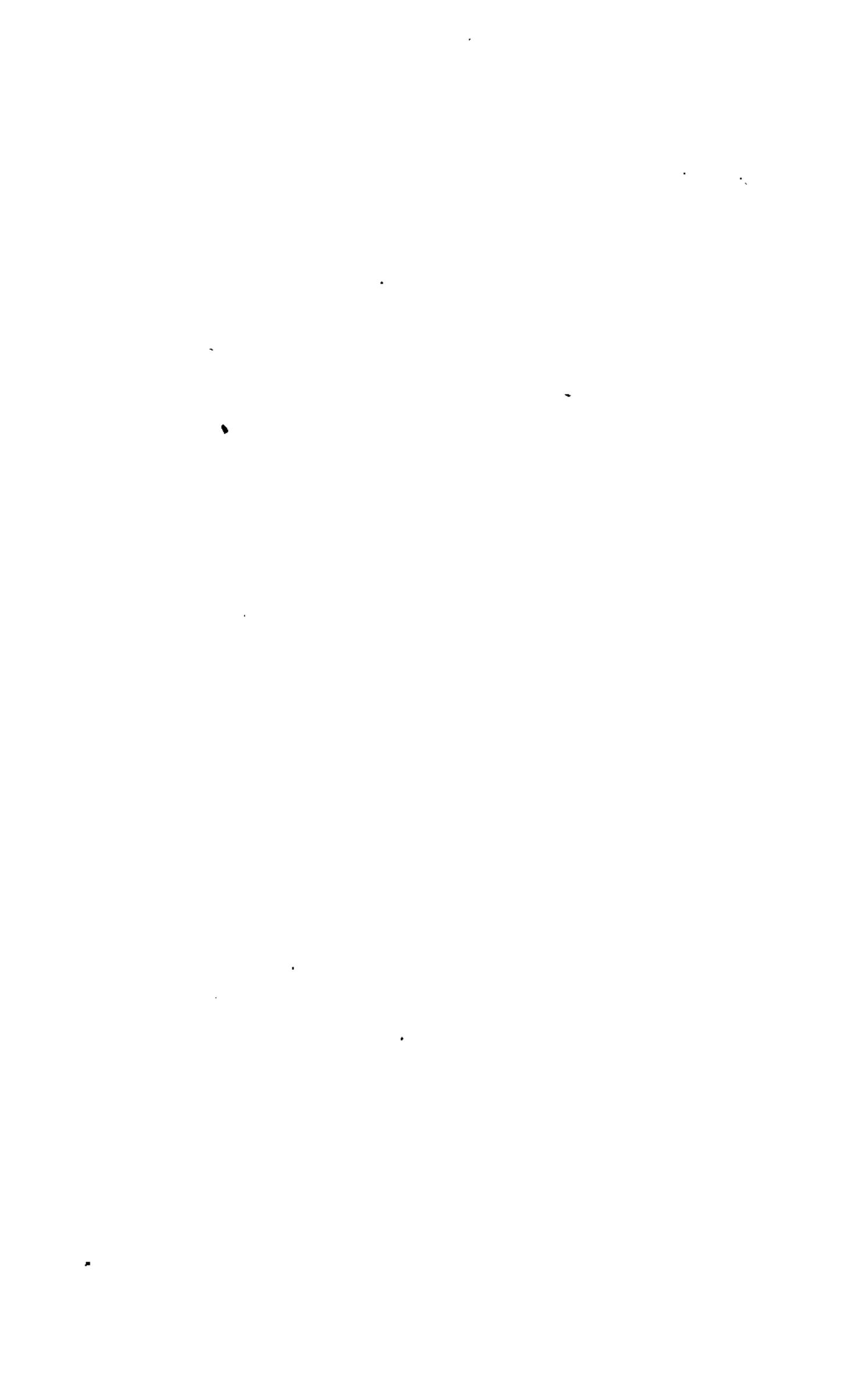
Nos organes lassés ne rajeuniraient pas.

La Nature , pour nous devenue inféconde ,

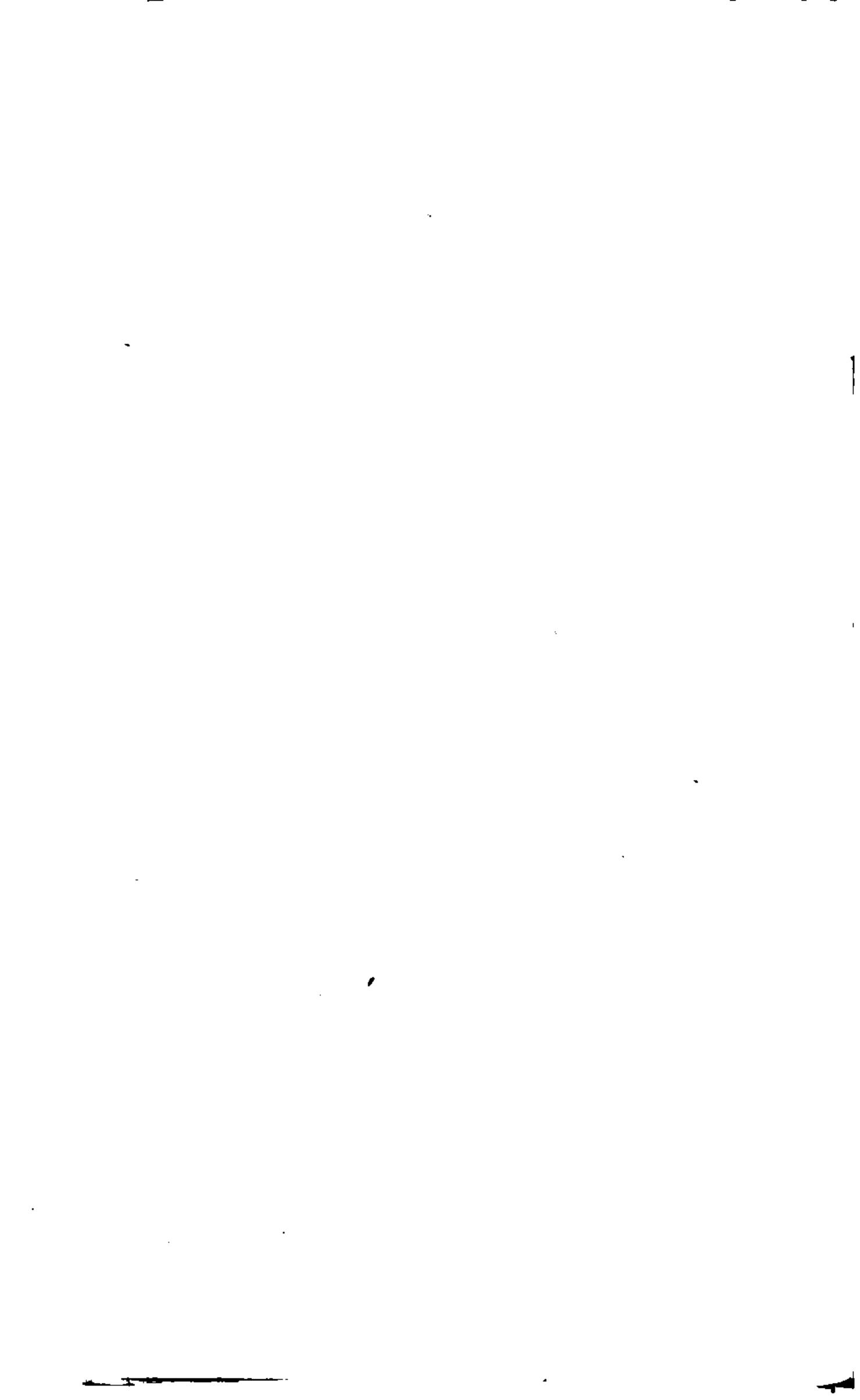
Ne doit plus à nos goûts livrer un autre monde.

Mais le bien qui s'échappe invite à le saisir.
Le désir satisfait provoque le désir ;
Sa dévorante ardeur n'est jamais assouvie ;
Elle embrase les cœurs de la soif de la vie.

Mais crois-tu que tes ans , nombreux et fortunés ,
Abrégeraient les jours au trépas destinés ?
Non ; quel que soit l'instant où son arrêt t'appelle ,
Il te reste à subir une mort éternelle ;
Et celui qui naguère est tombé sous sa faux
Habite aussi long-tems l'asile des tombeaux ,
Que celui qui , jadis obligé d'y descendre ,
Vit des siècles sans nombre entassés sur sa cendre.



Notes du Chant Troisième.



Notes

DU CHANT TROISIÈME.

NOTE I, PAGE 225, VERS I.

O toi qui de la Grèce es le guide et l'honneur.

Dans ce magnifique début du troisième chant, Lucrèce donne une nouvelle preuve de son enthousiasme pour le grand homme qu'il appelle son maître et son guide. Sa poésie s'élève avec ses pensées; il semble qu'il ait réservé tous les secrets de son art pour conserver l'intérêt dans un sujet trop souvent aride. Ce chant, le plus admiré de toute l'antiquité, fut regardé comme le plus grand effort du génie. Les Modernes, qui ont presque toujours méconnu Lucrèce, ont paru ignorer quelles beautés renfermait ce livre; cependant Voltaire a dit :

« Il y a dans *Lucrèce* un admirable troisième chant; je le » traduirai, ou je ne pourrai. » *Voltaire* ne tint point sa promesse; sa version aurait suffi pour attirer à l'original l'admiration dont il est digne.

NOTE 2, PAGE 226, VERS 6.

Au retour du matin, la diligente abeille
Pompe un moins doux nectar sur la rose vermeille.

Cette comparaison charmante rappelle ces beaux vers de *Pindare* :

Γλυκεῖα δὲ φρῆν
Καὶ συμπόταισιν ὀμιλεῖν
Μελισσᾶν ἀμειβετὰ τρητὸν πόνον.

PYTHIQUE VI.

Voici la version de *M. Tourlet*, fidèle et savant traducteur de *Pindare* : « Son caractère heureux, et son » langage au milieu de ses dignes convives et de ses » amis, surpasse en douceur le miel distillé dans les cel- » lules de l'industrielle abeille. »

NOTE 3, PAGE 226, VERS 14.

Mon regard se repaît de la splendeur des cieux ;
 Je contemple l'asile où reposent les dieux :
 Là , n'arrivent jamais les funèbres nuages ,
 Ni les âpres frimas , ni le bruit des orages.

Cette peinture de la résidence des dieux rappelle un fragment de l'*Odyssée*, ch. VI. « Lorsque Minerve , dit » Homère , eut cessé de parler à la jeune Nausicaa , elle » disparut et remonta au séjour immuable des dieux , où » règnent la paix et la sécurité , que jamais ne troublent » les vents , que jamais n'altère la pluie , que jamais » n'attristent la neige et les frimas. Là , toujours un ciel » sans nuages , une clarté pure , des plaisirs et une fé- » licité sans mélange. »

Ἡ μὲν ἄρ' ὧς εἰποῦσ' ἀπέβη γλαυχόπις Ἀθήνη
 Οὐλυμπόνδ', ἔθι φασὶ θεῶν ἔδος ἀσφαλὲς αἰεὶ. . . .

NOTE 4, PAGE 226, VERS 18.

Prodigue pour les dieux , la Nature féconde
 D'un torrent de bonheur sans cesse les inonde.

Lucrèce se plaît à peindre le calme des divinités , et leur insouciance pour les événemens du monde ; il a ré-

pété plusieurs fois cette idée avec des expressions presque semblables. Horace a imité ces passages de Lucrèce :

. *Credat Judæus Apella,*
Non ego, namque deos didici securum agere ævum ;
Nec si quid miri faciat Natura, deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto.

Lib. I, Sat. v, vers. 95 seq.

Qu'on fasse cette histoire à quelque circoncis ;
 Pour moi je ne crois point à de pareils récits,
 Convaincu que les dieux, dans une paix profonde,
 Aux lois de la Nature abandonnent le monde.

Traduction de M. RAOUL.

Cette opinion de l'incurie des divinités est manifestée dans presque tous les écrivains qui ont suivi Lucrèce. Tacite lutte faiblement contre elle, et semble l'avouer en différens passages ; il dit au 1^{er} livre des *Histoires* : *Non enim unquam atrocioribus populi romani cladibus magisve justis judiciis approbatum est, non esse curæ diis securitatem nostram, esse ultionem.* « Non, jamais plus horribles calamités du peuple romain, ni plus justes arrêts de la puissance divine, ne prouvèrent au monde que, si les dieux ne veillent pas à notre sécurité, ils prennent soin de notre vengeance. »

J'emprunte ce passage au savant traducteur de Tacite, M. Burnouf, dont le beau travail, déjà publié en partie, assure à notre littérature une version digne du premier historien romain.

NOTE 5, PAGE 226, VERS 22.

Mais du vaste Univers à leurs yeux nul obstacle
N'interdit l'éternel et sublime spectacle.

Lucrece veut dire ici que la terre nous empêche de distinguer sous nos pieds ce qui se passe dans le vide, au lieu que les dieux, placés dans leurs *intermondes*, dans ces régions élevées, d'où notre globe n'est qu'un point pour eux, peuvent librement promener leurs regards sur ce vide immense, dans lequel se forment et agissent les êtres. Voilà ce qu'a voulu dire Lucrece; c'est toujours avec cette majesté qu'il parle des dieux.

NOTE 6, PAGE 227, VERS 20.

Que leur ame mobile, invisible étincelle,
S'allume avec la vie et s'éteint avec elle.

Ce problème fut, et dut être le plus insoluble; mais chacun crut avoir intérêt à le résoudre; de là ces in-

nombrables hypothèses, ces systèmes opposés qui, pendant trois mille ans, ont fatigué l'intelligence humaine, et ne l'ont jamais éclairée.

Dicéarque nie absolument l'existence de l'ame, en soutenant qu'elle n'est qu'une configuration d'où résulte le sentiment. Selon Thalès, c'est une nature de soi-même en mouvement. Selon Platon, c'est une essence qui se meut; c'est un nombre, dit Xénocrate; c'est une entéléchie, dit Aristote. Pythagore en fait une harmonie; Posidonius, une idée; Hippocrate, un esprit subtil répandu par tout le corps; Héraclite de Pont, une lumière; Héraclite, une étincelle de l'essence des étoiles; chaque philosophe la créa à sa manière. Après avoir disputé sur sa nature, on disputa sur le siège qu'elle occupe.

Simonide, Hippocrate, Galien, Pline, les deux Sénèque, les Epicuriens, les Saducéens chez les Juifs, la croyaient mortelle; les Stoïciens lui accordaient une très-longue vie, mais qui avait un terme. L'opinion de la mortalité de l'ame paraissait si indifférente, que personne ne la dissimulait; César l'avouait en plein sénat; Sénèque la proclamait sur le théâtre; et ils ne trouvèrent point de contradicteurs.

S'il faut en croire Cicéron, Phérécide le Syrien fut le

premier qui apprit aux Grecs que l'ame existait de toute éternité, et devait exister à jamais. Pythagore accrédita ce système, qui fut adopté par Thalès, Anaxagore, Diogène, Platon, etc. Ce dogme, promettant une seconde existence, devait avoir beaucoup de partisans; les hommes sont presque toujours dévorés par la soif de la vie, et ils acceptent volontiers l'espérance qui leur est offerte de l'éterniser. Cette croyance inspira le plus grand enthousiasme; Hégésias l'enseigna à Cyrène, et ses nombreux disciples s'entretuèrent afin d'affranchir leur ame de sa prison terrestre; Cléombrote d'Ambracie se précipita du haut d'une tour. Cette manie s'empara de tous les esprits faibles; ses progrès furent si effrayans que Ptoléméc Philadelphé défendit d'enseigner cette doctrine, dont l'effet était devenu dangereux.

NOTE 7, PAGE 228, VERS 13.

L'ambition cruelle et la dure avarice.

Ce morceau de morale est magnifique; mais on l'a souvent admiré sans l'entendre, et l'application, il est vrai, en est difficile à saisir. On a peine à concevoir comment la crainte de la mort fait naître l'avarice, l'ambition, l'envie, tous les vices, et subjugue les cœurs au

point d'inspirer à quelques hommes l'aversion de la vie et le projet de se tuer ; mais , pour entendre ces idées , il faut se pénétrer des fables de l'ancienne mythologie , et ce passage , bien loin d'être regardé comme une vaine déclamation , paraîtra plein de sens et de philosophie. Le Mépris , la Pauvreté et l'Ignominie formaient , d'après un axiôme fondamental du paganisme , le cortège de la Mort. Ce furent donc ces fausses inductions , tirées de la religion payenne , qui souvent donnèrent naissance aux crimes si éloquemment décrits par Lucrèce. Voilà pourquoi Virgile , à la porte des enfers , avec le Deuil , les Soucis , la Vieillesse , la Maladie , place la Faim et la Pauvreté.

Vestibulum ante ipsum , primisque in faucibus Orci ,
 Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ ;
 Pallentesque habitant Morbi , tristisque Senectus ,
 Et Metus , et malesuada Fames , ac turpis Egestas ,
 Terribiles visu formæ ; Lethumque , Laborque ;
 Tum consanguineus lethi Sopor , et mala mentis
 Gaudia , mortiferumque adverso in limine Bellum ,
 Ferreique Eumenidum thalami , et Discordia demens ,
 Vipereum crinem vittis innexa cruentis.

Devant le vestibule , aux portes des enfers ,
 Habitent les Soucis et les Regrets amers ,

Et des Remords rongeurs l'escorte vengeresse ;
 La pâle Maladie et la triste Vieillesse ;
 L'Indigence en lambeaux , l'inflexible Trépas ,
 Et le Sommeil son frère , et le Dieu des combats ;
 Le Travail qui gémit , la Frayeur qui frissonne ,
 Et la Faim qui frémit des conseils qu'elle donne ,
 Et l'ivresse du Crime , et les filles d'enfer
 Reposant leur fureur sur des couches de fer ;
 Et la Discorde enfin qui , soufflant la tempête ,
 Tresse en festons sanglans les serpens de sa tête.

Tous les moralistes de l'antiquité avaient pour but de détruire un préjugé si funeste, en publiant hautement que les rangs, les honneurs, les richesses, ne garantis-
 saient pas des atteintes de la mort. Ainsi Horace disait :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
 Regumque turres.
Lib. I, Od. iv.

L'un de nos jeunes écrivains, qui, par de grands travaux poétiques, s'est déjà placé si haut dans notre littérature, interprète ainsi le poète de Tibur :

La mort d'un pas égal frappe à l'humble chaumière,
 Et va chercher les rois au séjour des plaisirs.
 O Sestius, le sort à ta courte carrière
 Défend le long espoir et les vastes désirs.

Bientôt tu descendras dans les royaumes sombres ,
 Ce trop fameux empire où s'entassent les ombres !
 Pluton l'ordonne. . . adieu les plaisirs et les vins !
 Adieu les doux propos et les rois des festins !

LÉON HALEVY.

On doit à Malherbe une belle imitation de cette pensée d'Horace ; il dit en parlant de la mort :

Le pauvre , en sa cabane où le chaume le couvre ,
 Est sujet à ses lois ;
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en défend pas nos rois.

NOTE 8 , PAGE 230 , VERS 4.

Et nous , quand resplendit la lumière des cieux ,
 Des prestiges grossiers ont fasciné nos yeux.

J'ai cru devoir donner à cette image , répétée trois fois par Lucrèce , une nuance différente des autres versions.

NOTE 9 , PAGE 230 , VERS 18.

Que la Grèce honora du doux nom d'harmonie ,
 Enfin , l'heureux concert des ressorts de la vie.

Les philosophes , qui regardaient l'ame , comme une

harmonie résultant du jeu des organes, ne voyaient dans le corps humain qu'un instrument dont la mise en action produisait la pensée ou l'ame; ils croyaient aussi que chaque agrégat de la Nature était plus ou moins capable de sentir, selon le degré de sa perfection; les végétaux plus que les pierres, les hommes plus que les autres animaux; de même que tous les corps, étant naturellement sonores, sont plus ou moins harmonieux, selon la différence de leur conformation; ainsi, par le mot *harmonie*, ils entendaient un groupe de sons quelconque, et non l'accord parfait, comme Platon et Lucrèce le leur reprochent. On ne conçoit pas pourquoi ce système si ingénieux, si simple, si vraisemblable pour des païens, fut si vivement combattu par Lucrèce. Pourquoi s'obstinait-il à vouloir une seconde substance incluse dans la machine même, et qui ne pouvait rien expliquer que le corps n'expliquât tout seul? Lucrèce prétendait sans doute donner à l'ame plus de consistance, et, d'après son système général, il ne condamne à la destruction que sa forme, pour établir l'immortalité des substances qui la composent.

NOTE 10, PAGE 232, VERS 9.

Mais l'esprit cependant, source d'intelligence,
 A l'ame comme au corps peut imposer sa loi;
 Il les meut, les dirige, il leur commande en roi.
 Le cœur même est son trône, en tyran il l'habite.

Ici Lucrèce embellit une métaphysique abstraite par une image agréable, qui, prise d'une manière allégorique, est aussi ingénieuse que poétique.

NOTE 11, PAGE 236, VERS 14.

Fluide pénétrant, tout à coup l'air se glisse.

Le souffle n'est que l'air mis en action; la chaleur n'est que la modification d'un objet chaud. Lucrèce en fait ici des substances réelles: sa théorie de l'ame nous donne une idée bien étrange de la métaphysique des Anciens; presque tous ont fait entrer l'air dans la composition de l'ame: Pythagore l'appelle *ἀπόσπασμα αἰθέρος*, un détachement de l'air.

NOTE 12 , PAGE 242 , VERS 18.

De l'ame , nous dit-on , les yeux , humbles sujets ,
 Lui doivent le pouvoir d'observer les objets ;
 Et , passifs spectateurs , en vain brille leur flamme :
 Les yeux ne sont enfin que les portes de l'ame.

Lucrèce attaque ici Épicharme et Aristote , qui avaient
 poussé leur sophisme jusqu'à penser que ce n'étaient pas
 les yeux qui voyaient les objets , mais bien l'ame elle-
 même : νοῦς ὁρᾷ , νοῦς ἀκούει.

NOTE 13 , PAGE 246 , VERS 12.

Dans la débile enfance , une machine frêle
 Enveloppe un esprit tendre et faible comme elle.
 Dès que l'une parvient à la maturité ,
 L'autre obtient aussitôt sa force et sa clarté.

Cette image semble avoir inspiré Voltaire , dans ce
 passage de son Épître à Génonville :

Mon esprit m'abandonne , et mon ame éclipée
 Perd en moi de son être , et meurt avec mon corps.
 Est-ce là ce rayon de l'essence suprême ,
 Que l'on nous peint si lumineux ?
 Est-ce là cet esprit survivant à nous-même ?
 Il naît avec nos sens , croît , s'affaiblit comme eux ;

Hélas ! périrait-il de même ?

Je ne sais ; mais j'ose espérer

Que, de la mort, du tems et des destins le maître,
Dieu conserve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

NOTE 14, PAGE 256, VERS 20.

Ce serpent te menace ; à coups impétueux
Tranche les nœuds mouvans de son corps tortueux ;
Chaque part aussitôt se roule, se replie,
Distille le venin dont elle était remplie ;
Sa tête se redresse et se tourne en sifflant ;
Dans ses hideux lambeaux plonge son dard sanglant.

Les Anciens accordaient une ame à tout ce qui jouissait de la vie, quelle que fût sa forme extérieure ; ils pensaient qu'il existait une ame partout où se manifestait l'animation.

Remarquons ici combien cette peinture d'un serpent déchiré par le fer a de vérité et d'énergie. Ce vers est plein de force et d'harmonie imitative,

Volnere tortari, et terram conspergere tabo.

Cette image rappelle, pour les détails, la belle comparaison que Cicéron avait placée dans son poème de *Marius*.

Sic Jovis altisoni subito pinnata satelles,
Arboris e trunco, serpentis saucia morsu,

Subjugat ipsa feris transfigens unguibus anguem
 Semianimum, et varia graviter cervice micantem ;
 Quem se intorquentem lanians rostroque cruentans ,
 Jam satiata animos , jam duros ulta dolores ,
 Abjicit efflantem , et laceratum affligit in unda ,
 Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.

Voltaire l'a traduite ainsi :

Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre ,
 Blessé par un serpent élançé de la terre ;
 Il s'envole , il entraîne au séjour azuré
 L'ennemi tortueux dont il est entouré.
 Le sang tombe des airs ; il déchire , il dévore
 Le reptile acharné qui le combat encore ;
 Il le perce , il le tient sous ses ongles vainqueurs ;
 Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
 Le monstre , en expirant , se débat , se replie ;
 Il exhale en poisons les restes de sa vie ;
 Et l'aigle tout sanglant , fier et victorieux ,
 Le rejette en fureur , et plane au haut des cieux.

Cicéron avait aussi puisé le fond de son tableau dans
 Homère , livre XII de l'*Iliade*.

A la gauche du camp , un aigle aux larges ailes
 Plane : un serpent , captif dans ses serres cruelles ,

Se plie en longs anneaux , se débat tout sanglant ,
 Lui darde près du cou son aiguillon brûlant ,
 Le blesse , le déchire , et l'oïseau du tonnerre ,
 Irrité de douleur, le jette sur la terre ,
 Fait retentir les airs de ses cris furieux ,
 Et sur l'aile des vents monte au sommet des cieux.

BIGNAN.

NOTE 15, PAGE 257, VERS 6.

Sous les coups de la mort tombent anéantis.

Il est à remarquer que Lucrèce termine presque tous les paragraphes relatifs à la destruction de l'ame par un raisonnement à peu près semblable. J'ai fait mes efforts pour éviter la monotonie des tours et des images que Lucrèce ne s'est pas donné la peine de varier.

NOTE 16, PAGE 257, VERS 10.

L'ame , reine immortelle , à nos goûts asservie ,
 S'empresse de nous joindre aux portes de la vie ;
 Et l'esprit lumineux , dans sa route éclipsé ,
 Ne peut lire son sort aux fastes du passé.

Il faut avouer que le raisonnement de Lucrèce a ici autant de justesse que de profondeur ; on ne peut sup-

poser une origine à un être immortel , et si l'ame avait existé de toute éternité , cette pure intelligence , comme l'observe Lucrèce , aurait dû se rappeler ses destins passés. La décision du concile de Trente est conforme à l'opinion du poète ; elle nous apprend que l'ame est créée par Dieu à l'instant même de la formation du corps. Cette vérité , qui nous éclaire , ne pouvait guider Lucrèce ; en examinant de près son système , en considérant la situation où il se trouvait , et les idées admises sur l'ame dans son siècle , on peut se convaincre que Lucrèce était bien moins éloigné qu'il ne le semble de la route de la vérité. En admettant que l'ame pût avoir une forme , il a dû lui assigner un terme ; en la composant en partie d'objets matériels , il a dû en prévoir la dissolution ; chez Lucrèce , cette dissolution ne regarde que la forme et le mélange que l'on supposait dans la nature de l'ame ; mais il reconnaît éternelles les portions de son agrégat ; et cette partie si pure , si subtile , qu'il fait remonter vers les cieux , ne peut-elle pas être regardée comme l'émanation immortelle sortie du sein de Dieu pour donner la vie à nos corps , et qui , après leur destruction , se réunit à sa source ?

Les Anciens , d'ailleurs , quelle qu'ait été leur opinion sur la puissance des dieux , n'ont jamais accordé à l'ame

une immortalité bien réelle ; ils ne l'ont point douée , dans les enfers , de plaisirs ou d'affections bien sensibles : l'ame d'Achille , qu'Ulysse parvient à faire parler , ne donne pas une idée fort agréable du sort des ombres dans les Champs-Élysées. « Ne cherche pas à me consoler d'avoir perdu la vie , répond le fils de Thétis » au roi d'Ithaque ; j'aimerais mieux être l'esclave du » plus vil des hommes que de régner sur tous les morts. »

Βουλίμην χ'ἑπάρουρος ἐὼν θητεύμεν ἄλλω
 Ἄνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ ὧ μὴ βίωτος πολὺς εἴη ,
 Ἴδ' ἅσιν νεκύεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν.

ODYSS. LIV. XI.

Les Anciens n'ont eu que des notions vagues sur le sort à venir : il était réservé à la religion chrétienne de montrer aux hommes les moyens employés par la Divinité pour faire jouir ses élus d'une félicité éternelle.

NOTE 17, PAGE 259, VERS 10.

Pourquoi donc en leurs flancs les corps inanimés
 Couvent-ils un essaim d'insectes affamés ?

Lucrèce est ici d'accord avec une grande partie de nos physiciens modernes, dont les expériences les plus posi-

tives ont prouvé que la putréfaction produit des animalcules : rien n'est plus ancien que cette opinion. Souvent l'étymologie d'une expression nous instruit de la nature de l'objet pour lequel elle a été créée ; ainsi les mots *foetens* et *foetus*, dont l'un signifie l'odeur d'un corps qui se corrompt, et l'autre un être vivant qui commence à se former, ont évidemment une étymologie commune.

NOTE 18, PAGE 268, VERS 16.

Préfères-tu languir dans le miel savoureux ?

Quelquefois les anciens ont enseveli les corps dans le miel : Démocrite voulait que l'on conservât ainsi tous les morts.

NOTE 19, PAGE 269, VERS 12.

Quels que soient tes beaux jours, quand sa faux les moissonne
Un calme inaltérable aussitôt t'environne.

Long-tems après le siècle de Lucrèce, on parut n'attacher qu'un bien faible intérêt à l'idée de l'immortalité de l'ame. Sénèque s'empara de tout ce que Lucrèce avait dit sur ce sujet, et le fit réciter sur le théâtre. Voici des fragmens de l'un des chœurs du deuxième acte de *la Troade*.

Verum est, an timidos fabula decipit? etc.

Est-il vrai ? n'est-ce point une fatale erreur,
 Pour soumettre le faible au joug de la terreur ?
 Et quand dans le tombeau la mort m'a fait descendre,
 Un esprit fugitif survit-il à ma cendre ?

.....

A-t-on touché le bord terrible même aux dieux,
 L'être s'évanouit, et, telle qu'à nos yeux
 S'échappe au gré des vents la nue ou la fumée,
 Tel ce souffle moteur d'une fange animée,
 Tout-à-coup dégagé de ses pesans liens,
 Se dissipe et se perd aux champs aériens.
 La mort enfin n'est rien ; lâche, bannis ta crainte ;
 Réprime, ambitieux, ton espoir ou ta plainte.
 Où gisons-nous, dis-moi, dans ce nouveau séjour ?
 Où gisent les mortels qui doivent naître un jour ?
 Le tems nous engloutit ; le néant nous réclame ;
 La mort, du même coup, frappe le corps et l'ame.
 Les monstres du Tartare, et ses nombreux fléaux,
 Et le triple gardien des gouffres infernaux,
 Et leur roi ténébreux, ne sont que de vains songes,
 Ou du fourbe ou du sot méprisables mensonges.

NOTE 20 , PAGE 270 , VERS 18.

Mécontent du destin , lorsque l'homme murmure ,
Si tout à coup tonnait la voix de la Nature.

J'ai presque toujours destiné ces notes à éclaircir le sens de quelques passages obscurs , indispensables au développement du système , et non pas à donner l'analyse apologétique des innombrables beautés de ce poème ; mais je ne peux résister au désir de faire remarquer la sublime élévation de cette prosopopée , où la Nature , personnifiée avec tant de grandeur et d'énergie , présente une des plus magnifiques conceptions du génie poétique. Il serait trop long et très-inutile de s'attacher à en faire ressortir les traits les plus dignes d'admiration.

NOTE 21 , PAGE 271 , VERS 4.

Rassasié de tout , sans regret , sans envie ,
Va , sors donc satisfait du festin de la vie.

Cette pensée si philosophique et si originale a été justement appréciée par les Anciens et par les Modernes ; Horace l'a reproduite ; mais , en l'exprimant avec moins de précision , il lui a fait perdre de son mérite.

. Et exacto contentus tempore vitæ,
Cedat, uti conviva satur, reperire queamus.

On sent combien Horace, en étendant sa phrase, est resté au-dessous de son modèle. Une pensée brillante et juste, renfermée dans un cadre étroit, en acquiert plus de force; elle est alors, si l'on peut s'exprimer ainsi, semblable au salpêtre qui, emprisonné plus étroitement, produit une explosion plus éclatante. Donner aux pensées la proportion qui ne les rend ni obscures ni prolixes, c'est le secret du goût et du génie.

L'abbé Delille a aussi adopté la pensée de Lucrèce, et l'a rendue d'une manière à peu près semblable aux différentes versions qui en ont été faites, parce que l'idée et l'expression sont données par le poète latin :

Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté long-tems les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.

Gilbert avait aussi profité de cette image, dans une pièce extrêmement touchante :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs !

Je meurs ! et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

NOTE 22, PAGE 273, VERS 14.

Sous son fatal rocher ce Tantale enchaîné
Aux superstitions c'est l'homme abandonné.

C'est dans cette explication ingénieuse des supplices des enfers, envisagés comme emblématiques, que Lucrèce saisit l'occasion de développer la pureté de sa morale; ses préceptes nobles et touchans ont été les objets de nombreuses imitations. Il n'est presque aucun écrivain célèbre qui n'ait puisé dans Lucrèce. Ces réflexions de saint Ambroise : « *Ante oculos ejus semper est error proprius, et momentis omnibus culpa pulsat conscientiam, nec quiescere, nec oblivisci sinit; velut gravis censor, exagitat se terrore perpetuo,* » ne sont-elles point les paraphrases de ces vers de Lucrèce :

Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
Est insignibus, etc.

Après la description allégorique des enfers, par Lucrèce, il sera peut-être agréable de parcourir la pein-

ture effrayante que Virgile en a faite dans le sixième chant de l'*Énéide* :

A gauche il aperçoit (*Énée*) le séjour enflammé
 Que d'un triple rempart les dieux ont enfermé.
 Autour, le Phlégéon aux ondes turbulentes
 Roule d'affreux rochers dans ses vagues brûlantes.
 La porte inébranlable est digne de ces murs :
 Vulcain la composa des métaux les plus durs.
 Le diamant massif en colonnes s'élançe ;
 Une tour jusqu'aux cieux lève son front immense :
 Les mortels conjurés , les dieux et Jupiter
 Attaqueraient en vain ses murailles de fer.
 Devant le seuil fatal , terrible , menaçante ,
 Et retroussant les plis de sa robe sanglante ,
 Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux ;
 Jour et nuit elle veille aux vengeances des dieux.

.....
 Avec un bruit terrible ,
 Sur ses gonds mugissans tourne la porte horrible ;
 Elle s'ouvre soudain ; dans ce séjour de deuil ,
 Quel monstre épouvantable en assiége le seuil !
 Plus loin , s'enflant , dressant ses têtes menaçantes ,
 L'hydre ouvre en mugissant ses cent gueules béantes .
 L'œil n'ose envisager ces antres écumans.
 Enfin l'affreux Tartare et ses noirs fondemens

Plongent plus bas encor que de leur nuit profonde
Il ne s'étend d'espace à la voûte du monde.
Là , de leur chute horrible encore épouvantés ,
Roulent ces fiers géans par la terre enfantés.
Là , des fils d'Aloüs gisent les corps énormes ;
Ceux qui , fendant les airs de leurs têtes difformes ,
Osèrent attenter aux demeures des dieux ,
Et du trône éternel chasser le roi des cieux.
Là , j'ai vu de ces dieux le rival sacrilège ,
Qui , du foudre usurpant le divin privilège ,
Pour arracher au peuple un criminel encens ,
De quatre fiers coursiers , aux pieds retentissans ,
Attelant un vain char dans l'Élide tremblante ,
Une torche à la main , y semait l'épouvante :
Insensé qui , du ciel prétendu souverain ,
Par le bruit de son char et de son pont d'airain ,
Du tonnerre imitait le bruit inimitable !
Mais Jupiter lança le foudre véritable ,
Et renversa , couverts d'un tourbillon de feu ,
Le char et les coursiers , et la foudre et le dieu :
Son triomphe fut court , sa peine est éternelle.
Là , plus coupable encore , est ce géant rebelle ,
Ce fameux Tityus , autre rival des dieux ,
De la terre étonné enfant prodigieux ;
Par un coup de tonnerre aux enfers descendue ,
Sur neuf vastes arpens sa masse est étendue.

Un vautour sur son cœur s'acharne incessamment ,
 De sa faim éternelle éternel aliment :
 Contre l'oiseau rongeur en vain sa rage gronde ;
 Il habite à jamais sa poitrine profonde :
 Il périt pour renaître , il renaît pour souffrir ;
 Il joint l'horreur de vivre à l'horreur de mourir ;
 Et son cœur, immortel et fécond en tortures ,
 Pour les rouvrir encor referme ses blessures.

Rappellerai-je ici le superbe Ixion ,
 Le fier Pirithoüs , et leur punition ?
 Sur eux pend à jamais , pour punir leur audace ,
 D'un roc prêt à tomber l'éternelle menace.
 Tantôt, pour irriter leur goût voluptueux ,
 S'offrent des mets exquis et des lits somptueux :
 Vain espoir ! des trois sœurs la plus impitoyable
 Est là , levant sa torche ; et sa voix effroyable
 Leur défend de toucher à ces perfides mets
 Qui les tentent toujours sans les nourrir jamais.

NOTE 23 , PAGE 275 , VERS 20.

Ancus lui-même , Ancus a fermé sa paupière.

Ancus-Martius , quatrième roi de Rome , fils d'une
 fille de Numa. Son caractère, dit Tite-Live , était un
 mélange de celui de Numa et de celui de Romulus. Il

mourut l'an de Rome 138, après un règne de vingt-quatre ans.

NOTE 24, PAGE 276, VERS 6.

Ce roi qui, resserré dans ce vaste Univers,
Guida ses légions sur l'abîme des mers,
Et, premier conquérant de l'empire de l'onde,
Recula devant lui les limites du monde.

Xerxès I^{er}, cinquième roi de Perse, et second fils de Darius.

NOTE 25, PAGE 276, VERS 22.

De sa vie Épicure enfin trouva le terme ;
Lui, qui, foulant aux pieds d'importunes grandeurs,
Des enfans de la gloire éclipça les splendeurs,
Comme le dieu du jour, en sa noble carrière,
Des célestes flambeaux fait pâlir la lumière.

Cette comparaison, dont Lucrèce se sert avec beaucoup d'art pour payer à Épicure son tribut d'éloges accoutumé, présente à la fois le sublime d'image et de style. Plusieurs écrivains en ont fait des imitations ; elles sont trop nombreuses pour les rapporter ici.

310 NOTES DU CHANT TROISIÈME.

NOTE 26, PAGE 278, VERS 5.

La cité le rappelle. . . . Il ne sait ce qu'il aime.

Horace avait sans doute ce passage sous les yeux, en composant la fin de la Satire VII :

Non horam tecum esse potes ; non otia recte
Ponere, etc.

Voici la traduction de M. le comte Daru :

Savez-vous du loisir profiter sagement,
Et seul, avec vous-même, être en paix un moment ?
Non ; comme un criminel, vous évitant sans cesse,
Dans les bras du sommeil, dans le sein de l'ivresse,
Vous fuyez ; c'est en vain : vous ne reposez pas ;
Le noir chagrin vous presse et s'attache à vos pas.

Boileau, à son tour, s'est approprié les vers d'Horace :

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe et galoppe avec lui.

FIN DES NOTES DU CHANT TROISIÈME.

TABLE.



	Pages.
Réflexions sur le Poème et le Système de Lucrèce. . .	1
Vie de Lucrèce.	45
Chant Premier.	61
Notes du Chant Premier.	113
Chant Deuxième.	145
Notes du Chant Deuxième.	203
Chant Troisième.	225
Notes du Chant Troisième.	283

FIN DE LA TABLE ET DU PREMIER VOLUME.